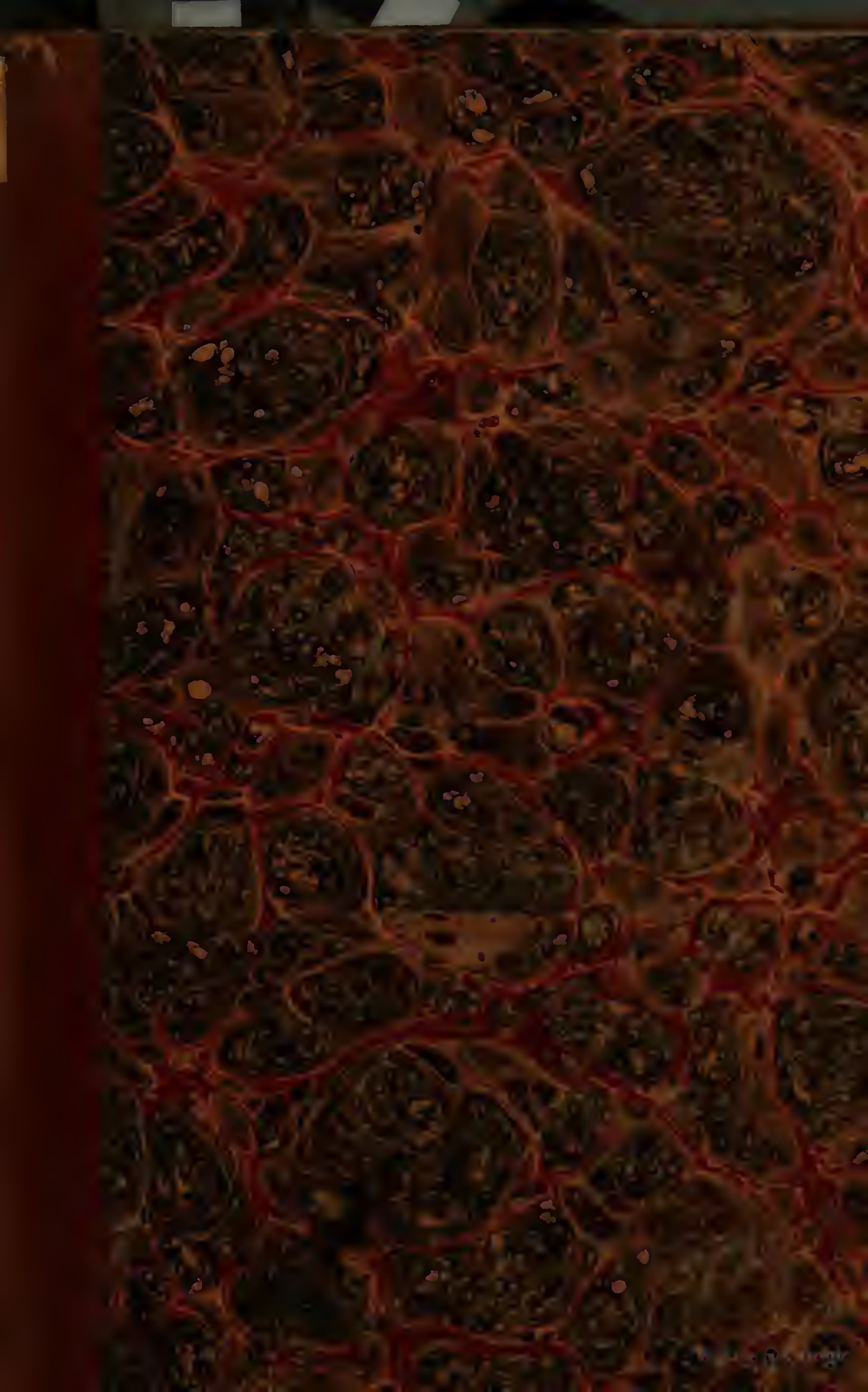
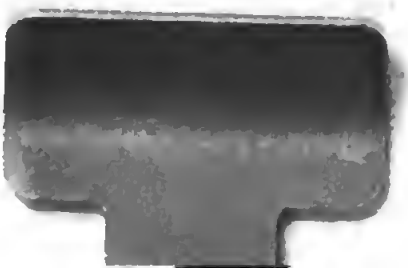


33.5.10.



Digitized by Google

Plat. XXIII. 26.

Digitized by Google

VOYAGE

DANS

LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE L'AFRIQUE.

581479 SBN

VOYAGE

DANS

LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'AFRIQUE;

FAIT dans les années 1797 et 1798,

PAR JOHN BARROW,

EX-SECRÉTAIRE DE LORD MACARTNEY,

ET Auditeur-général de la Chambre-des-Comptes au Cap de Bonne-Espérance;

CONTENANT des observations sur la géologie, la géographie, l'histoire naturelle de ce continent, et une esquisse du caractère physique et moral des diverses races d'habitans qui environnent l'Etablissement du Cap de Bonne-Espérance.

SUIVI de la description de l'état présent, de la population, et du produit de cette importante Colonie.

TRADUIT de l'anglais, par L. DEGRANDPRÉ, auteur du Voyage à la Côte occidentale d'Afrique, dans l'Inde et au Bengale.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

AN IX. — 1801.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Les voyageurs pourraient se diviser en quatre classes : l'historien, le géographe, le naturaliste et le conteur. Cette dernière, jusqu'à présent la plus nombreuse, et qui s'augmentera bien encore, n'est pas celle qui obtient le moins de succès; elle peut prendre à son gré la physionomie des trois autres; et usurpant l'intérêt qu'on porte naturellement à un voyageur, elle y ajoute tous les moyens de plaire que met en usage un auteur de roman. Cette classe qui a décrédité les voyages et jeté sur ce genre de production, une espèce de dédain, n'en conservera pas moins toujours ses avantages, parce que le plus

grand nombre des lecteurs cherche plus à s'amuser qu'à s'instruire, et n'attache d'importance qu'à ce qui lui plaît. Les bornes sévères de la vérité laissent toujours quelque chose à desirer à l'imagination de l'homme désœuvré, qui ne veut qu'une distraction de quelques momens; et si quelque chose peut démontrer cette vérité, c'est que les compilations de *Laporte*, toutes méprisées qu'elles sont, ont peut-être encore plus de lecteurs que les Voyages de *Bougainville* et de *Cook*.

Après le conteur qui cherche l'erreur lui-même, l'historien plus que tout autre court le danger d'y tomber. Nos très-anciens voyageurs ne connaissaient guère que ce genre, et c'est pourquoi les missionnaires qui nous ont les premiers donné des notions sur les parties incon

nues de l'Asie, nous ont débité tant de fables, en voulant nous faire l'histoire des contrées qu'ils avaient parcourues. On sait avec quelles peines les *Velly*, les *Millot*, les hommes les plus amis de la vérité, sont parvenus à la saisir en écrivant l'histoire de leur pays même, et entourés de tous les matériaux qui pouvaient leur servir d'autorités. Que peut donc faire un étranger qui n'a presque toujours pour composer ses récits, que des rapports populaires, qu'il a même souvent à peine le tems d'écouter avec attention, ou qui lui sont faits dans une langue qu'il comprend souvent mal et quelquefois pas du tout?

Il n'en est pas ainsi du géographe et du naturaliste : ils ont sous les yeux des témoins muets, mais authentiques, et pour s'instruire ils n'ont qu'à regarder;

ces témoins sont durables, et d'autres peuvent aller les consulter : cela seul est le plus sûr garant de la véracité de l'homme qui se respecte.

Un Voyage portant le caractère qui appartient à ces deux classes, me semble donc mériter plus de confiance que tout autre. En partant de ce principe, je ne crains pas de dire que celui de M. Barrow a bien des droits pour en attendre, c'est sans contredit le meilleur que nous ayons sur le Cap et ses environs. A de grandes connaissances en botanique, en chimie, en histoire naturelle, il a joint ce qui manque trop souvent aux voyageurs qui parcourent des pays d'un accès difficile: les moyens de voir tout avec assez de sécurité pour en bien juger, et l'autorité nécessaire pour se faire rendre des comptes directs

et précis. Secrétaire du gouverneur, et auditeur-général de la chambre des Comptes de la colonie du Cap, qui plus que lui, aidé des talens qui lui sont reconnus, pouvait donner des détails exacts sur cette colonie? Investi d'un grand pouvoir, entouré du respect ou de la crainte que son gouvernement ne pouvait manquer d'inspirer aux hordes limitrophes, il était sûr, non-seulement de n'être pas troublé dans ses recherches, mais encore de trouver chez ces peuples des renseignemens et des secours qu'il eût été impossible à tout autre voyageur d'obtenir.

Ces considérations suffiront sans doute pour justifier les motifs qui m'ont décidé à traduire cet ouvrage; je crois cependant devoir ajouter que, venant de publier moi-même un Voyage sur le

même pays, j'ai pu sans présomption, me juger plus propre qu'un autre à ce travail. Flatté sans doute de trouver les récits de cet estimable voyageur souvent d'accord avec les miens, peut-être ai-je été fier de m'appuyer d'un témoignage aussi imposant; peut-être aussi, ai-je été bien aise de trouver cette occasion pour discuter le petit nombre d'articles sur lesquels nous n'étions pas du même avis; c'est en partie l'objet des notes que j'ai jointes à cette traduction. Si je demande au lecteur son indulgence pour celles qui n'ont rapport qu'à ma défense particulière, j'ose espérer qu'il me saura gré de celles qui ajoutent quelques développemens à des faits que j'ai pu moi-même observer.

J'ai vu avec chagrin que M. Barrow attaquait M. Levaillant avec une vio-

lence qui sort des bornes de la justice; ce qu'il dit de lui à la page 216 ne doit être prononcé que sur preuve, et je doute qu'il en existe à cet égard. J'avoue que c'est avec regret que j'ai traduit de semblables imputations, et je préviens que pour mettre ma délicatesse à l'abri de tout reproche, je citerai toujours le texte, lorsqu'un passage me semblera fait pour déplaire justement à cet estimable auteur. Je suis loin d'ailleurs de partager la plus grande partie des opinions de M. Barrow à ce sujet, et les miennes doivent paraître d'autant moins suspectes, que dans mon voyage je n'ai pas craint de combattre mon compatriote toutes les fois que la vérité m'a paru l'exiger: mais j'ai tâché de le faire avec les égards que l'on se doit mutuellement, et que l'on doit doublement à un voyageur aussi intéressant pour les

sciences. Si M. Levaillant a pu se tromper, c'est que sans doute il est impossible de voir tout également bien, et peut-être encore plutôt parce qu'il n'est pas donné à l'homme, même le plus éclairé, de ne jamais tomber dans l'erreur.

Après cette digression que j'ai cru indispensable sur une injustice causée peut-être par la prévention nationale, je me hâte de reconnaître que M. Barrow l'a bien rachetée par les services qu'il a rendus aux sciences. Il a tout examiné avec le plus grand soin, a pris sur les lieux les renseignemens les plus exacts, a décrit ce qu'il a vu avec la plus parfaite précision, et a soumis ses observations à la méthode la plus régulière.

Outre la description d'un grand nom-

bre d'animaux peu connus, il entre dans le détail de leurs mœurs, il donne encore une nomenclature botanique et zoologique de tout ce que ce climat renferme dans ces deux genres; il a le double mérite de s'assujétir à l'ordre du *Systema naturæ* de *Linnæus*, et à la classification de M. Masson, adoptée au Jardin royal des plantes à *Kew*. Il a décomposé les eaux et les autres substances, analysé les pierres, les terres, et rendu compte enfin de toutes les productions des trois règnes de la nature, avec une clarté qui ne laisse rien à desirer. Cela seul met son ouvrage dans la classe de ceux que les savans distinguent de la foule, parce qu'il n'appartient guères qu'à eux de les bien juger. Ils n'ont pas toujours ces succès, qui, pour être brillans, n'en sont pas moins quelquefois peu durables, mais

ils restent pour l'instruction de la postérité, à la reconnaissance de laquelle l'auteur a des droits incontestables.

J'ai été surpris, et bien d'autres le seront sans doute ainsi que moi, qu'après tant de recherches intéressantes sur-tout ce qui compose le globe terrestre, M. Barrow paraisse ne pas adopter le systême de la retraite des mers : les coquillages, les pierres calcaires trouvés à une grande hauteur, les couches régulières et horizontales, les angles correspondans des montagnes, tous ces indices qui, pour *Pallas*, *Saussure*, *Grunner* et tant d'autres savans, sont des preuves acquises, n'en sont pas pour lui, il n'y voit pas même des présomptions suffisantes pour attester le séjour des eaux sur les lieux où ces témoignages existent. Mais s'il n'admet pas la cause,

il en examine l'effet en géologiste érudit, et sous ce rapport ses observations sont extrêmement précieuses. Les détails qu'il donne d'ailleurs sur la population, le caractère et les mœurs des habitans, sont touchésde main de maître; l'esprit, la gaîté et les grâces du style sont encore un des caractères principaux de cet ouvrage dans la langue originale. Le seul point matériel sur lequel je ne puis penser comme lui, concerne le sommet de la montagne de la Table, qu'il dit être de grès, tandis que je crois pouvoir assurer qu'il est de granit; je prie le lecteur de me permettre de le renvoyer à la note où je discute cet article.

Après tout ce que je viens d'exposer, je n'ai pas besoin de dire que, tout en défendant un systême en faveur duquel tant de choses semblent déposer,

je suis loin de vouloir affaiblir l'opinion que l'on doit avoir des connaissances de M. Barrow ; je ne veux rien ôter à l'importance du service qu'il a rendu aux sciences et au public en leur donnant le récit de ses Voyages. Je m'estime trop heureux en le faisant passer dans la langue la plus généralement répandue, d'augmenter en quelque sorte ses droits à la reconnaissance générale.

VOYAGE

DANS

LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Vue générale de la colonie du Cap, et description particulière du promontoire nommé le cap de Bonne-Espérance.

La conquête du cap de Bonne-Espérance et celle de l'île de Ceylan, ont porté la langue anglaise jusqu'aux extrémités méridionales des quatre grands continens du globe : trois ont cédé aux armes de la Grande-Bretagne ; des spéculations de commerce et d'industrie ont conduit les Anglais vers le quatrième. Ils ont formé sur l'île des Etats, à l'extrémité de l'Amérique, un établissement dont l'objet est de favoriser la

pêche de la Baleine dans les mers du sud. De toutes ces possessions, le cap de Bonne-Espérance n'est pas la moins importante, tant par rapport à sa situation géographique, qui facilite une prompte communication entre tous les pays civilisés du monde, que par la valeur intrinsèque de cette colonie qui la met à même de fournir à sa métropole divers objets de consommation générale. Elle serait même très-essentielle, ne fût-elle qu'un port propre aux relâches des flottes riches et nombreuses de la Compagnie des Indes. Elles peuvent s'y rassembler en tems de guerre pour prendre des convois, rétablir leurs équipages fatigués et affaiblis par la chaleur du climat, et habituer à des pays plus chauds, par leur séjour dans la température modérée du Cap, les troupes d'Europe destinées pour leurs établissemens de l'Inde.

Dans les premiers voyages des Anglais aux Indes, le Cap était toujours leur rendez-vous général de relâche ; et telle était l'idée qu'on avait de son importance, que les capitaines de deux vaisseaux de la Compagnie

en prirent formellement possession en 1620, au nom de Jacques, roi de la Grande-Bretagne, trente ans avant que les Provinces-Unies y formassent un établissement. Les détails de cette prise de possession sont consignés dans les registres de la Compagnie des Indes orientales ; et comme ce qu'il en fut dit alors peut avoir rapport aux circonstances présentes, il ne sera pas hors de propos d'en donner ici un extrait.

« Jacques, par la grace de Dieu, roi de la Grande-Bretagne, France et l'Irlande, défenseur de la foi, etc. etc. etc.

« Qu'il soit notoire, en vertu de la présente publication, qu'en conséquence de nos devoirs et obligations envers notre souverain seigneur le roi Jacques, par la grace de Dieu, roi de la Grande-Bretagne, etc., et envers notre patrie.

« Nous, Andrew Shillinge et Humphrey Fitzherbert, commandans en chef des deux flottes destinées pour Surate et Bantam, etc. l'affaire mûrement considérée, et d'a-

près un conseil tenu à terre le premier de juillet 1620, par les officiers des deux flottes réunies sur la côte d'Afrique dans la baie de Saldagne ci-dessus nommée, pour et au nom du susdit haut et puissant prince Jacques, notre souverain seigneur le roi, avons pris possesion de tout le continent adjacent, par-tout où il ne se trouve pour le présent fort, garnison, ou plantation d'aucun prince ou potentat de la chrétienté; à l'effet que notre susdit souverain seigneur le roi soit dorénavant qualifié seigneur ou prince dudit pays, ou tout autre titre quelconque, ainsi qu'il avisera bon et sage. »

« Daté, proclamé, exécuté et soussigné dans la baie de Saldagne, le troisième jour de juillet 1620. »

Signé HUMPHREY FITZHERBERT,
ANDREW SMILLINGE. »

EXTRAIT.

« Nonobstant quoi, sous le bon plaisir de vos seigneuries, nous vous certifions, que nous soussignés ayant égard à la supré-

matie et souveraineté de sa majesté plus qu'à notre propre sûreté ; et considérant la commodité dont cette baie de Saldagne, ainsi nommée par nous, située par la latitude méridionale de 34 deg. ou environ peut-être, pour l'avantage de votre commerce dans les Indes orientales ; après un conseil général tenu à terre par les officiers de vos deux flottes destinées pour Surate et Bantam, le premier jour de juillet, l'année de notre Seigneur 1620: sommes unanimement convenus de prendre possession de ladite baie de Saldagne, pour et au nom de notre souverain seigneur le roi Jacques, par la grace de Dieu, etc... Pour et au nom de tout le continent ci-adjacent, par-tout où il ne se trouve pour le présent, fort, garnison ou plantation d'aucun prince ou potentat de la chrétienté, ainsi qu'il appert par l'acte que nous vous envoyons ci-joint, signé, exécuté et publié le troisième jour de juillet 1620, lequel a été proclamé avec grande solennité en présence des Anglais, même des Hollandais ici présens, qui ont pareillement semblé beaucoup l'approuver ; en signe de possession et pour servir de monu-

ment à l'avenir, nous avons placé un tas de pierres sur une montagne située à ouest-sud-ouest de la route qui conduit dans ladite baie, et nous l'avons nommée la montagne du roi Jacques. Plusieurs raisons nous ont porté à en agir ainsi sans ordres. Premièrement, à notre arrivée dans la baie, nous avons trouvé neuf grands vaisseaux des Provinces-Unies prêts à faire voile pour Bantam. Ils nous ont ouvertement déclaré, que les Etats-Unis avaient l'intention de former un établissement ici, l'année prochaine; qu'ils avaient déja relevé le plan de la baie, et fait un chemin de trente ou quarante milles dans l'intérieur du pays, etc. (1), avec l'intention, ainsi que nous le supposons, et comme on n'en peut pas douter, de nous faire payer à l'avenir l'ancrage et l'aiguade à l'effet de défrayer leur future colonie. De plus si cet immense pays était bien découvert et reconnu, on pourrait d'autant mieux s'y maintenir avec peu d'hommes et de dépenses, que les habitans sont nus, sans chef et sans discipline. Nous avons aussi pensé que quelque faible que fût ce titre, il valait mieux en revêtir sa majesté, que de laisser

ce pays tomber ; faute de précautions, au pouvoir de la Hollande : bien convaincus que sa majesté saura par un mot soutenir ses droits envers les Provinces-Unies, et par son pouvoir envers quelque prince ou potentat que ce puisse être : et encore vaut-il mieux que les Hollandais ou tous autres soient ici soumis à sa majesté, que si ses sujets y recevaient la loi de toute autre nation quelconque. On peut ajouter, que de tous tems il a été généralement reconnu, dans des circonstances pareilles, qu'un souverain a le droit de s'emparer de tout pays où il ne trouve ni propriétaires, ni gouvernement établi. Plusieurs autres particularités pourraient être alléguées en faveur de cette mesure ; vos flottes y trouveront les rafraîchissemens nécessaires, si vous y formez un établissement ; les naturels eux-mêmes vous en fourniront, lorsque vous aurez ici des forces suffisantes pour les tenir en respect. De plus, nous sommes convaincus que la pêche de la baleine y fera des profits capables de vous rembourser une partie de vos dépenses. La fertilité du sol et la température de l'air, nous donnent la persua-

sion que les naturels se rapprocheront de la colonie pour leur commodité et même par nécessité. Nous ne doutons point qu'à l'aide du tems, ils ne deviennent vos sujets, et nous espérons que par là ils parviendront à la connaissance de Dieu. »

Il ne paraît pas que le gouvernement anglais ait pris alors aucune connoissance ultérieure de ce pays, ni qu'il soit intervenu, ou même qu'il ait fait aucune observation ou opposition, lorsque la Compagnie hollandaise envoya *Van-Riebeck* pour y fonder une colonie en 1650. Jusques-là les Anglais, les Portugais et les Hollandais avaient indifféremment fréquenté la relâche du Cap. Les Portugais qui, les premiers des peuples modernes, découvrirent l'extrémité méridionale du continent d'Afrique, ne formèrent point d'établissement plus voisin que les bords de *Rio Infante*, ou la rivière de l'Infant, que l'on nomme aujourd'hui la grande *Fish River*; c'est la frontière de la colonie actuelle vers l'est. Elle est éloignée du Cap de près de deux cents lieues; le peu

d'abri qu'ils y trouvèrent pour leurs vaisseaux, la leur fit bientôt abandonner pour la baie de *Lagoa*, située plus à l'est, et dont ils sont encore en possession. Enfin sur le rapport favorable de *Van-Riebeck*, alors chirurgien sur les vaisseaux de la Compagnie hollandaise, l'administration se décida à coloniser le Cap, et depuis ce moment jusqu'à la présente guerre, ce qui comprend un intervalle de cent quatre-vingts ans, les Hollandais en sont restés maîtres. La population et le défrichement se sont assez rapidement étendus: la première a suivi la même proportion que celle de quelques provinces du nord de l'Amérique, et s'est presque doublée tous les vingt ans. Le premier établissement en 1650, consistait en cent personnes mâles ; peu de tems après, on leur envoya d'Europe un nombre à-peu-près égal de femmes, tirées des maisons d'industrie de Hollande. Cette population a tellement augmenté, qu'aujourd'hui elle excède vingt mille blancs ; mais il faut observer qu'une partie de ces habitans n'est pas née dans le pays, plusieurs sont venus d'Europe à des époques différentes.

Les difficultés qui d'abord s'opposèrent à l'extension de la colonie, furent principalement dues à la quantité innombrable de bêtes féroces de toute espèce qui couvraient le pays. Le journal particulier de Van-Riebeck, nous apprend que même quelque tems après l'établissement de la colonie, les lions, les léopards, les loups et les hiènes portaient le ravage toutes les nuits jusques sous les murs du fort ; il ne paraît pas qu'il ait éprouvé de grandes oppositions de la part des Hottentots. Il découvrit bientôt la passion dominante que ce peuple faible et paisible avait pour les liqueurs spiritueuses. Une bouteille d'eau-de-vie était une garantie suffisante pour voyager au travers d'une horde de naturels : un peu de cette liqueur, du tabac, du fer et quelques bagatelles de peu de valeur, furent le prix qu'il paya pour une partie de leur territoire et de leurs troupeaux ; le reste a depuis cédé à la force. Une barrique d'eau-de-vie suffisait alors pour payer l'acquisition de tout un district, et l'on achetait un bœuf gras pour neuf pouces de fer coupé dans un cercle à barrique. Cédant à ce goût irrésistible pour

les liqueurs fortes et pour les bagatelles d'Europe, les naturels les échangèrent pour leurs bestiaux, et par cela même ne tardèrent pas à se dépouiller de tous moyens de subsistance : aussi leur nombre diminua-t-il rapidement, et les envahissemens des Hollandais augmentèrent en proportion de la diminution des obstacles que les Hottentots leur opposèrent. Le gouvernement trouvant qu'il était inutile de limiter l'étendue de ses possessions, seconda l'inclination qu'avaient ses sujets à se répandre vaguement dans le pays. Il prévit que sur un sol fertile, dans un climat doux et tempéré, l'esprit d'industrie, trop encouragé, pourrait un jour donner naissance à une population trop considérable, et qui supporterait impatiemment le joug de la métropole ; il sentit que les moyens les plus propres à prévenir l'effet d'un pareil esprit, seraient de tenir ses sujets dans l'ignorance, éloignés les uns des autres, et de leur fournir les choses les plus nécessaires à la vie, de sorte qu'ils en pussent jouir sans travail et sans soins. En conséquence, il leur concéda des terres à leur choix, dans n'importe quelle

partie du pays, sous la faible redevance de vingt-quatre rixdales par an, ce qui ne fait pas cinq livres sterling. Il fut en même-tems porté une loi par laquelle il fut dit, que la plus petite distance entre deux maisons serait d'une lieue ; de sorte que chaque ferme comprenait plus de cinq mille acres de terre, ce qui portait la redevance à un peu moins de six deniers par acre ; et il arriva souvent que la disette d'eau fit éloigner les fermes les unes des autres, du double de la distance prescrite. Le gouvernement évita de concéder des terres en toute propriété, par-tout ailleurs que dans le voisinage du Cap. A mesure que les Hollandais avançaient, les Hottentots se retiraient ; et ceux qui restèrent avec leurs troupeaux parmi les Européens, furent bientôt réduits à la nécessité de les servir. Jamais le gouvernement n'a fixé de limites précises à la colonie : la vie pastorale qu'ont toujours menée les paysans des districts les plus éloignés, exigeait une grande étendue de terrein pour nourrir leurs nombreux troupeaux, et rien ne s'opposait à ce qu'ils en prissent autant qu'ils en desiraient ; car d'un côté

l'imbécillité et le caractère faible des hordes de Hottentots voisins, favorisaient leur avarice à cet égard, et de l'autre, le gouvernement ne voulait pas les réprimer, ou ne se croyait pas capable de le faire. On n'avait aucune espèce de plans ni de cartes du pays, si ce n'est des cantons contigus au Cap; on ne connaissait que très-imparfaitement la géographie des districts les plus éloignés : on ne savait à cet égard que ce qu'en disaient les paysans, dont les rapports étaient souvent faux, soit par ignorance, soit à dessein. Les seules lumières que l'on put avoir par ailleurs, venaient des voyageurs qui avaient fait quelques incursions, soit pour leur plaisir, ou dans des vues lucratives. Le gouvernement avait bien fait quelques expéditions pour pénétrer à ses frais dans l'intérieur; mais il paraîtrait que c'était plutôt dans la vue de tenter quelques échanges avantageux avec les naturels les moins éloignés, que pour acquérir sur le pays des instructions utiles à la colonie. Ces expéditions de parade, accompagnées d'une garde militaire, de chirurgiens, d'inspecteurs du domaine et de bourgeois, avec

un train considérable de charriots, de bœufs, de chevaux, et d'un nombre indéterminé de Hottentots, n'ont jamais produit un seul trait utile à la géographie du pays. Les seules personnes qui paraissent avoir voyagé dans la vue de s'instruire, sont le gouverneur, Van-Plettemberg, et le colonel Gordon. Ces deux messieurs ont fixé sur le lieu même, les frontières de la colonie vers l'orient, ainsi qu'elles existent aujourd'hui. Et quant aux différens voyages dont j'offre ici le récit, un des principaux objets qui les ait fait entreprendre, était de déterminer d'une manière précise les autres frontières, en traçant une ligne de démarcation qui renfermât le territoire de la colonie depuis l'est jusqu'à la côte de l'ouest, en passant au travers de l'intérieur du pays. La carte jointe à cet ouvrage a été exécutée par ordre du comte de Macartney, dans les années 1797 et 1798, époque à laquelle ces voyages ont eu lieu. Elle a été dressée entièrement sur des observations de latitude faites avec précision, et sur des relèvemens exacts. Les distances ont été déterminées d'après la réduction de plusieurs triangles pris sur les points les plus remarquables.

Par cette carte, l'étendue du territoire composant la colonie du cap de Bonne-Espérance, paraît invariablement fixée comme suit :

Longueur de l'ouest à l'est.

	milles.
De la pointe du Cap au pays des Caffres, ...	580.
De la rivière *Koussie* au *Zaure-Berg*,	520.

Largeur du nord au sud.

De la rivière *Koussie* à la pointe du Cap, ...	315.
Des montagnes de *Nieuweldt* à la baie de *Plettemberg*, ...	160.
De l'embouchure de *Tush-River* à *Plettemberg-Baaken*.	225.

Ces dimensions donnent un parallélogramme dont la longueur moyenne est de 550, et la largeur de 233 milles anglais, ce qui renferme une surface de 128,150 milles carrés. Ce vaste pays, déduction faite de la ville du Cap, est couvert d'une population d'environ 15,000 blancs, entre lesquels une répartition égale assigne à cha-

cun un terrein de 8 milles et demi carrés ; il est vrai qu'une grande partie d'une possession aussi considérable ne peut leur être d'aucun profit. C'est un terrein inculte, incapable de rien produire, et qui n'est pas même propre à faire des pâturages pour leurs bestiaux. La moitié au moins de la colonie du Cap se compose de deux espèces de terrein ; savoir, de grandes plaines, dont la superficie d'une argile dure et impénétrable, légèrement saupoudrée d'un sable cristallisé, les condamne à une sécheresse perpétuelle : elles ne produisent cà et là que quelques plantes *frugifères*, âcres et salines vaguement éparses ; le reste du terrein consiste en de vastes chaînes de montagnes entièrement décharnées, ou sur lesquelles on n'aperçoit de végétation que des herbes acides ou d'autres plantes nuisibles. Ces chaînes de montagnes et les plaines qu'elles renferment, gissent généralement dans la direction de l'est à l'ouest, excepté la chaîne qui commence à False-Bay, vis-à-vis du Cap proprement dit, et qui s'étend vers le nord le long de la côte de l'ouest jusqu'à l'embouchure de la rivière des Elé-

phans ; ce qui renferme une étendue d'à-peu-près deux cent dix milles.

La première grande chaîne de montagnes qui gît est et ouest, renferme entr'elle et le bord de la mer sur la côte du sud, un espace de terrein irrégulier, variable depuis vingt jusqu'à soixante milles en largeur. La côte y forme plusieurs baies ; le sol de cette bande de terre est fertile et profond, arrosé de plusieurs ruisseaux, et revêtu d'une verdure sur laquelle s'élèvent des arbustes et des plantes *frugifères*. On y trouve fréquemment des arbres de haute futaye ; les pluies y sont abondantes, et le voisinage de la mer y occasionne une température plus douce et plus égale que dans les cantons plus reculés de l'intérieur de la colonie.

La grande chaîne la plus voisine est le *Zwarteberg* ou Montagne noire ; elle est beaucoup plus haute et plus inégale que la première, et dans plusieurs endroits, se compose de deux, et quelquefois de trois rangs de montagnes. L'intervalle qui la

sépare de la première chaîne, est à-peu-près de la même largeur que la bande de terre qui s'étend depuis cette première jusqu'à la mer ; sa superficie est très-variée, elle se compose de quelques collines incultes, de plaines arides d'argile, connues des naturels et des colons sous le nom de *Karoo*, et enfin de quelques endroits épars en petit nombre, dont le sol est fertile et bien arrosé. Ce terrein est considérablement plus élevé que le premier, la température y est moins égale, et la nature du sol, jointe à la difficulté d'y arriver en escaladant les montagnes sur lesquelles on n'a pratiqué que peu de passages, rend ce district bien inférieur en valeur à l'autre.

Le troisième rang de montagnes est le *Nieuwveldt Gebergte*. Cette chaîne, ainsi que partie de la seconde dont je viens de parler, renferme le grand Karoo ou désert aride, qu'aucune créature humaine ne peut habiter. Ce désert forme le troisième étage du midi de l'Afrique ; il est de beaucoup plus élevé que la seconde bande. Sa longueur de l'est à l'ouest est de près

de 300 milles, et sa largeur de 80; rarement ressent-il la bienfaisante influence de la pluie; sa superficie n'offre qu'une argile légèrement recouverte de sable sur lequel les yeux ne rencontrent çà et là que quelques plantes ridées et grillées, étendant à peine leurs fibres à moitié desséchées sur un terrein brûlé, et luttant contre le climat pour se préserver de la chaleur ardente d'une saison, et des gelées piquantes de l'autre.

Depuis la côte de l'ouest, en entrant dans l'intérieur du pays, le continent s'élève pareillement en plusieurs étages successifs jusqu'aux montagnes de *Roggeveld*, qui sont les plus élevées de ce côté; elles se joignent à celles de *Nieuwveldt* dont je viens de parler. Toute l'étendue de pays située au nord du Cap, est bien moins peuplée, plus sablonneuse et plus inculte que la partie de l'est dont la beauté et la fertilité augmentent à mesure qu'on s'éloigne dans cette direction.

Tel est en général l'aperçu du territoire compris sous le nom générique de cap de Bonne-Espérance: il est divisé en quatre

districts gouvernés chacun par un magistrat civil que l'on nomme *landrost ;* il est assisté de six *hemraaden* ou paysans. qui ont droit de bourgeoisie. Ce conseil connaît de la police du district, il a la surintendance des affaires du gouvernement, ajuste les différends et juge les petits procès ; on appelle de ce tribunal à la cour de justice de la ville du Cap. Les quatre districts sont celui du Cap, celui de *Stellenbosch* et *Drakensteen*, celui de *Zwellendam* et celui de *Graaff reynet ;* l'ordre chronologique de leur établissement, est celui dans lequel je viens de les nommer.

Le district du Cap est principalement composé de cette péninsule montueuse dont l'extrémité méridionale fut d'abord nommée par les Portugais *Cabo dos Tormentos* ou cap des Tourmentes ; leurs efforts pour doubler ce promontoire, furent long-tems balancés par les plus violentes tempêtes, et c'est à ces ouragans que le Cap dut son premier nom, qui fut depuis changé pour celui de Bonne-Espérance, lorsque ces navigateurs l'eurent enfin doublé. La mon-

tagne de la Table flanquée par celle du Diable à l'est, et la tête du Lion à l'ouest (2), forme l'extrémité septentrionale de cette péninsule ; sa longueur du nord au sud, est d'à-peu-près 36 milles et sa largeur de 8 ; toute cette partie n'est, à proprement parler, qu'une seule montagne, brisée à la vérité, et formant plusieurs masses plus ou moins unies par les gorges qui les séparent (3). Le sommet de quelques-unes de ces masses est horizontal, d'autres se terminent en pics, d'autres en cônes, quelques-unes ne sont que la roche nue, et d'autres sont couvertes de végétation. Cette péninsule est réunie au continent par un isthme bas et plat (4), dont la superficie n'est sillonnée que par quelques dunes de sable qui paraissent devoir leur naissance aux violents vents de sud-est qui les y ont apportées du rivage de False - Bay. Cette dernière est un large bras de mer renfermé entre le cap promontoire et la chaîne de montagnes qui lui est opposée à l'est sur l'ancien continent.

False-Bay et *Table-Bay*, la première située

au nord, la seconde au sud de l'isthme, sont les deux endroits où relâchent les vaisseaux qui arrivent au Cap, soit pour se réparer, soit pour se rafraîchir, ou pour commercer. Pendant l'été, les vents du sud-est font taire tous les autres, ils règnent ordinairement depuis septembre jusqu'en mai. Table-Bay offre alors le meilleur abri. Le reste de l'année, les vents du nord et du nord-ouest règnent à leur tour; alors False-Bay offre une excellente relâche, et *Simon's-Bay* située sur le rivage occidental de cette grande baie, est une anse où les vaisseaux sont absolument à l'abri. Dans tous ces endroits, au surplus, il n'y a aucun moyen de carener, et ce ne serait qu'avec des dépenses considérables qu'on parviendrait à y faire des établissemens propres à cet effet. La lat. de Table-Bay est de 33 deg. 55 min. sud, et sa longit. 18 deg. 30 min. orientale. En dehors de Simon's-Bay, la lat. est de 34 deg. 9 min. sud, et la longit. 18 deg. 32 min. orientale (5). Il y a encore deux petites baies sur la côte de l'ouest de la péninsule, l'une nommée *Hout-Bay* ou Baye-des-Bois, et l'autre *Champman's-Bay*; cette

dernière est ouverte aux vents d'ouest et de nord-ouest ; mais la première est à l'abri de tous les vents : cependant les vaisseaux ne la fréquentent pas, parce que le mouillage est si petit qu'à peine dix vaisseaux peuvent-ils y trouver place, et les rafales produites par les montagnes qui l'environnent, sont tellement variables, que l'entrée et la sortie en sont très-difficiles.

Avec une garnison convenable, toutes ces baies, les passages des montagnes, en un mot, toute la péninsule peut facilement se défendre contre n'importe quelle attaque (6). La plupart des ouvrages, batteries et lignes, ont été réparés et améliorés ; les ingénieurs anglais en ont ajouté d'autres judicieusement placés. Le défilé de *Muisemberg* est aujourd'hui imprenable, quoique les Hollandais s'en soient laissé chasser bien facilement (7). Ce passage est situé au pied d'une haute montagne escarpée, sur le bord de l'eau, dans False-Bay ; c'est le seul chemin par où l'on puisse communiquer de Simon's-Bay avec la ville du Cap ; c'est le défilé des Thermopyles de ce pays, et dans

l'état où ce passage est aujourd'hui, à l'aide des ouvrages que l'on a bâtis sur les hauteurs, un corps choisi de trois cents braves doit arrêter une armée.

La ville du Cap est la capitale; c'est le seul établissement de la colonie, qui mérite le nom de ville; elle est agréablement située à la tête de Table-Bay (8), sur une plaine dont le talus s'élève par une pente douce, jusques aux montagnes du Diable, de la Table et de la tête du Lion dont j'ai parlé plus haut. Cette dernière s'étend au nord, et forme une longue montagne, non interrompue, d'une médiocre hauteur; elle se nomme la montagne de *Jacques;* c'est celle que les Hollandais avaient nommée croupe du Lion (9). Elle abrite la baie de la Table, contre les vents d'ouest, et commande absolument la ville et la citadelle, du côté du nord-est (10). Ce château, les batteries, *Chavonne* et *Amsterdam*, protègent efficacement le mouillage. La ville est percée de rues droites et parallèles, qui se coupent à angles droits; elle contient à-peu-près onze cents maisons, régulière-

ment bâties et bien entretenues. La plupart des rues sont larges et bien aérées ; plusieurs contiennent un canal d'eau courante, revêtu de pierres (11), et sont plantées de deux rangs de chênes; quelques autres sont étroites et mal pavées. La ville est décorée de trois ou quatre (12) places carrées, qui y facilitent la circulation ; l'une de ces places sert au marché public, une autre sert de halte aux paysans éloignés des districts ; ils y déposent leurs chariots lorsqu'ils viennent à la ville, et la troisième située près du rivage entre la ville et la citadelle, est la place d'armes, et sert pour exercer les troupes : cette dernière place ouverte et aérée n'est qu'une grande esplanade (13) parfaitement nivelée ; elle repose sur un fond d'argile recouvert d'un petit gravier dur ; elle est entourée de canaux ou fossés qui reçoivent les eaux de la ville, et les conduisent à la mer : deux de ses côtés sont entièrement bâtis et décorés de grandes et jolies maisons ; une partie d'un des autres côtés de cette grande place, est occupée par le corps-de-logis et les deux aîles du quartier militaire (14). C'est un beau bâtiment très-régulier, qui fut bâti dans le

dessein d'en faire un hôpital, des celliers et des magasins de bled. Les étages de cet édifice peuvent loger quatre mille hommes de troupes, et les casernes de la citadelle peuvent en recevoir mille. Le fort contient, en outre, des logemens pour les officiers d'un régiment, des magasins pour les équipages d'artillerie et pour les munitions ; il renferme aussi la plupart des bureaux du gouvernement. Les autres édifices publics sont : une église calviniste et une luthérienne ; une maison de garde, dans laquelle le conseil de la bourgeoisie se rassemble pour les affaires relatives à la police intérieure de la ville ; un grand bagne dans lequel sont logés trois cent trente esclaves du gouvernement, et le palais de justice où se plaident et se jugent toutes les causes civiles et militaires. Le code d'après lequel cette cour prononce ses décisions, est le droit romain, avec les modifications que des circonstances locales, ou des cas non prévus exigent : ces modifications, en général, sont indiquées dans un code dressé sous le titre de statuts de l'Inde, pour servir à la cour suprême de Batavia, et aux autres tribunaux inférieurs des diffé-

rens établissemens de la Compagnie des Indes hollandaise. Ce tribunal est composé de sept membres ; les jugemens y sont prononcés à la pluralité des voix : on en appelle au gouverneur et lieutenant-gouverneur, et de ces derniers, au conseil d'état du roi. Le fiscal est le premier magistrat du lieu, il remplit les fonctions d'accusateur public et de procureur général, et dans toutes les causes criminelles, il requiert justice au nom du roi. (15) Aucuns des juges n'est pris parmi les artisans, mais parmi les bourgeois les plus éminens de la ville.

La citadelle renferme dans ses murs, le *Weeskammer*, ou chambre d'administration des orphelins ; elle contient aussi la banque chargée de la direction d'une somme d'à-peu-près six cent mille rixdales, émise en papier monnaie par l'ancien gouvernement, et qu'il avait prêtée à ses sujets, avec hypothèque sur leurs terres, maisons, ou même sur leur mobilier, sous l'intérêt de cinq pour cent par an. J'évalue la population de la ville, à six mille blancs, et douze mille esclaves en y comprenant la garnison.

On voit plusieurs maisons très-élégantes environnées de plantations et de jardins, dispersées sur la plaine qui s'étend depuis la ville jusqu'à la montagne de la Table. De tous ces jardins, le plus grand et le plus près de la ville (16) est celui dans lequel est bâtie la maison du gouverneur : sa longueur est de près de mille verges, il contient à-peu-près quarante acres d'excellente terre, divisés en presqu'autant de carrés environnés d'une haie de chênes. La promenade publique est dans l'allée du milieu, ombragée par une avenue de chênes, et bordée, des deux côtés, d'une haie de myrtes taillés. Les Hollandais avaient, depuis quelques années, entièrement négligé ce charmant local ; mais l'esprit d'amélioration qui a toujours animé les Anglais dans leurs possessions au-dehors, les distinguera certainement ici, et sans doute le jardin public sera mis en valeur, non-seulement comme un ornement pour la ville, mais encore comme un objet d'utilité pour tout le pays. En effet, une partie a déja été préparée par ordre du comte de Macartney, pour recevoir les plantes indigènes, curieuses et

rares, et pour y faire essai de celles des productions d'Asie ou d'Europe, qui paraîtraient devoir y réussir avec quelque utilité pour la colonie.

Parmi toutes les productions étrangères qui offriraient des probabilités en faveur de leur culture au cap de Bonne-Espérance, on doit compter toutes les espèces de coton ; plusieurs ont été déja essayées avec le succès le plus complet, dans le terrein léger et sablonneux qui généralement forme la plus grande partie de la colonie. Deux espèces d'*indigo* sont sauvages dans plusieurs endroits, et la plante de ce nom, que l'on cultive au Bengale, s'essaie en ce moment. Différentes espèces du *cactus*, plante sur laquelle se nourrit la cochenille, y croissent tout aussi bien que sur le continent d'Amérique qui lui est opposé. On y cultivait, depuis longtems, quelques pieds de thé, mais on les avait négligés ; c'est un arbrisseau robuste, qu'il n'est pas facile de détruire quand une fois on l'a planté : d'ailleurs le sol, le climat, le pays, ressemblent en général infiniment aux provinces

de Chine, où cet arbuste est indigène. On a apporté, il y a trois ans, un petit plant de café de l'île de Bourbon; il est maintenant en plein rapport, et promet de réussir parfaitement, ainsi que la canne à sucre. Le lin donne deux récoltes par an, et le chanvre y vient abondamment; les Hottentots le nomme *dacha* : on n'en fabrique ni toile ni cordage ; mais les jeunes pousses, les fleurs et les graines servent aux naturels en guise de tabac; le mûrier nain y croît aussi bien qu'en Chine ; mais le vers-à-soie n'existe pas dans la colonie (17). Cependant le pays abonde en teignes sauvages, qui filent leurs cocons parmi tous les arbustes; il y en a une espèce particulière, presqu'aussi grosse que celle nommée *atlas*, qui répond à la description du *paphia* de Fabricius, insecte qui se nourrit sur le *protea argentea*, ou l'arbre d'argent des Hollandais : avec des soins on pourrait en tirer parti. Le docteur *Roxburg* pense que c'est précisément le même insecte qui file cette forte soie que les Indiens nomment *tussach*. Le *palma-christi*, de la graine duquel on retire l'huile de castor, l'*aloës* qui fournit

la drogue médicinale de ce nom, sont indigènes au Cap, et se rencontrent par-tout en abondance, ainsi que l'olivier du Cap : ce dernier ressemble si parfaitement à celui que l'on cultive en Europe, qu'on ne peut pas douter qu'il ne réussît ici.

Il est d'autant plus étonnant que l'olivier n'ait pas encore été apporté dans cette colonie, qu'on n'y a encore découvert aucune graisse végétale propre à remplacer l'usage de l'huile dans la cuisine. Le *sesamum* remplirait cet objet vraisemblablement. Dans la plupart des plaines sablonneuses, on trouve abondamment deux variétés de *myrica cerifera*, ou arbre à cire : en faisant simplement bouillir le fruit de cet arbuste, on en retire une cire belle, pure et ferme. L'abeille est ici par-tout, on la trouve sauvage sur toutes les bruyères des montagnes; mais jusqu'à présent l'insecte et l'arbre ont également été négligés.

Le bois de construction de toute espèce, est rare et cher au Cap, et cependant on a pris, jusqu'à présent, peu de peine pour le rendre plus commun. La plupart des

maisons de campagne, dans le voisinage du Cap, sont environnées à la vérité d'avenues de chênes, de plantations de peupliers blancs et de pins ; ces arbres y croissent avec rapidité, mais trop exposés aux assauts du vent, leur bois est généralement gâté. Le chêne qui croît en ce pays, paraît être une variété de *quercus robur*, connu en Angleterre sous le nom de *durmast* : il en croît une grande quantité dans *New-forest*, mais il est peu estimé des constructeurs de vaisseaux ; on le reconnait à ses touffes de gland, réunies en masse, avec une longue queue. Le *larix* qui croît si rapidement en Europe, et dont le bois est cependant aussi bon, pour ne pas dire meilleur, que celui d'aucunes des espèces de pins, serait un présent aussi utile qu'agréable à faire à cette colonie, pour revêtir la nudité de ses montagnes ; et le frêne réussirait, sans contredit, partout où le peuplier croît avec succès.

De tous les arbres indigènes, celui que l'on cultive le plus dans le voisinage de la ville, est l'arbre d'argent ci-dessus mentionné :

on en voit des bois entiers qui s'étendent au pied de la face (18) de l'est de la montagne de la Table, et que l'on a plantés seulement pour en faire du bois à brûler. La *conocarpa*, autre spèce de *protea*, que les Hollandais nomment *kreupel-boom*, croît aussi sur les flancs des montagnes; son écorce sert à tanner les cuirs, et les branches à faire du feu. La *grandi-flora*, *speciosa*, *et mellifera*, diverses espèces du même genre croissent par-tout avec vigueur; on les ramasse pour brûler. Il en est de même d'une espèce *d'ericas* ou bruyère, des *phyllicas*, *brunias*, *polygalas*, et *l'olea capensis*, *euclea racemosa*, *sophora*, et de plusieurs autres espèces d'arbustes qui croissent en quantité sur les montagnes de la péninsule, et sur l'isthme de sable qui la réunit au continent, et que l'on emploie toutes au même usage. Le bois de chauffage est si rare, qu'une petite charrette chargée de ces plantes se vend dans la ville jusqu'à cinq et même sept piastres, ce qui revient à vingt ou vingt-huit schellings sterling. Dans la plupart des maisons, un esclave est chargé d'en recueillir, il n'a pas d'autre travail. Tous les matins il part pour

escalader les montagnes par des chemins inaccessibles à tout autre qu'un piéton ; et après un travail fatigant de cinq ou six heures, il rapporte vers le soir deux petits fagots pendus aux extrémités d'un bâton qu'il porte sur les épaules. Quelques familles ont deux et jusqu'à trois esclaves dont le seul travail est de grimper ainsi sur les montagnes, pour y chercher du bois à brûler. La dépense de quelques fagots ramassés de cette manière, ou achetés par charge de noir, pour l'usage seulement de la cuisine, (seul feu que l'on allume dans les maisons) (19), monte, dans une famille ordinaire, à quarante ou cinquante livres sterling par an. L'augmentation de cinq mille hommes de troupes dans la population du Cap (20), et les besoins d'une grande flotte en station, ont tellement augmenté la consommation du bois, qu'on a sérieusement craint d'en manquer sous peu. En conséquence, le gouvernement anglais s'est occupé, depuis quelque tems, des moyens d'y substituer autre chose. L'inspection de toutes les montagnes du midi de l'Afrique, semble indiquer que les collines inférieures qui leur

sont adjacentes, ou qui sont placées entre elles et le bord de la mer, renferment du charbon fossile. Son excellence le comte de Macartney sentant combien une pareille découverte seroit avantageuse pour la colonie, ordonna d'y faire une fouille. On prépara des outils à cet effet, et l'on choisit, pour cet ouvrage, des ouvriers parmi ceux de la garnison qui avaient travaillé aux mines de charbon en Angleterre. On se détermina pour un endroit nommé *Wynberg*, langue de terre qui se projette de la montagne de la Table. On y ouvrit le terrein jusqu'à la profondeur de vingt-trois pieds, au travers de plusieurs couches successives d'argile dure, de terre à pipe, de grès et de pierre de fer. On cessa alors de creuser, parce que l'on découvrit du charbon presque à fleur de terre, sur les bords d'un petit ruisseau qui s'échappe de Tygerberg, montagne à laquelle l'isthme se termine vers l'est. Le lit de charbon paroissait à-peu-près horizontal; il était recouvert de grès blanc roulé dans de l'argile ou terre à pipe; il reposait sur un banc d'argile dure. Cette couche de charbon pouvait avoir de dix pouces à

deux pieds d'épaisseur ; sa substance variait en plusieurs endroits. On en déterra de gros blocs ligneux, dans lesquels on reconnaissait distinctement les traces de l'écorce, les nœuds et le grain du bois. Dans le milieu même des blocs se trouvaient des parties de pyrites ferrugineuses disposées en veines sinueuses, ou en masses irrégulières ; d'autres endroits étaient du charbon laminé, dont la nature se rapprochait de celle de la tourbe, ressemblant à-peu-près à ce que les naturalistes nomment *lithantrax ;* et enfin, on en trouva quelques échantillons qui paraissaient ne différer en rien de celui que l'on connaît en Angleterre sous le nom de *bovey coal.* Les morceaux ligneux produisirent en brûlant une flamme claire et peu d'odeur ; ils laissèrent un résidu de légères cendres blanches, pareilles à celles du bois sec ; les parties plus compactes, soit terreuses ou pierreuses, produisirent une flamme moins claire et une odeur sulfureuse, leur résidu fut une chaux ardoisée, dont la surface se convertit bientôt en une croûte d'*ocre* brun-foncé. L'espoir de trouver le principal lit du charbon ayant fait sonder en plu-

sieurs endroits, la terrière amena ce qui suit :

Dans le lit du ruisseau.

	pieds.
Charbon	2
Pierre savonneuse bleue	5
Pierre savonneuse blanche. . . .	22
Grès gris mêlé d'argile	21
Grès brun chocolat	14
Argile savonneuse bleuâtre. . .	31
Sable strié, rouge et blanc, mêlé d'argile	33
	128

L'opération ne fut pas poussée plus loin.

La colonie possède et cultive avec succès la plupart des fruits d'Europe, et beaucoup de ceux du Tropique. On peut toute l'année servir sur la table au moins dix espèces de fruits différens, mûrs ou conservés. On y trouve des oranges de deux sortes, la petite mandarine et l'orange commune de Chine, des figues, du raisin et des goyaves; les pêches et les abricots ne sont pas mauvais, et dans la saison, on en donne cent pour un schelling; les pommes, les poires, les gre-

nades, les coins et les nèfles y sont en abondance. L'arbre prospère; mais le fruit n'en est pas excellent.

Il est rare qu'on prenne ici la peine de greffer les arbres; tous ceux qui y croissent sont sauvageons; les prunes et les cerises y sont médiocres. On y a essayé les groseilles et le petit raisin de Corinthe, mais ils n'ont pas réussi. On n'y connoît point encore la pêche de Pavie; les framboises y sont passablement bonnes, mais rares. Quant aux fraises, on en trouve au marché toute l'année. Il n'y a ni avelines, ni noisettes; mais on y trouve beaucoup d'amandes, de noix, de châtaignes d'une excellente qualité, ainsi qu'une très-grosse espèce de mûres d'un parfum délicieux.

Quarante ou cinquante fermes répandues sur la face orientale de la péninsule, fournissent abondamment au marché presque tous les légumes d'Europe. Quelques-unes de ces fermes sont plantées de vignes, et leur étendue est assez considérable pour produire annuellement une quantité de sept

cents pipes de vin de cent cinquante-quatre gallons chacune, indépendamment des raisins verds, mûrs et secs qu'elles envoient au marché. Sur ces sept cents pipes, une quantité de cinquante à cent, est produite par deux fermes situées sur le revers des montagnes, à-peu-près à moitié chemin, entre les deux baies. C'est un vin doux et mielleux, connu en Angleterre sous le nom de vin de Constance. Le raisin qui croît sur ces fermes est le muscat, et la supériorité de ce vin est principalement dûe à l'exposition et à la qualité du terrein, ainsi qu'à la manière de le faire. On n'admet au pressoir que le grain du raisin parfaitement mûr, égrappé et dégagé de sa queue; méthode que les autres vignerons du Cap emploient bien rarement.

Les vignes, les vergers et les jardins sont environnés de haies formées de myrtes, de cognassiers ou de chênes, taillés en charmille : leur objet est de rompre pendant l'été l'effort des vents de sud-est, dont la violence et la sécheresse sont mortelles à la végétation. Quant au bled, on le laisse croître en terrein ouvert. La péninsule ne produit que

de l'orge, que l'on donne aux chevaux, de préférence à l'avoine. Le pays n'a point encore reçu l'orge ordinaire à épi plat ; on n'y connoît que l'espèce à six angles, nommée en quelques provinces d'Angleterre *beer*, et dans quelques autres cantons, *big*. Le froment n'est cultivé qu'au-delà de l'isthme, et sur la côte de l'ouest, entre les grandes chaînes de montagnes du nord et du midi ; et c'est au-delà, dans les districts éloignés, que s'élèvent les chevaux, ainsi que les troupeaux de moutons et de bêtes à cornes.

Nul pays du monde, peut-être, ne fournit au règne végétal une plus grande variété de belles productions, que la péninsule du Cap, en proportion de son étendue. Graces aux soins infatigables de M. Masson, le jardin botanique du roi à *Kew* en renferme une collection choisie ; mais il en manque encore beaucoup pour la rendre complète. On rencontrerait difficilement ailleurs autant de plantes bulbeuses que dans l'Afrique méridionale. Dans le mois de septembre, à la fin de la saison pluvieuse, l'œil est flatté de voir les plaines situées au pied de la mon-

tagne de la Table, et sur la côte de l'ouest de la baie, que l'on nomme aujourd'hui la *Pointe-Verte* (21). De même qu'en Angleterre, le printems voit le gazon se décorer des fleurs de l'humble marguerite ; ainsi la même saison voit les environs du Cap s'embellir des couleurs de la grande *othonna*, si semblable à la marguerite, que l'œil exercé du botaniste peut seul en faire la différence. Des myriades de ces fleurs percent la verdure formée généralement par le *trifolium melilotos* rampant et peu élevé. La vue se repose agréablement sur une infinité de fleurs des champs de toute espèce, telles que *l'oxalis cernua*, et d'autres du même genre de toutes les nuances, depuis le rouge brillant, pourpre violet ou jaune, jusqu'au blanc de neige. L'*hipoxis stellata*, ou fleur étoilée, dont la brillante corolle étale les couleurs les plus éclatantes, les unes d'un jaune d'or, d'autres du blanc le plus pur, et d'autres enfin qui réunissent cette couleur au violet et au verd foncé ; cette plante, dis-je, est encore supérieure en beauté à la précédente. Pendant que ces petites fleurs s'enveloppent de leurs brillans pétales au

coucher du soleil, la modeste *ixia cincinnamomea*, qui pendant le jour s'est tenue renfermée dans son calice rembruni, ouvre à son tour ses petites fleurs blanches, et pendant la nuit exhale dans l'air l'odeur la plus suave. Il y a ici deux espèces de cette fleur : l'une nommée *cinnamon*, et l'autre la fleur du soir. La famille des *ixia* est belle et nombreuse, mais aucune ne surpasse en beauté l'espèce qui porte une longue pointe droite, garnie de fleurs d'un verd pâle. L'*iris*, la *moraea*, l'*antholiza* et le *gladiolus* fournissent chacun des variétés qui rivalisent de grâces et de beauté avec l'*ixia*. Le *gladiolus* qu'on nomme ici *africaner*, est d'une beauté admirable. Ses fleurs rayées se balancent sur une longue tige, et charment l'odorat (22). L'espèce d'un vif cramoisi est encore plus belle. Parmi les genres que la botanique a nommés *liliacés*, il y a ici des individus d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires, particulièrement les *amaryllis* dont il y a plusieurs espèces. Les flancs des montagnes sont parfumés par la famille des *geranium*, dont les différentes espèces offrent une telle variété de feuillages, qu'elle a fait

dire que cette famille réunit à elle seule toutes les feuilles du règne végétal.

Les arbustes qui croissent vigoureusement sur les montagnes, dans les profondes crevasses, et sur l'isthme déja cité, offrent un vaste champ aux observations des botanistes. Plusieurs ont visité le Cap, et aucun n'a retourné en Europe, sans avoir ajouté à sa collection quelque plante nouvelle, ou dont la description manquait à l'histoire naturelle.

Un étranger est d'abord frappé des grands taillis de *protea argentea*, dont les feuilles argentées et satinées contrastent avec les teintes rembrunies du chêne, et se relèvent avec éclat sur le fond noirâtre des sapins. Une particularité assez étonnante, c'est que toutes les espèces du protea croissent indifféremment sur presque toutes les montagnes de la colonie, et que ce n'est qu'au pied de la montagne de la Table qu'on trouve l'arbre d'argent. Cette observation pourrait faire supposer que cet arbre n'est pas indigène au Cap, cependant on n'a pu le rencontrer encore sur aucune partie du globe. La famille

des bruyères est ici belle et nombreuse; on la trouve en grande quantité et en grande vigueur, sur les montagnes pierreuses et dans les plaines sablonneuses; mais on la transplante difficilement dans les jardins, dans lesquels on n'a que des rejetons qui croissent sauvageons. On y trouve aussi plusieurs espèces appartenantes aux divers genres que la botanique connaît sous les noms de *polygala*, *brunia*, *diosma*, *borbonia*, *cliffortia* et *asparagus*. Il y en a beaucoup d'autres dont la nomenclature ne pourrait trouver place que dans un ouvrage destiné seulement à cet objet.

La péninsule du Cap n'offre que peu de matière aux observations du zoologiste; les bois dont se couvrent les pics des montagnes, recèlent bien encore quelques animaux féroces, restes des troupes de loups et de hiènes qui incommodaient beaucoup la ville, il y a quelques années; mais ces animaux sont aujourd'hui peu nombreux. Les hiènes fuient les lieux habités, mais le loup, attiré par les charognes ou les abattis qu'on laisse, à la honte de la police, infec-

ter l'air, près de la rue, aux portes des boucheries(23), vient encore pendant la nuit chercher sa proie aux portes même de la ville.

Les rochers et les cavités de la montagne de la Table, ainsi que de presque toutes celles de la colonie, renferment une quantité de petits animaux d'une couleur foncée, à-peu-près de la taille du lapin. L'individu a les oreilles courtes et point de queue, on le nomme ici le *das*. Il est décrit dans le *systema naturae* de Linnæus, sous le nom de *Hyrax capensis*, et par Pennant, sous celui de *cavi* du Cap. Il paraît quelquefois sur les tables, mais sa viande est noire, sèche, et d'un fumet assez mauvais. Les buissons des montagnes donnent retraite à une espèce d'antilope nommée ici le *griesbok* ou cerf gris. Cet animal vient la nuit dans les vignes dont il dévore les bourgeons. On trouve encore assez fréquemment sur les sables de l'isthme, une autre espèce nommée *düiker* ou plongeon. Ce nom lui vient de ce qu'il bondit quand il se réfugie sous les buissons, d'une manière si étrange qu'il paraît plonger. Quoique ces animaux soient très-

communs dans toute la colonie, et que les voyageurs en aient souvent parlé, cependant ils n'ont encore été décrits dans aucun livre d'instruction. Le düiker est tout entier d'un brun foncé, sa longueur est de trois pieds et sa hauteur de deux pieds et demi; le mâle a des cornes droites, noires, presque parallèles, mais divergentes un peu vers la pointe; elles ont quatre pouces de long, et sont annelées jusqu'à la base. La femelle n'a point de cornes, ses oreilles ont sept pouces, la queue en a cinq. La plupart des antilopes ont le *sinus lachrymalis;* mais dans cette espèce, il est si apparent, que les Hollandais disent que la vessie du fiel du düiker est sous ses yeux. Le *griesbok* est d'une couleur grisâtre, dont le fond, d'un brun clair, est semé de poils argentés. Sa longueur est de deux pieds neuf pouces, sa hauteur un pied neuf pouces, les oreilles ont cinq pouces, elles sont noires et rases; la queue a deux pouces, le canal lacrymal est très-apparent. La femelle est sans cornes; celles du mâle ont quatre pouces de longueur, elles sont droites, noires, lisses et effilées. De toutes les espèces d'antilopes, le *steenbok* était celle que l'on rencontrait le

plus souvent autrefois dans la péninsule; mais aujourd'hui elle y est presqu'entièrement détruite ; cependant, au-delà de l'isthme, on la trouve encore en aussi grande quantité que les autres espèces ; cet animal est l'antilope *grimmea* de Pallas, que Pennant nomme antilope de Guinée.

Les chevaux ne sont point indigènes au Cap. La première souche fut apportée de Jara ; il en est venu, depuis, de toutes les parties du monde. Les plus estimés pour leur beauté, leur douceur, et pour le service qu'on en retire, sont les espagnols noirs et grisâtres (24), dont il y a vingt ans, la race fut apportée au Cap, du sud de l'Amérique, où ces animaux se sont tellement multipliés, qu'ils y sont sauvages, et couvrent aujourd'hui tout ce vaste continent. Ils sont petits, souvent mal nourris, et n'en sont pas moins durs au travail ; cependant on ne les attelle pas aux grands et lourds chariots de la campagne, ce sont les bœufs qu'on y emploie. Ceux-ci sont tous indigènes, excepté une race provenant de quelques individus d'Europe, nouvellement

introduits dans la colonie. Le bœuf du Cap se reconnaît aux jambes longues, aux épaules hautes et aux grandes cornes.

Les oiseaux de grande espèce qui peuplent l'air vers le sommet de la montagne de la Table, sont le vautour, l'aigle, le milan et la corneille. Ces oiseaux, réunis aux loups, purgent d'immondices les environs de la ville, que la police néglige de faire nettoyer. On trouve, pendant l'hiver, autour des étangs et des lacs accidentels formés par les pluies, sur l'isthme, des canards sauvages, des sarcelles et des bécassines. Les jardins près de la ville sont habités par des tourterelles, une espèce de grives et l'oiseau fiscal ; c'est le *lanius collaris*.

Le marché au poisson est fourni d'une grande variété de poissons de mer, que l'on pêche dans la baie et sur toute la côte. Le meilleur est une espèce de perche d'un rose foncé, que l'on nomme *roman* (25) ; mais on ne le prend que dans False-Bay, et sur la côte à l'est de cette baie. Après

le roman vient le *steen brassems* rouge et blanc, autrement la brême de roche ; ce sont deux espèces ou peut-être seulement deux variétés de perche. On en prend de différente grandeur, depuis une livre jusqu'à trente. Il y a plusieurs autres espèces du même genre, et toutes passablement bonnes à manger. Une de ces espèces, nommée le cabilleau (26), pèse jusqu'à quarante livres ; ce poisson a une nageoire sur le dos, la queue plate, et la naissance des nageoires pectorales est noire. Le poisson hottentot doit son nom à sa couleur d'un brun sale ; il a une nageoire sur le dos, la queue est fourchue, il pèse ordinairement environ quatre livres. Une autre perche nommée poisson d'argent, a une nageoire dorsale et la queue fourchue ; le fond de sa couleur est une légère teinte rose, et de chaque côté elle a cinq bandes argentées longitudinales ; vraisemblablement c'est celle qui est décrite sous le nom de *perca striata*. Enfin une quatrième espèce nommée le *stompneus*, a la nageoire dorsale et la queue fourchue. Chaque côté est rayé de six bandes transversales noires, tachetées de blanc. On es-

time le *harder*, espèce de *clupea*, assez semblable au hareng ordinaire ; on fait de bonnes fritures du *klipfish* ou poisson de pierre ; c'est le *blennius viviparus* (27).

L'*elst*, le *scomber trachurus*, espèce de maquereau, est bon, mais en général malsain en conséquence on s'en abstient. Après le mauvais tems, on voit quelquefois dans la baie, de grands bancs de maquereaux ordinaires, *scomber scomber*. On fait grand cas du *springer*, pour une graisse épaisse qu'il a le long de la cavité de l'abdomen ; le *speering* est une espèce d'*atherina*, c'est un petit poisson transparent, ayant de chaque côté une large bande qui ressemble à une plaque d'argent. Le *knorhaen* est un bon poisson ; c'est une espèce de *trigla*. Il a deux forts dards en avant de chaque œil, et deux au-dessus des ouies. La sole ordinaire vaut ici celle d'Europe. Il arrive quelquefois, après un coup de vent, de prendre des dauphins dans la baie. Les pêcheurs ont appris à connaître une singulière espèce de raie, la torpille ou raie électrique ; elle les électrise, et leur occa-

sionne souvent des commotions lorsqu'ils marchent par mégarde sur les petits poissons de ce genre que la mer lance sur le rivage pendant l'hiver. On en mange d'une autre espèce que les Anglais ont nommé *skate*. On pêche aussi dans quelques rivières un poisson d'eau douce ; c'est un *silurus* électrique, mais on ne le mange pas. On prend dans la baie, une autre espèce de *silurus* nommé *bagre*, mais on le regarde comme un poison (28) (*). Une espèce d'écrevisse, plusieurs espèces de crabes, une grande variété de moules trop odorantes (29), des huîtres aussi bonnes que celles d'Europe, mais un peu rares au Cap et aux environs, complètent la nomenclature des poissons qu'on trouve en ce pays. Quelques envois d'ici pour les cabinets d'Europe, ont par fois enrichi les collections des curieux, d'une espèce d'*asterias* ou poisson étoilé, du *nautilus papiracé*, et de ce singulier petit animal que les naturalistes ont

---

(*) Le *scorpœna cupensis*, nommé ici *Jacob Evertson*, est un poisson ferme, sec, mais dont on ne mange pas. (*Note de l'auteur.*)

quelquefois nommé cheval marin ou *syngnatus hyppocampus*.

Les coquilles de cette partie de l'Afrique, et les productions marines qui y ont rapport méritent peu l'attention des naturalistes ; il n'y en a point de rares ; la mer jette fréquemment, sur le rivage, de petites coralines, des madrépores, des éponges et d'autres débris du règne animal marin ; mais ces objets sont universellement connus. Les coquilles les plus communes ici sont les univalves, les *patella*, l'*haliotis midae*, dont la coquille est tapissée d'une si belle nacre ; les *cyprea volutes* et les *cones* sont infiniment communs. On les ramasse sur la côte, et on les brûle pour en faire de la chaux (30), car il n'y a point de pierres propres à cet usage sur toute la péninsule, et dans la colonie il n'y en a point qui vaille ni la peine de l'exploiter, ni le bois nécessaire pour la brûler.

Pendant l'hiver, les baleines fréquentent toutes les baies de l'Afrique ; les baleiniers les y pêchent plus facilement qu'en pleine

mer. Elles sont inférieures en valeur et en grandeur à celles du Nord, mais cependant elles sont d'un assez grand prix pour avoir décidé une compagnie à former un établissement au Cap pour en faire la pêche dans la baie de la Table. Leur longueur est communément de cinquante à soixante pieds ; elles produisent chacune de 6 à 10 tonneaux d'huile. Les barbes d'une aussi petite baleine n'ont que peu de valeur. Il est à remarquer que toutes celles qu'on a prises jusqu'à ce jour étaient des femelles. Cette particularité porte à supposer qu'elles ne se jettent dans les baies que pour y déposer leurs petits à l'abri. Les rochers de False-Bay ont jadis été le repaire d'une grande quantité de veaux marins (31). On y voit encore beaucoup de pinguins ; c'est un animal très-curieux, et qui forme la ligne de démarcation entre les oiseaux et les poissons.

L'été voit naître ici une quantité d'insectes de toute espèce, particulièrement une sorte de sauterelles qui désole les jardiniers ; elle dévore tout ce qu'elle trouve de verd, si l'on n'a pas soin de le couvrir. Les *mos-*

quites sont moins incommodes que dans la plupart des pays chauds, et leur morsure ne cause que peu d'inflammation. Mais il y a une sorte de petite mouche de sable, si petite qu'à peine on peut la voir ; elle tourmente cruellement ceux qui traversent les broussailles de l'isthme. Le caméléon et toute la famille des lézards sont ici très-communs, et par-tout on trouve de petites tortues de terre dans les plaines découvertes et même sur les routes. Le scorpion, la scolopendre, et une grosse arraignée noire, sont les insectes nuisibles du Cap, et presque toutes les couleuvres de la colonie sont venimeuses.

Parmi tous les objets qui peuvent intéresser un naturaliste, il n'en est aucun qui puisse fixer autant l'attention, sur-tout d'un minéralogiste, qu'une masse de rochers décharnés, aussi prodigieuse que la montagne de la Table. Comme elle ressemble à-peu-près à presque toutes celles qui constituent les grandes chaînes de montagnes sur lesquelles s'appuie le midi de l'Afrique, peut-être trouvera-t-on à-propos que j'en donne

la description. Je vais donc entrer dans les détails de sa forme, de sa dimension et de sa composition.

Les marins donnent en général le nom de Table à toute montagne dont le sommet présente à l'œil une ligne parallèle à l'horizon. Le front du nord de la montagne de la Table, regardant directement la ville, se termine à-peu-près de cette manière: c'est-à-dire que son sommet est sensiblement parallèle à l'horizon, dans une longueur d'à-peu-près deux milles. De la plaine où repose sa base, s'élèvent une quantité de projections formant comme autant d'arcs-boutans qui se réunissent à cette grande masse, un peu plus haut que la moitié de sa hauteur. Au-dessus de ce point le reste est escarpé, et coupe sous un angle presque droit, la ligne horizontale qui forme son sommet. Deux grandes ouvertures ou crevasses qui divisent ce front en trois parties semblables à deux bastions projetés sur une courtine, achèvent de donner à cette montagne l'apparence des remparts ruinés de quelque forteresse gigantesque. Ces rem-

parts s'élèvent au-dessus de la baie, à la hauteur de 3532 pieds (*), d'après l'observation de M. Bridge, capitaine du génie, faite avec un bon théodolite, sur une base qu'il a mesurée. Le côté de l'est qui coupe le front à angles droits, est encore plus escarpé, et l'une de ses extrémités se relève de plusieurs pieds au-dessus du niveau. Le côté de l'ouest sur le bord de la mer, est déchiré de profondes crevasses, miné dégradé et couvert de quantité d'aspérités. En avançant à-peu-près quatre milles vers le sud, la montagne s'abaisse par différens degrés successifs, dont le dernier communique par des gorges à la chaîne qui forme toute la charpente de la péninsule dans sa longueur. Le front de la Table est comme flanqué de deux aîles; l'une est la montagne du Diable, et l'autre la Tête du Lion. Ces deux montagnes, et celle de la Table n'en font vraiment qu'une (32). La main du tems les a dégradées et les torrens en ont emporté les parties les moins

(*) Toutes les mesures qu'on donne dans cet ouvrage sont anglaises, le pied n'a que onze pouces français.

compactes : ils en ont séparé les sommets, mais elles se réunissent encore par la base à une hauteur considérable. La montagne du Diable est élevée de 3315 pieds ; le sommet en est brisé, et se termine en plusieurs pointes irrégulières ; mais le haut de la tête du Lion, élevé de 2160 pieds, est une masse solide de pierres, arrondie et façonnée comme par la main des hommes. Vue de quelques endroits, elle ressemble beaucoup au dôme de Saint-Paul, placé sur une montagne conique (33).

Ces trois montagnes sont composées d'une multitude de lits de rochers entassés les uns sur les autres comme autant de tables massives. Leur position exactement horizontale, réprouve une origine volcanique, et dénote que cette montagne a été organisée par l'Océan ; elle atteste en outre, que depuis sa formation, cette partie de l'Afrique n'a pas éprouvé de commotion assez violente pour avoir troublé l'ordre dans lequel toutes ces couches sont disposées. La superposition de ces ruines *Post déluviennes*, n'étant point en raison de leur gravité spé-

cifique, on en pourrait conclure qu'elles doivent cet arrangement à diverses périodes successives, si elles ne reposaient l'une immédiatement sur l'autre, sans intermission d'aucune veine de terre ou d'aucun corps étranger. La stratification de la péninsule du Cap et même de toute la colonie, se classe dans l'ordre suivant.

Le rivage de Table-Baye, le fond du sol sur lequel repose la plaine qui supporte la ville, composent un lit de schiste bleu compact, placé généralement en sillons parallèles dans la direction sud-est et nord-ouest, et souvent interrompu par de grandes masses de pierres caillouteuses, dures, de la même couleur et de la classe de ces pierres que M. Kirwan a proposé de nommer *granitelles*. On exploite ce schiste bleu rayé de veines blanchâtres à l'île Robin, situé à l'ouverture de la baie (34); on s'en sert au Cap pour faire les escaliers et paver les trottoirs devant la plupart des maisons.

Ce lit de schiste porte une couche de forte argile de couleur ferrugineuse, ocreuse,

variant d'un jaune pâle à un rouge foncé, remplie de mica exfolié brun. D'immenses blocs de granit sont enchâssés dans cette argile, mais si peu unis ensemble, que la main seule peut aisément en séparer les parties constituantes. Le mica, le sable, et même tout le lit d'argile, paroissent formés d'une décomposition de granit, de vastes masses de cette pierre sont entièrement à nud entre la tête du Lion et la mer ; la plupart sont crevassées, et croulent sous leur propre poids ; d'autres sont entièrement creuses, et semblables à des coquilles réduites à n'avoir plus que la croûte ; elles ont presqu'invariablement une petite ouverture sur le côté qui regarde le pied de la montagne vers le bord de l'eau. De pareils blocs de granit excavés, sont très-communs sur les montagnes d'Afrique, et servent fréquemment de réceptacle aux nègres marons.

Sur ce granit et sur cette argile répose le premier lit horizontal de la montagne de la Table. Il commence à-peu-près à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est

un grès siliceux d'un jaune sale : immédiatement au-dessus est un grès d'un brun foncé contenant de la mine calciforme de fer et des veines d'hématites qui traversent le cœur de la pierre. Ceci supporte une masse d'à-peu-près mille pieds de haut de quartz grenu, d'un gris blanchâtre et brillant, qui se réduit en poudre en quelques endroits exposés à l'intempérie des saisons, et dans quelques autres, se convertit en grès, transition qu'a totalement subie le sommet de la montagne (35). Les squelettes des rochers qui, jusqu'à ce jour, ont résisté aux ravages du tems, sont entourés de myriades de cailloux ronds et ovales, et de quartz sémi-transparent qui jadis y étaient incorporés. Ces cailloux ayant acquis leur forme ronde par la friction, lorsque la matrice qui les enveloppe n'avait encore pris ni la forme ni la consistance de la pierre, et la situation de cette matrice stratifiée sur des blocs de granit primitif, prouvent clairement que le globe que nous habitons a subi quelque grande révolution. Au reste, c'est à tort qu'on a assuré qu'il existe sur les flancs de la montagne de la Table, des débris

organisés, tels que des coquilles ensevelies dans la roche, des pétrifications de poissons, ou des impressions de plantes ; on n'y en trouve aucunes.

Ceux que la curiosité conduira sur la Table, ou ceux qu'un motif plus louable (le desir de s'instruire) déterminera à visiter le sommet de cette montagne, trouveront que le meilleur et le plus court chemin pour y parvenir, est au haut de la face qui regarde la ville : on y monte par une profonde crevasse, qui sépare la partie de la montagne ressemblante à une courtine ; du bastion de la gauche, la longueur de ce ravin est de trois quarts de mille, les joues perpendiculaires, c'est-à-dire le rocher qui flanque cette crevasse, descend perpendiculairement à plus de mille pieds ; à compter depuis le sommet, jusqu'à l'endroit où il s'appuie sur la montagne (36), l'angle de la montée peut avoir 45 deg. d'inclinaison. L'entrée de cette profonde crevasse est grande et imposante, l'ouverture a quatre-vingts verges à l'entrée ; les deux côtés convergens de quelques pieds, aboutissent au sommet de la montagne sans

se réunir, formant dans la longueur de la crevasse deux lignes qui déterminent une perspective naturelle. Après avoir passé cette ouverture, on découvre une plaine; mais elle paraît d'une effroyable aridité et d'une monotonie insipide en quittant l'aspect romantique et hardi de la crevasse; et le voyageur est tenté de se demander, si c'est là tout le dédommagement qu'il doit espérer, après avoir essuyé tant de fatigues pour arriver jusques-là: cependant il se trouvera plus satisfait en considérant l'immense point de vue que lui donne son élévation, et ses yeux abandonnant les objets situés immédiatement auprès de lui, se promèneront avec délices tout autour de l'horizon; en approchant du bord escarpé de la montagne, il pourra dire:

. . . . . « How fearful
« And dizzi 'tis to cast one's eyes so low!
. . . . . .
« The fishermen that walk upon de beach
« Appear like mice, and you tall anchoring bark
« Diminish'd to her cock. . . . . .
. . . . . « The murmuring surge
« That on the unnumember'd idle pebbles chafes
« Can not be heard so high ». . . . . .

On peut rendre ainsi ces vers :

Quel abîme effrayant se présente à mes yeux!
Ma tête se confond. . . . . .
Ces pêcheurs occupés dans cette immense plaine,
Mes regards prolongés les distinguent à peine;
Ce superbe vaisseau par son ancre enchaîné,
Paraît un frêle esquif à mon œil étonné;
Et si dans leur fureur les vagues menaçantes
Roulent sur les rochers leurs ondes mugissantes,
Ce bruit expire avant de monter jusqu'à moi.

En effet tous les objets de la plaine paraissent se réduire à rien, tant ils semblent diminués. Les maisons *argamassées* du Cap, rangées symétriquement, ressemblent à ces châteaux de carte qui servent de jouets aux enfans; les arbrisseaux de l'isthme paroissent comme des points, et les fermes avec leur plantations ressemblent à un plan tracé sur le papier (37).

Sur les parties humides de ce plateau entre les masses de rocher, le terrein produit plusieurs espèces de plantes et d'arbustes. On y trouve la *cenaea mucronata;* c'est une belle et grande plante frugifère qui paraît

appartenir plus particulièrement à cette situation. Il en est de même d'une espèce de bruyère nommée la *physodes*, dont les touffes de fleurs blanches enduites d'une substance glutineuse réfléchissent avec éclat les rayons du soleil. Plusieurs autres espèces de bruyère que l'on trouve également dans la plaine, m'ont paru croître dans cette position élevée aussi bien que dans une température plus modérée. Dans les beaux jours d'hiver et à l'ombre, le thermomètre y descend généralement à 15 deg. plus bas que dans la ville du Cap. Dans l'été, la différence est beaucoup plus grande sur-tout lorsque la montagne est envelopée de ce nuage bien connu que l'on a nommé avec assez de justesse la nappe de la Table (38) (39).

Un seul coup-d'œil sur la topographie du Cap et sur le pays adjacent, expliquera suffisamment ce phénomène qui paraît d'abord si singulier. La péninsule montueuse est réunie à un continent plus montueux encore ; ces grandes chaînes de montagne gissent parallèlement à la mer dont elles sont peu éloignées. Lorsque dans l'été, les

vents de sud-est sont déclarés, les eaux qui s'évaporent se trouvent portées avec l'air vers les montagnes du continent; elles s'y condensent et s'arrêtent sur leurs sommets dans la forme d'un nuage épais. Ces nuages et un banc de brume que l'on voit à une petite hauteur au-dessus de la mer, sont les avant-coureurs d'un nuage pareil, mais moins dense, qui enveloppe le plateau de la montagne de la Table ; ils sont alors suivis d'un violent coup de vent de sud-est. On peut rendre raison de ces effets de la manière suivante.

L'air condensé qui enveloppe le sommet des montagnes du continent, se précipite par l'effet de sa gravité, dans l'atmosphère plus raréfiée qui couvre l'isthme. Là, les vapeurs qu'il contient, se résolvant, deviennent transparentes et invisibles. Ces vapeurs sont ensuite portées par les vents de sud-est vers la Table et les montagnes qui l'environnent. La température qui se refroidit, jointe à l'agitation, les condensent de nouveau ; l'air qui ne peut plus les retenir s'en dégage : l'effet que cela produit

est d'en charger l'atmosphère du sommet de la Table qui devient plus épais. Le nuage en question se forme promptement, et le vent lui faisant franchir le bord du plateau, le précipite du haut des flancs escarpés de la montagne, d'où il menace d'inonder la ville. Cependant en descendant, il n'est pas plutôt rentré dans un degré de température égal à celui de l'atmosphère qui le contenait auparavant sur l'isthme, qu'il se résout de nouveau et s'évanouit dans l'air, et en air très-délié; le ciel d'ailleurs, est serein, du plus bel azur et sans nuage.

Quoique l'usage ait prévalu de diviser l'année au Cap en deux saisons, la bonne et la mauvaise; cependant comme leur retour et leur durée ne sont point assujétis à des époques régulières, il paraîtrait préférable de la diviser en quatre comme en Europe : le printems serait fixé au premier jour de septembre jusqu'au premier de décembre, c'est la saison la plus agréable; l'été, depuis décembre jusqu'en mars, c'est le tems le plus chaud; l'automne depuis mars jusqu'en juin, le tems est alors va-

riable, généralement beau, et la fin de cette saison très-agréable ; enfin l'hiver commencerait en juin et finirait avec août ; cette saison, quoiqu'en général d'une température agréable, est marquée par les tempêtes, les pluies et le froid. Les vents les plus violens qui règnent ici, sont le nord-ouest et le sud-est ; le premier commence généralement vers la fin de mai, et souffle par intervalle jusqu'à la fin d'août, et quelquefois pendant septembre. Le vent du sud-est règne le reste de l'année, et quelquefois souffle avec une grande violence, ce qui arrive lorsque le nuage couronne la montagne. Pendant ces tempêtes, l'abbé de la Caille a observé que les corps célestes avaient une apparence terrible et étonnante ; les étoiles scintillent tellement, qu'elles paraissent s'agiter ; la lune semble éprouver une ondulation pareille à un frémissement, et les planètes ont une queue comme les comètes ; ce n'est pas au Cap seulement que de pareils phénomènes peuvent s'observer, ils sont presque par tout le monde les précurseurs des tempêtes qui les accompagnent; et s'ils nous paraissent ainsi, c'est peut-

être parce que dans les observations, le rayon visuel est dirigé au travers d'un *medium* chargé de vapeurs auxquelles la tempête imprime un grand mouvement de vélocité.

L'approche de l'hiver se remarque d'abord par l'interruption des vents de sud-est, qui deviennent moins violens, moins fréquens, et qui soufflent sans nuages. La Table est alors dégagée de sa nappe, les rosées deviennent abondantes, et tous les matins, les montagnes sont enveloppées d'une brume épaisse. Les vents de nord-ouest sont froids et pénétrans, ils augmentent, et bientôt la tempête se déclare; la pluie, le tonnerre, les éclairs se succèdent et se mêlent sans interruption pendant deux ou trois jours. Lorsque le tems s'éclaircit, les montagnes du continent montrent leurs pics couverts de neige; la Table elle-même offre sur son sommet, une légère aspersion de neige ou de grêle (40). Le thermomètre est alors dans la ville, au lever du soleil, à 40 deg., et peut monter vers midi jusqu'à 70 deg.; ainsi la tem-

pérature varie dans cinq ou six heures, de 30 deg. Cependant l'état général de l'atmosphère pendant les trois mois d'hiver, peut être calculée depuis 50 deg. au lever du soleil, jusqu'à 60 à midi. Dans le milieu de l'été, il varie de 70 à 90 deg., mais communément, il est plusieurs jours fixé à 83 ou 84 deg. On l'a vu dépasser 100 deg. dans la ville du Cap; mais les exemples d'une pareille température sont bien rares. L'été n'est pas ordinairement d'une chaleur gênante; les matinées sont quelquefois lourdes et étouffantes, mais les nuits sont toujours fraîches. Le vent de sud-est commence ordinairement vers midi, et expire vers le soir. Lorsque ces vents sont dans leur force, et que la montagne est couverte, leur grande violence a lieu quand le soleil a passé le méridien à-peu-près de 30 deg., et alors il continue par grains jusqu'à minuit. Cette saison est sèche, à peine pleut-il une fois depuis novembre jusqu'en avril.

Le baromètre se tient plus haut l'hiver que l'été; la colonne de mercure varie dans

l'hiver de 29, 46 à 30—35 pouces ; le premier indique la tempête, la pluie et l'orage ; l'autre le beau fixe. Le tems variable est marqué par 29, 95 ou 30 pouces, la plus grande variation étant de $\frac{11}{100}$ d'un pouce. Le plus petit changement dans le baromètre, indique à coup sûr un changement dans le tems. Le mercure varie encore moins dans l'été, il s'élève rarement au-dessus de 30—10 pouces, et ne descend guères au-dessous de 29—74 pouces. La variation occasionnée par les vents de sud-est, est rarement de plus de $\frac{11}{100}$ d'un pouce ; heureusement pour les habitans du Cap, que ces vents entretiennent, pendant l'été, une constante circulation dans l'air ; car sans cela, le front aride de la montagne de la Table réfléchirait une chaleur qui rendrait insupportable le séjour de la ville.

La plupart des maladies mortelles auxquelles les colons sont sujets, me paraissent provenir plutôt de leur manière de vivre, que de l'insalubrité réelle du climat. La plus grande preuve que l'on puisse donner en faveur de cette assertion, c'est que

pendant plusieurs mois, il n'y a pas eu un seul malade dans l'hôpital général militaire ; et les hôpitaux particuliers des régimens, dans une armée de cinq mille hommes, n'en ont pas, entr'eux tous, renfermé plus de 100 pendant le même laps de tems ; encore les chirurgiens assurent-ils que la maladie de ces cent hommes fut produite par un usage immodéré du vin et de l'eau-de-vie du pays, que leur paye leur permettait de se procurer en trop grande quantité. Le changement subit de température, la transition sur-tout du chaud au froid, est peut-être une des causes des maladies de consomption qui attaquent les colons de toutes les classes et de tous les âges. Mais la maladie la plus commune qui affecte les gens du moyen âge, c'est l'hydropisie. La vie ordinaire d'un habitant élevé au Cap, consiste à rester sédentaire chez lui ; là, deux et trois fois par jour, il se gorge de viande ou de poissons nageans dans la graisse, s'ils ne sont pas assaisonnés de piment ou autres ingrédiens de haut goût. Il hume des liqueurs distillées, fume sa pipe, et lorsque tous ses appétits

sensuels sont rassasiés jusqu'à la satiété, il se couche et dort même à midi (*). Du reste, il est rare qu'il se donne du mouvement et qu'il trouble par quelque exercice le repos dans lequel il végète. L'obstruction au foie ou l'apoplexie, sont les résultats ordinaires d'une pareille intempérance.

L'apoplexie ne les conduit pas immédiatement au tombeau, rapport à l'état de faiblesse dans lequel ils languissent, état qui, donnant moins de prise à la maladie, les fait y résister plus longtems, mais elle dégénère ordinairement en hydropisie ; cette maladie les emporte en peu de tems. Les enfans sont sujets aux maux de gorge et à différentes éruptions ; la petite vérole et la rougeole ne sont pas épidémiques ; la première a paru deux ou trois fois depuis l'établissement de la colonie, mais la dernière s'est montrée bien plus souvent. Le gouvernement a d'ailleurs toujours pris les plus

(*) C'est ce qu'on nomme faire la sieste. (*Note du traducteur.*)

grandes précautions pour éviter de recevoir ces maladies des vaisseaux qui relâchent au Cap. Les exemples de longévité sont rares : on ne passe guères soixante ans. La somme commune des mortalités au Cap, depuis les huit dernières années, a été à-peu-près de deux et demi pour cent par an, parmi les blancs. Les esclaves ont perdu un peu moins de trois sur cent. Les noirs qui vivent à la ville, sont en général bien nourris, bien vêtus, point trop exposés à l'inclémence des saisons, et ne travaillent que modérément : mais ceux qui vivent à la campagne, et dont la nourriture consiste dans un pain noir graveleux, et dans les abattis des boucheries ; qui travaillent aux champs du matin jusqu'au soir, et ceux qui passent leurs journées dans les plaines brûlantes, ou dans les précipices qu'ils parcourent pour ramasser du bois à feu, sont sujets à des fièvres bilieuses, dont ils guérissent rarement.

Les exécutions sont rares. Pendant les huit dernières années, cent dix personnes ont eté condamnées à mort, sur lesquelles

trente-trois, presque toutes esclaves, ont subi leur jugement. La peine des autres a été commuée en celle des galères à perpétuité. La question a été quelquefois en usage, lorsque le défaut de preuves évidentes a forcé d'y suppléer par l'aveu du coupable ; et le supplice de la roue était un de ceux auquel la loi condamnait : on employait rarement l'un et l'autre. Cependant lorsque les ordres de sa majesté les ont fait abolir, la cour de justice a représenté qu'il était essentiel de les continuer, comme propres à effrayer de grands coupables, que le supplice trop doux de la corde ne pouvait réprimer. Cependant en cela, la prévoyance de la cour de justice s'est trouvée en défaut ; car depuis l'abolition de la roue et de la question, on a vu moins d'exécution qu'auparavant, dans un laps de tems égal. C'est au point qu'un des bourreaux a présenté requête, pour obtenir une pension, en dédommagement des émolumens qu'il recevait ordinairement sur les patients qu'il exécutait. L'autre a fini assez singulièrement : lorsqu'il apprit qu'on avait aboli la torture et les roues, il se transporta chez le pre-

mier magistrat, pour s'informer si ces supplices n'étaient pas en usage chez les Anglais, et sur la réponse négative, s'étant retiré, on le trouva pendu, quelques jours après, dans sa chambre. On présuma qu'il avait craint de mourir de faim, faute d'ouvrage, dans l'idée que personne ne voudrait l'employer, après avoir rempli une place aussi odieuse, et que son esprit en avait été si frappé, qu'il s'était porté au suicide. La place des exécutions est tout auprès d'une des rues ou chemins qui conduisent à la ville ; apparemment pour imprimer plus de terreur à la multitude : ainsi le premier objet qui se présente aux yeux d'un voyageur, après avoir passé le château, est un grand gibet, flanqué de roues et d'instrumens de mort ; spectacle peu propre à lui donner une idée favorable de l'humanité des habitans, ou de la douceur de leur gouvernement. Quoique la plupart des nations de l'Europe, aient sanctionné la coutume des exécutions publiques, pour garantir la société des grands crimes qui pourraient s'y commettre ; l'exposition constante des instrumens du supplice, est peu propre à produire cet effet.

L'habitude familiarise l'esprit humain aux objets dont le but était de l'effrayer, et la plus grande partie de la multitude irréfléchie, finit par tourner en ridicule ce qui d'abord était fait pour lui inspirer de la terreur.

Il n'y a peut-être aucune partie du monde, où l'esclavage fut moins nécessaire qu'au cap de Bonne-Espérance, et certainement il ne s'y fût pas introduit, si ceux qui, les premiers, formèrent cet établissement, avaient été animés du même esprit qui conduisit ces industrieux Bataves, quand ils fondèrent, au milieu des flots, leur riche et puissante république. Un climat tempéré, un sol fertile, des habitans d'un caractère paisible, étaient des avantages que le Cap possédait à la naissance de sa colonie, et dont bien peu d'autres ont joui. On pourrait encore en tirer parti aujourd'hui, et le moyen certain de diminuer, et enfin d'anéantir l'esclavage, serait d'encourager les Hottentots à travailler, en leur donnant un intérêt dans le produit de leur travail; de leur faire goûter les douceurs de la vie, et de leur

faire enfin comprendre que comme hommes, ils ont des droits à la société ; avantage que la méprisable politique des Hollandais ne leur a jamais accordé. Au surplus, depuis la prise du Cap par les Anglais, on y a introduit peu d'esclaves nouveaux, et ces introductions, peu nombreuses, ont été accidentelles, ou en vertu d'une permission spéciale. Et comme les demandes de denrées coloniales ont augmenté, les travaux ont redoublé ; en conséquence les esclaves ont monté à un prix extravagant. On paye, en ce moment dans la ville, trois et même quatre cents livres sterling, pour un esclave ; et malgré cette excessive cherté, plusieurs maisons en possèdent de vingt à trente : il se trouve, à la vérité sur ce nombre, quelques ouvriers que le maître loue à la journée, à la semaine ou au mois, et dont le salaire lui compose un revenu. De tous les esclaves que cette colonie renferme, les Malais sont les plus actifs, les plus dociles, mais les plus dangereux ; ils sont fidèles, honnêtes, industrieux ; mais ils supportent si impatiemment une injustice, ils sont d'ailleurs si capricieux, que la plus légère pro-

vocation les jette quelquefois dans des accès de frénésie pendant lesquels il serait dangereux de les approcher. Un événement arrivé depuis peu de tems, servira à démontrer combien ils sont vindicatifs.

Un Malais servait son maître depuis longtems, et avec fidélité, il lui avait même payé diverses sommes du produit de son travail. Il crut en avoir fait assez pour avoir gagné sa liberté, et la demanda pour prix de ses services; elle lui fut refusée.

Le lendemain il assassina un autre esclave qui vivait avec lui, chez le même maître. Arrêté, il déclara dans son interrogatoire, que le jeune homme qu'il avait assassiné, était son ami, mais que son motif pour l'égorger avait été de se venger de son maître, et qu'il avait pensé que la meilleure manière de le punir, n'était pas de lui donner la mort, mais de lui faire perdre mille rixdales en faisant périr cet esclave, et mille autres en sus, en se mettant lui-même dans le cas de mourir au gibet: perte si sensible, croyait-il, pour l'insatiable avarice de son maître,

que le souvenir de cet événement empoisonnerait le reste de sa vie.

L'esclavage influe nécessairement sur l'esprit et les habitudes de ceux qui naissent et qui reçoivent leur éducation dans les pays où il est établi : comme toutes les autres colonies, le Cap éprouve cette influence. Dans les maisons riches, chaque enfant a son esclave dont la seule occupation est de supporter ses caprices et de le porter d'un endroit à l'autre, comme si l'on craignait qu'il ne s'aperçût trop tôt de l'objet pour lequel la nature lui a donné des bras et des jambes. Les plus basses classes du peuple même refusent de mettre leurs enfans en service ou en apprentissage : telle est à cet égard la petitesse de leurs idées, qu'ils croiraient par-là les condamner à rester assimilés à des esclaves.

L'éducation de la jeunesse a jusqu'à ce jour été bien négligée, le gouvernement n'a jamais adopté de mesure convenable pour établir des écoles publiques sur un plan utile et avantageux, et les colons n'ont point

d'autre ambition que celle de voir leurs enfans acquérir une belle écriture, et le talent de bien rédiger un compte, afin de pouvoir les faire entrer dans les bureaux de la Compagnie, en qualité d'écrivains. Ce corps de marchands avait à son service, une quantité de personnes qu'il payait bien mal ; leurs salaires n'étaient réellement pas suffisans pour les faire simplement subsister, mais elles avaient la permission tacite de faire quelque commerce (41). Il résultait d'une pareille mesure, que chaque serviteur de la Compagnie était un petit brocanteur : ils avaient tous une petite boutique dans quelque coin de leurs maisons. Les plus petits colifichets, les plus petites quincailleries ou merceries, de quelque peu de valeur qu'elles fussent, étaient des objets qui fixaient leurs spéculations ; les personnes éminentes dans le gouvernement, celles qui joignaient à leurs noms une longue suite d'épithètes fastueuses, ne dédaignaient point de vendre au débit, les fruits et légumes de leurs jardins, non par eux-mêmes, mais par les mains de leurs esclaves. En général, si l'on excepte le gouverneur, le clergé, le

fiscal (42), et le secrétaire de la cour de justice, toutes les classes de la population n'étaient occupées que de commerce. Le grade de *koopman* ou marchand de la Compagnie, était accompagné au Cap, d'une distinction enviée même par le militaire (43). A cet égard, les Hollandais différaient étrangement des Chinois, qui ont relégué les marchands dans la dernière classe de la société.

Les colons emploient à leurs plaisirs tout le tems qu'ils ne donnent pas à des affaires de commerce. Peu d'entre eux aiment la lecture, et aucun ne s'occupe des arts ni des sciences : ils n'ont aucun amusement public, excepté quelques bals accidentels. Leur société ne s'étend guères au-delà de leur famille, et leurs récréations y consistent à fumer et à jouer aux cartes. Quant à leurs conversations, elles ne roulent que sur l'argent, et cependant personne n'est opulent, ils sont généralement aisés, mais on n'y voit point de grandes fortunes. La colonie ne renferme point de mendians, et fort peu de personnes ont recours à la charité publique;

celles qui sont de ce cas, sont soutenues aux frais de l'intérêt d'un capital établi pour cet effet : ce capital se compose de la surabondance des quêtes, des donations et des aumônes faites à l'église après le service ; ce qui excède ses besoins, est appliqué au soulagement des pauvres : ainsi le public ne paye aucun impôt pour cet objet. Les habitans du Cap jouissent donc, sans déduction pour ainsi dire, du profit de leur industrie et de leur travail : leurs impôts se bornent à quelques cotisations pour la réparation des rues et pour les ouvrages publics. L'entretien d'un carrosse, et la dépense qu'occasionnent les chevaux, un équipage enfin si coûteux en Angleterre, est ici peu de chose après le prix d'achat. Les voitures de la ville destinées à prendre l'air dans les environs, ou à de petites excursions, sont ouvertes, et peuvent contenir quatre ou six personnes (44) ; mais celles qui sont destinées à de longs voyages, sont des chariots légers et couverts d'une toile à voile, assez spacieux pour contenir toute une famille avec les effets et les provisions nécessaires pour plusieurs jours. Le conducteur de ces voi-

tures, est ordinairement un de ces hommes connus dans la colonie sous le nom de *Bastaards*. Ils sont produits par l'union d'une Hottentote avec un Européen, ou avec un esclave ; la condition essentielle est que la mère soit Hottentote : ils sont excellens cochers, et regardent comme une bagatelle de tourner court au galop dans des rues ou des chemins étroits, avec huit chevaux en grandes guides. Les dames montent peu à cheval, elles regardent cet exercice comme trop fatigant ; en conséquence elles gardent la maison pendant le jour, et quelquefois elles font un tour de promenade le soir dans le jardin public, lorsqu'il fait frais et que le tems le permet (45).

La plupart des voyageurs ont remarqué que les dames du Cap sont jolies, vives et d'une aimable gaîté : elles sont peu sujettes à cette disposition flegmatique qui fait le fond du caractère des Hollandais en Europe. Les garçons et les filles d'une même famille diffèrent extrêmement dans leurs manières et dans le coup-d'œil ; ceux-là sont lourds, d'une taille épaisse, leur démarche est gauche

et leur caractère peu sociable; celles-ci, au contraire, sont petites et délicates, au-dessous de la moyenne taille; leurs manières sont aisées et sans affectation. Elles se mettent bien et aiment la société : à cet égard elles jouissent de beaucoup de liberté et n'en abusent pas. Il faut avouer qu'elles sont ici moins que par-tout ailleurs tyrannisées par les caprices de leurs parens. Le droit d'aînesse est inconnu au Cap; tous les enfans mâles et femelles partagent également la succession. Un père ne peut déshériter son enfant sans en donner la raison, il faut qu'il prouve un des quatorze motifs prescrits par le code Justinien. Au mariage de deux personnes, si leurs droits respectifs ne sont pas stipulés avant la cérémonie par un contrat authentique, la loi de la colonie les met en communauté absolue de tous les biens, esclaves etc., enfin de toutes les propriétés réunies. Lorsqu'un pareil contrat n'existe pas, les enfans à la mort de leur père ou de leur mère, héritent de la moitié appartenante au défunt, et on ne peut leur refuser de leur en rendre compte, lorsqu'ils l'exigent à leur majorité.

Il faut rendre justice aux demoiselles du Cap. Beaucoup d'entre elles sont bien élevées, cependant la colonie leur offrait bien peu de moyens de perfectionner leur éducation. Dans les meilleures familles, la plus grande partie cultive la musique, et quelques-unes ont acquis une certaine force d'exécution. Beaucoup parlent français, et d'autres ont fait quelques progrès dans la langue anglaise. Elles sont adroites à l'aiguille, font de la dentelle, des nœuds, et brodent au tambour. Elles font elles-mêmes leurs modes, en se modelant sur celles d'Angleterre, qui de tems en tems leur sont apportées par les passagers qui relâchent au Cap, pendant leur traversée de l'Inde. On peut dire,

Qu'elles semblent les saisir au vol.

Les garçons, dans leur jeunesse, ne manquent ni de vivacité ni de dispositions, mais faute d'une éducation convenable, propre à leur inspirer le goût et le desir de s'instruire, ils dégénèrent bientôt, et s'abandonnent à la routine ordinaire, de manger, fumer et dormir. Peu de ces habitans font société

avec les Anglais ; en partie parce que les habitudes des deux nations sont différentes, et peut-être un peu à cause de l'éloignement qu'un peuple conquis conserve toujours pour ses vainqueurs. Cependant le gouvernement anglais ne leur a donné aucun juste sujet de plainte ni de mécontentement. On n'a établi aucuns nouveaux impôts, mais au contraire, quelques taxes ont été diminuées, d'autres modifiées ; la vente et la valeur de toutes les denrées coloniales ont beaucoup augmenté, tandis que les marchandises d'importation ont diminué de prix. Le gouvernement anglais a remis aux habitans plus de deux cent mille rixdales de rentes arriérées, ainsi que cent quatre-vingt mille rixdales de dettes contentieuses ; ils ont conservé leur jurisprudence, leurs lois et leur religion ; les unes et les autres sont administrées par eux-mêmes ; ils jouissent d'autant de liberté que peuvent en espérer des hommes qui ont à remplir les uns envers les autres, les obligations qu'imposent les devoirs de la société. Et certainement cette liberté est moins restreinte que sous leur gouvernement précédent. Les propriétés ont

été garanties sans exception ; elles ont doublé de valeur. Lors et depuis la conquête, personne n'a eu lieu de pleurer la perte d'un ami ou d'un parent. Le gouvernement hollandais, dans un moment de détresse, créa un papier-monnaie qu'il ne put jamais retirer ; il perdait quarante pour cent, et à peine pouvait-on voir une piastre en numéraire. Le premier est aujourd'hui au pair, et quant aux piastres, on en a mis en circulation jusques à deux millions qui ont été envoyés d'Angleterre à cet effet. Chacun participe à la prospérité générale ; les propriétaires des maisons de la ville ont plus que doublé leur revenu, et les habitans de la campagne, qui recevaient une rixdale pour un mouton, le vendent aujourd'hui trois. Enfin en cédant aux armes anglaises, les habitans du Cap ont gagné, jusqu'à ce jour, quatre années d'une prospérité toujours croissante, d'une paix et d'une tranquillité domestique non interrompue.

Il est vraisemblable qu'un état aussi paisible eût été devancé par des scènes d'une nature bien différente, si les Anglais n'a-

vaient pris possession de la colonie, au moment où elles allaient éclore. Le jacobinisme y avait adroitement répandu ses principes subversifs parmi la classe la plus ignorante des colons, tant dans la ville que dans les districts les plus éloignés dans la campagne. Le gouvernement, faible et timide, au lieu de les réprimer à leur naissance, les laissa venir à maturité. Qu'en résulta-t-il? Ses premiers officiers furent impunément insultés; les *landrost* ou principaux magistrats des cantons de la campagne, furent chassés de leurs districts; les fermiers refusèrent de payer les redevances de leurs terres; on dressa des listes de proscription contre ceux que l'on dévouait à la mort, et les esclaves attendaient avec ardeur le moment de leur affranchissement. La prise de la colonie ne put même réprimer l'audace des colons du district éloigné de *Graaff reynet*. Ils traitèrent indignement et chassèrent le *landrost* et le ministre spirituel que leur avait envoyés *sir James Craig*. A la première nouvelle de cet attentat, cet officier ordonna à un détachement de cavalerie légère, et à un escadron de dragons, de marcher sur ce district. Une me-

sure aussi ferme intimida les coupables ; ils écrivirent, et firent signer par les principaux habitans, une lettre de soumission, par laquelle ils suppliaient qu'on rappelât les troupes, promettant de rentrer dans l'ordre, et de se conformer aux lois.

Ce fut à-peu-près alors (mai 1797) que le comte de Macartney vint prendre possession du gouvernement, et l'un de ses premiers actes d'autorité fut de renvoyer à Graaff reynet le même landrost qu'ils avaient chassé, afin de les convaincre que si le gouvernement britannique n'adoptait que des vues douces et équitables, il savait les faire exécuter avec fermeté, lorsque cela devenait nécessaire. Il se détermina en même tems à faire accompagner par son secrétaire particulier, le magistrat qu'il rétablissait ; et indépendamment des motifs politiques qui lui firent prendre cette mesure, il pensa qu'il ne pouvait avoir de meilleure occasion d'acquérir de nouvelles connaissances sur les cantons de la colonie les plus éloignés, et sur les pays adjacens, pays jusqu'alors si peu examinés et si peu connus ; en conséquence

ses instructions embrassèrent plusieurs sujets ; elles portèrent sur les recherches scientifiques à faire sur les lieux, ainsi que sur les informations dont l'objet pouvait avoir rapport à l'utilité publique ; et si l'ouvrage que je publie aujourd'hui ne remplit pas le but de ces instructions, la faute en est à celui qui eut l'honneur d'en être chargé. J'ai pensé que le récit de faits recueillis sur les lieux mêmes, méritait d'être offert au public. Quant aux observations et aux réflexions qui les accompagnent, elles sont le résultat de l'impression que ces faits produisirent sur mon esprit, lorsque j'en fus témoin. Depuis ce tems j'y ai fait peu de changemens, et d'après cela on ne doit les considérer que comme des esquisses, que des voyageurs futurs pourront achever et polir ; le sentiment qui me fait les offrir au public, est la conviction que j'ai de leur véracité, et non la plus légère prétention à des talens littéraires.

NOTES

DU CHAPITRE PREMIER.

(1) En fait de conquête, le droit canon est le meilleur, et les Anglais aujourd'hui en possession du Cap, n'ont point de titres plus sûrs que la raison du plus fort. Il paraîtrait cependant que M. Barrow voudrait arguer de la prise de possession qu'il relate ici, pour démontrer la priorité des droits de l'Angleterre sur ceux de la Hollande, et légitimer la possession de cette colonie, dont les Anglais ne feront pas volontiers le sacrifice. Si telle est son intention, l'extrait qu'il nous donne, prouve plus contre lui qu'en sa faveur ; car certainement la vaine cérémonie de dire : je prends possession, et de le consigner dans un procès-verbal, n'équivaut pas à la possession réelle qu'avaient acquis aux Hollandais les travaux qu'ils avaient déja faits avant ce moment. Une route de plusieurs lieues, est un vrai monument de propriété, et l'Angleterre se condamne elle-même, en nous faisant connaître ces pièces : mais elle appelle de cette condamnation à ses escadres, et ce tribunal lui donne gain de cause.

(2) M. Barrow se trompe. La tête du Lion est bien en effet presqu'à l'ouest de la ville, mais elle est au nord de la Table. Quant à la montagne du Diable, elle est à-peu-près au sud-est quart-est de cette montagne. Ainsi l'on ne peut rien dire à l'auteur sur cette dernière position, car il n'a voulu parler ici que d'une manière générale et sans prétendre donner de gissement exact. Cependant on a cru devoir observer l'erreur dans laquelle il est tombé relativement à la tête du Lion.

(3) M. Barrow n'a pas porté sur cette chaîne de montagnes, l'œil observateur avec lequel il a généralement examiné les objets dont il nous donne la description, ou peut-être n'a-t-il pas voulu reconnaître une conformation qui tend à prouver un système qu'il semble réprouver dans son second chapitre. Il est certain que toute la péninsule, au lieu de ne former qu'une seule montagne brisée par des gorges, en forme véritablement trois bien distinctes, séparées, même par la base, par des plaines de sable, qui furent jadis couvertes par la mer; ces deux coupures sont l'une à la baie des Bois, l'autre au-delà de Muizemberg, sur la côte dans le fond de False-Bay. Cette péninsule a visiblement formé trois îles. *Voyez la carte du cit. de Grandpré, t. 2, p. 279.*

(4) L'isthme dont il est ici question est la même plaine de sable que le cit. de Grandpré a dit avoir été jadis couverte des flots de la mer.

(5) La latitude indiquée ici est celle que l'abbé de la Caille a consignée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

(6) La garnison convenable pour défendre tous les points d'attaque qu'offre cette péninsule, serait une armée distribuée sur tous les points d'une côte hérissée d'artillerie, car les communications d'un endroit à l'autre sont si difficiles, qu'un poste ne pourrait secourir l'autre, encore ne parviendrait-on pas à sauver la colonie. La vraie manière de la mettre à l'abri, est de bâtir une citadelle dans l'intérieur du pays, au moyen de laquelle on pourrait rester maître de la campagne et disputer le terrein à un ennemi.

(7) Le cit. de Grandpré dit la même chose. *Voyez son premier Voyage, t. 2, p. 169.*

(8) La ville du Cap n'est point à la tête de la baie de la Table, elle est à moitié baie sur la côte de l'ouest de cette même baie; mais comme l'auteur a mis *head*, j'ai dû traduire tête.

(9) C'est apparemment un nom donné depuis la conquête; car cette montagne n'est encore connue que sous celui de croupe du Lion.

(10) La croupe du Lion est au nord de la citadelle, et le reste de la montagne dans le nord-nord-ouest. C'est sûrement une faute d'impression.

(11) M. Barrow fait trop d'honneur à ces canaux, en les disant pleins d'eau courante ; c'est bien de l'eau stagnante que de petites écluses retiennent devant chaque maison, et le petit ruisseau qui fournit l'eau de ces réservoirs d'immondices, coule si peu dans l'été, qu'à peine passe-t-il quelques gouttes d'une écluse à l'autre. *Voyez les Voyages de Grandpré*, *t.* 2, *p.* 109.

(12) Trois ou quatre places carrées ? c'est bien vague pour un auteur aussi précis que M. Barrow ; mais de petits sujets comme ceux-là, échappent à une plume habituée à des matières plus relevées. Il y a cinq places au Cap, en comptant celle de l'église et celle qui est devant l'hôpital.

(13) Voyez pour les dimensions de cette place, le *Voyage de Grandpré*, *t.* 2, *p.* 105.

(14) C'est une erreur. On voit bien l'hôpital, de l'esplanade en question, mais il n'en forme point un côté, il y a une autre place devant ce bâtiment ; on y passe par un coin de l'esplanade.

(15) Cette nouvelle formule est en usage depuis la conquête.

(16) La moitié du jardin de la Compagnie est dans la ville, puisque la porte d'entrée est auprès de l'église paroissiale.

(17) Les vers-à-soie ont déja été essayés par madame Martin, femme d'un chirurgien français, établi au Cap: elle avait réussi à les élever, et certainement elle eût rendu à la colonie le service de les y naturaliser, si le gouvernement hollandais avait voulu l'encourager; mais soit jalousie, soit haine pour une française, soit avarice, l'administration dédaigna de prendre cet objet en considération. *Voyez les Voyages de Grandpré, t. 2, p.* 175.

(18) Même erreur que précédemment. Cette face regarde le sud-sud-est.

(19) M. Barrow n'a pas visité toutes les maisons. Il y en a où l'on se chauffe pendant l'hiver, et quelquefois le feu fait grand plaisir. Quelques-unes ont des cheminées, et la température de l'hiver, sans l'exiger absolument, n'en réprouve cependant pas l'usage. *Voyez Grandpré. t. 2, p.* 139.

(20) M. Barrow ne fait pas attention qu'il a dit plus haut, que la population du Cap consiste en six mille blancs, la garnison comprise. Si cette garnison est de cinq mille hommes il n'y a donc que mille habitans; l'auteur a sûrement voulu parler d'une addition accidentelle de cinq mille hommes à la garnison ordinaire. Son premier calcul serait assez juste, en disant: la population totale est de six mille hommes, dont quatre mille blancs et deux mille soldats. En cela il cadrerait avec le *cit. Grandpré, t. 2, p.* 131.

(21) Ce nom de *Pointe Verte* lui a été donné depuis la conquête; on la nommait auparavant, *Pointe aux Pendus.* Certainement ce nom emporte avec lui des idées dégoûtantes, et l'on a bien fait de le changer; mais au moins eût-on dû en choisir un mieux adapté à des falaises de sable qui forment la côte, et qui dérobent aux vaisseaux de la rade, la vue de la petite plaine argilleuse recouverte d'un peu de sable, qui s'étend derrière, et sur laquelle il ne croît que de la mousse, au travers de laquelle percent les plantes bulbeuses qui la décorent pendant un mois de l'année.

(22) Une petite iris jaune fournit une espèce de bulbe ou d'oignon que l'on mange. Sou goût approche de celui de la châtaigne. Les colons la nomment *uyntjis.* On en mange encore une autre espèce, nommée *water uyntjis*, c'est l'*aponegeton distachion.* (*Note de l'auteur.*)

(23) Le cit. de Grandpré dit même chose des boucheries, et c'est à cela qu'il attribue quelques-unes des maladies auxquelles on est sujet au Cap. *Voyez premier Voyage, t. 2, p.* 110.

(24) Ces chevaux sont en effet assez bons pour le trait, mais la plupart sont rétifs sous la selle, ils sont traîtres et difficiles à monter.

(25) Le *roman* a sur le dos une nageoire armée de douze arêtes, la queue fourchue, une bande d'argent

de chaque côté de la nageoire du dos, et qui se réunit au ventre, une ligne arquée bleue sur la mâchoire supérieure à toucher les yeux. (*Note de l'auteur.*)

(26) Le cabilleau est un excellent poisson, et ressemble beaucoup à la morue.

(27) Il est un autre *blennius* nommé poisson-de-pierre royal; on le prend quelquefois avec l'autre; sa ressemblance avec la *muræna* des anciens lui a fait donner, par les naturalistes, le nom de *murænoïdes*. (*Note de l'auteur.*)

(28) Ce n'est pas au Cap seulement qu'on craint les poissons empoisonnés, on les redoute par-tout où il croît du mancenilier, ou toute autre production de pareille nature. Lorsqu'on appréhende quelqu'accident, on fait cuire le poisson auprès d'une cuillère d'argent, celle-ci devient noire quand le premier est empoisonné.

(29) Les moules, et tous les poissons en général, prennent une odeur insupportable lorsqu'ils sont pêchés sur des fonds de corail.

(30) A l'Ile de France, et dans presque toutes les colonies, on n'a point d'autre chaux; elle est très-tenace et se marie bien avec le sable.

(31) Tous ces parages abondent en veaux marins; ils fréquentent beaucoup l'île Robin, mais sur-tout l'île d'Assen, et dans les jours de calme, ils sont

quelquefois si nombreux dans la baie de la Table, que je les ai pris une fois, à la pointe du jour, pour des nègres échappés d'un vaisseau négrier dont j'étais voisin, l'erreur fut si complète de ma part, que j'envoyai mon bateau pour les sauver.

(32) Le cit. de Grandpré dit la même chose. *Voyez son Voyage, t. 2, p. 247.*

(33) J'ai vu cette montagne d'une manière bien différente de M. Barrow. Il s'en faut beaucoup qu'elle soit une masse solide de pierre. Elle est composée de plusieurs couches de pierres tendres, que je crois un quartz feuilleté. L'intérieur de cette pierre contient apparemment quelque dissolvant inconnu qui la détruit, car elle est légère, et le tems la pulvérise. Ces couches sont interposées de terre rougeâtre, composée en partie d'argile mêlé de sable et de détrimens quartzeux. Le tout est si peu solide, qu'il en croule de tems-en-tems quelque partie; ce qui m'a fait annoncer que ce cône s'ébouleraît un jour. Il est aujourd'hui si escarpé, et le chemin qu'on y avait frayé a tellement cédé sous les pas des hommes chargés de la découverte des vaisseaux, qu'ils ne peuvent plus y monter qu'à l'aide d'une corde ou d'une échelle. Quant à l'apparence du dôme de Saint-Paul, j'observerai qu'en général, les aspects des montagnes, des nuages, et le son des cloches, sont à-peu-près même chose; les uns représentent, et les autres disent tout ce que l'on veut. Le fait est que cette montagne prise toute ensemble, est sensiblement dessinée comme

un lion ; c'est ce qui lui a valu son nom ; encore ce dessin n'est il pas correct, la tête sur-tout n'a aucun rapport avec une tête de lion, c'est un cône dégradé un peu au-dessous de son sommet, de sorte que le diamètre de ce cône est plus petit à cet endroit qu'au-dessus.

(34) L'île Robin ne renferme donc point de pierres à chaux. Tout le pays n'en contient point, dit M. Barrow ; et la preuve, c'est qu'on ne fait de la chaux qu'avec des coquillages. J'ai donc eu raison de dire, t. 2, p. 96, que M. Levaillant s'était trompé, en disant que les forçats déterraient des pierres à chaux. La pierre bleue ou le schiste bleu, est la pierre que j'ai désignée p. 94. On sait que l'ardoise est un schiste.

(35) Je suis forcé de différer encore d'opinion avec M. Barrow sur la nature du sommet de la Table. Ses observations sont certainement plus précises que les miennes, sur-tout sur les flancs de cette montagne ; mais j'oserais lui demander s'il a bien observé la pierre qui forme le plateau : quant à moi, elle m'a paru de granit, il m'a semblé voir distinctement le mica et tous les petits grains de matière vitreuse qui constituent cette pierre, et je ne puis croire qu'elle soit du grès. Que les flancs de la montagne offrent à l'observateur des masses de quartz, que ce quartz moins pur se soit transformé en grès dans beaucoup d'endroits, j'y consens, et cela coïncidera avec mes observations. Car lorsque je fais des recherches qui peuvent appuyer

le système de la retraite des mers, je me contente de ranger les montagnes en deux classes; celles de granit, et toutes les autres calcaires : ainsi lorsque j'ai dit que l'enveloppe de la Table était calcaire, et le noyau de granit, je me suis expliqué d'une manière générique, et j'ai voulu éviter les détails arides que M. Barrow a eu le talent de rendre intéressans, mais au fond, nous sommes d'accord quant à l'extérieur de la montagne. Je l'ai dite calcaire, M. Barrow n'y voit que des quartz et des grès. Cette dernière pierre renferme beaucoup de substance calcaire; ainsi nous avons bien vu cette partie de la même manière. Je suis parti delà pour prouver que cette enveloppe était l'ouvrage de l'Océan; mais quant au noyau, je suis convaincu qu'il est de granit. Voilà le seul objet sur lequel nous différons essentiellement, car nous sommes d'accord quant au fond, sur la montagne du Lion; nous la reconnaissons tous deux pour n'être pas de granit; nous ne sommes en contradiction que sur des détails accessoires au fond de la question. Quant à la Table, nous convenons tous les deux que l'extérieur est calcaire : le quartz, le grès sont évidemment de cette classe, il n'y a que le noyau de granit qu'il regarde comme un grès. Cette question attend pour sa solution des observations subséquentes.

(36) Ce rocher tombe beaucoup plus bas que l'entrée de la crevasse. On ne commence à entrer dans la montagne, à pénétrer dans la masse, qu'à-peu-près à 200 pieds au-dessous du plateau; mais le commen-

cement du chemin de la crevasse peut descendre jusqu'à 550.

(37) J'ai dit que la ville ressemblait à un jeu de domino étendu sur une table. On ne peut être plus d'accord, non-seulement sur ces petits détails, mais sur les objets plus essentiels, si l'on excepte le noyau de la montagne de la Table. *Tom. 2, p. 267.*

(38) C'est ce que le cit. de Grandpré nomme, ainsi que les Français, la perruque de la Table. *Voyez son premier Voyage, t. 2, p. 137.*

(39) M. Barrow n'a donc point vu d'étang sur la montagne, non plus que le cit. de Grandpré. Comment à présent concilier ces deux voyageurs avec MM. Levaillant et la Caille? M. Barrow a porté l'attention la plus scrupuleuse à décrire cette fameuse montagne. Est-il possible de supposer qu'il ait omis un fait aussi essentiel que celui d'un étang sur son sommet: il ne l'a point vu, donc il est vraisemblable qu'il n'existe pas; on peut prendre du grès pour du granit, *et vice versâ.* Cette erreur, de quelque côté qu'elle existe, est possible au premier coup-d'œil; mais peut on penser qu'un savant qui observe tout, les plantes, leur nature, les pierres, les terres, qui les classe avec attention, puisse ne pas voir un étang sur un aussi petit espace. Le cit. de Grandpré va plus loin; il affirme que c'est une fable, et qu'il n'y a sur ce plateau rien qui ait l'apparence d'un étang. Il en est de même de la crevasse. M. Barrow ne dit point y avoir vu de l'eau,

ni le cit. de Grandpré non plus ; et le fait est qu'il n'y en a point. Il est inconcevable qu'un voyageur aussi estimable que Levaillant, ait pu hasarder de dire que les fontaines de la ville étaient remplies par un ruisseau qui, s'échappant d'un étang situé sur la montagne de la Table, coulait par la crevasse qui sert pour y monter. Voilà deux voyageurs qui vont pour vérifier ce fait, ils ne voyent ni étang, ni ruisseau (dans la crevasse), et cependant les fontaines de la ville ont toujours de l'eau en abondance ; il faut donc qu'elles la reçoivent d'ailleurs. *Voyez le Voyage de Grandpré, t. 2, p. 252 et suiv.*

(40) Le cit. de Grandpré dit la même chose, *t. 2, p.* 139.

(41) Ce consentement était vraiment tacite, et les employés du gouvernement ne commerçaient que clandestinement. Quant aux autres bourgeois, ils vendaient ouvertement, mais ils cachaient la plupart de leurs marchandises, parce qu'ils en fraudaient les droits le plus souvent, ou bien ils favorisaient l'introduction de celles qui étaient prohibées.

(42) Le fiscal ne commerçait point, mais il s'entendait avec les bourgeois qu'il voulait favoriser, moyennant une rétribution proportionnée au bénéfice espéré ; il fermait les yeux sur l'introduction des marchandises prohibées par le conseil, et soutenait de tout son pouvoir, auprès de ce même conseil, les demandes de ceux qui sollicitaient des permissions pour aller traiter

des noirs à Mozambique : ces gratifications faisaient le plus clair du casuel de son emploi.

(43) Le militaire devait certainement envier la considération d'un *koopman* de la Compagnie, car il ne pouvait pas espérer de l'obtenir jamais. Le commandant des troupes, lui-même, était à peine assimilé à un haut marchand. Et quant aux officiers, telle était leur composition, et tels étaient les moyens qu'ils avaient employés pour parvenir à leurs places, qu'ils ne pouvaient prétendre et ne prétendaient en effet à aucune espèce de considération. Le dernier écrivain de la Compagnie ne croyait pas qu'il y eût la moindre comparaison à faire entre lui et le plus ancien capitaine de la garnison.

(44) Ce chariot est construit sur le modèle des voitures en usage dans le nord de l'Allemagne, c'est ce qu'on appelle *stool wagon*; on y place quatre siéges commodes à l'usage de huit personnes.

(45) Il est bien rare que le tems invite à la promenade dans la ville du Cap. Les vents de sud-est l'interdisent pendant toute leur saison, l'hiver est souvent accompagné de pluies et de tempêtes, et tout compté, c'est beaucoup si dans la ville, le tems permet cinquante ou soixante jours dans l'année, de se promener au jardin.

CHAPITRE II.

Voyage depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au district de Graaff reynet, *en passant par le* Karrow *ou Désert aride.*

Quoique la saison des pluies commence ordinairement avec le mois de mai, cependant, contre l'ordinaire, le mois de juin de cette année fut une suite continuelle de beau tems. Si le défaut de pluie dans cette saison, est contraire aux laboureurs, il ne l'est pas moins aux voyageurs qui sont dans le cas de parcourir de grandes distances, au travers des déserts de l'Afrique avec les mêmes bœufs, soit dans l'attelage, soit en relais, parce que la sécheresse les prive des pâturages que les pluies auraient fait naître. Il est d'usage ici de voyager dans des chariots couverts, tirés par des bœufs. Ces voitures sont très-chères, mais elles sont bien faites, capables de résister à la fatigue; elles ont légères, commodes, et assez spacieuses pour

contenir un lit et tout ce qui peut être nécessaire pour un long voyage. L'attelage ordinaire que l'on nomme *span*, est composé de dix ou douze bœufs. Ils parcourent en un jour ce qu'on appelle un *skoff;* cette distance s'assujettit aux circonstances locales qui la déterminent, et varie de cinq à quinze heures de chemin. Il est aussi d'usage de voyager la nuit, pour laisser aux animaux la liberté de paître le jour, ou plutôt de brouter les jeunes pousses des arbustes ; car après une longue sécheresse, à peine peut-on trouver le plus léger pâturage. Le sol aride d'Afrique ne produit que des plantes amères, acides ou salines, et souvent le bétail ne peut rien manger autre chose pendant plusieurs semaines de suite. On a observé que généralement les bœufs de cette colonie avaient l'haleine infecte ; c'est vraisemblablement à cette mauvaise nourriture qu'il faut l'attribuer. En Europe, la douceur de la respiration des bêtes à cornes est presque passée en proverbe, et il est à remarquer qu'en Afrique elle est aussi généralement fétide. Il est possible que la mauvaise qualité de l'eau y contribue ; car dans ces plaines désertes

on n'en rencontre jamais de pure, elle est ou vaseuse ou saumâtre. La vîtesse d'un bœuf, sur un pays ferme et droit, est de trois grands milles à l'heure, et il peut continuer ainsi dix ou douze heures sans s'arrêter.

Le premier jour de juillet fut fixé pour notre départ du Cap, et le mois qui le précéda fut employé à faire les préparatifs nécessaires pour le voyage. On équipa trois chariots, et l'on nous procura des bœufs de trait (non sans peine) car dans cette saison, après une longue sécheresse, ils étaient rares et extrêmement maigres. Il fut également très-difficile, mais indispensable, de trouver des cochers que l'on nomme *baastards* (1), ainsi que des Hottentots pour conduire la première paire de l'attelage, et prendre soin des relais. Enfin tout se trouva prêt au jour marqué; mais il était nuit lorsque les chariots quittèrent la ville, et les bœufs étaient si mauvais, qu'avant d'avoir fait trois milles il en fallut laisser en arrière, deux qui succombèrent sous le joug. Tout ce que purent faire les autres, fut d'arriver à un endroit situé

à quinze milles, nommé *Stickland*. Sir James Craig, considérant ce poste comme extrêmement important, dans le cas où la colonie fût attaquée par des forces considérables, y avait fait bâtir des cazernes pour des troupes et des écuries pour de la cavalerie. Cet endroit est à l'extrémité méridionale d'une chaîne de montagnes qui termine l'isthme de sable de ce côté, on les nomme *montagnes du Tigre*. Leurs bases et leurs vallées sont semées de plusieurs belles fermes, de champs considérables de bled, de jardins remplis de légumes, de fruits et de vignes. Le pays semble nud, parce que les champs ne sont pas entourés ; cependant la nature l'a dessiné de manière à se montrer avantageusement, s'il était coupé de haies et planté de grands arbres, tels que le chêne ou le mélèse. La plaine sablonneuse que ces montagnes terminent, n'est propre qu'à fournir à la ville quelques fascines pour brûler ; cependant les paysans des environs et les bouchers y envoient par fois paître leurs troupeaux. L'opinion générale au Cap, est que cet isthme qui sépare aujourd'hui les deux baies, était autrefois couvert par la mer, et qu'à cette

époque, la péninsule terminée par le promontoire de Bonne-Espérance était une île. Cette conjecture s'est appuyée sur le peu d'élévation de la plaine, sur le sable dont elle est couverte, et sur la quantité de coquilles qui y sont enfouies. En admettant cette supposition et la retraite progressive de l'Océan, l'époque à laquelle les deux baies étaient réunies doit remonter à une période de tems incalculable (2). La surface de cet isthme est élevée de vingt ou trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sable qui la recouvre, a rarement plus de trois pieds de profondeur, excepté dans les endroits où il est entassé en sillons. Le fond est un lit de grès et de gravier liés ensemble, d'une couleur jaune, ou d'un brun ferrugineux. Les parties végétales entraînées par les pluies dans les creux, y forment des fondrières recouvertes d'une espèce de mousse de tourbe; l'eau qui y séjourne y acquiert la couleur d'un vin foncé, quelquefois même elle est noire. Je n'y ai jamais trouvé de coquillages, mais quand même j'en aurais rencontré, je n'en inférerais pas qu'ils eussent été apportés par la

mer : on en pourrait trouver en plusieurs endroits sur la côte de l'est, des quantités suffisantes pour charger des milliers de charrettes, et cela dans des positions élevées de quelques cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On les trouve sur-tout en grand nombre dans des cavernes profondes, circonstance qui peut faire supposer que les premiers habitans de l'Afrique étaient Troglodytes. Cette conjecture paraîtrait d'autant plus fondée, qu'aujourd'hui même encore les Hottentots de l'intérieur peuvent être considérés comme tels. Le fait est que ces débris de coquilles sont portés dans des lieux aussi élevés par des miryades d'oiseaux aquatiques qui couvrent la côte d'Afrique. A *Muscle-bay*, on trouve une caverne remarquable qui en contient une immense quantité, appartenante aux diverses espèces que l'on rencontre sur la côte ; l'élévation de cette caverne n'est pas au-dessous de trois cents pieds, et derrière la tête du Lion, on trouve à cette hauteur, des lits de coquillages pareils accumulés sous de l'argile, même sous de la terre végétale. L'esprit humain s'égare dans le calcul des siècles qui

se seraient écoulés depuis que la mer aurait abandonné des lieux aussi élevés (3).

La plaine qui s'étend à l'est des montagnes du Tigre, est moins sablonneuse et mieux boisée que l'isthme. On y trouve quelques fermes éparses, près de petits ruisseaux dont le cours a profondément sillonné sa surface, en s'échappant vers le nord. La partie la plus aride est composée d'argile jaune et de sable; elle est couverte de milliers de ces édifices construits par les insectes, que les naturalistes connaissent sous le nom de *termites à tourelle;* elles sont d'une espèce différente de celles dont M. *Smeathman* a donné une curieuse description dans les Transactions philosophiques; elles sont aussi moins destructives, et leurs tourelles excèdent rarement trois pieds de hauteur.

En tirant vers l'est, douze milles au-delà de *Stickland*, la plaine se termine à deux montagnes, entre lesquelles est un passage qui conduit à une vallée mieux cultivée et plus peuplée qu'aucun autre endroit en-deçà. *Simon's berg* sur la droite de cette vallée, est

une des plus hautes montagnes qu'on puisse voir du Cap ; son sommet fourchu ressemble à celui du Parnasse ; l'hiver le couvre souvent de neige, et dans l'été, les vents de sud-est l'enveloppent de nuages qui le dérobent à la vue. Ce Parnasse a son Hélicon qui s'abaisse à ses côtés ; on y voit aussi une autre Hypocrène, vierge jusqu'à ce jour et inconnue aux muses d'Afrique. Il paraît même qu'Apollon, dédaignant ce séjour, l'abandonna jadis à Plutus, qui fut tenté de s'en emparer. Sous un gouverneur dont cette montagne perpétue le nom, un homme voulant s'enrichir aux dépens de la crédulité et de l'ignorance des préposés de la Compagnie, fit fondre une quantité de piastres d'Espagne et présenta au gouverneur le lingot qui en résulta, comme un échantillon d'une riche mine d'argent qu'il disoit avoir trouvée dans cette montagne. A la vue d'un témoignage qui paraissait aussi authentique, cette découverte importante ne sembla pas équivoque ; le gouverneur et son conseil enchantés, accordèrent à cet homme une gratification considérable, pour lui faciliter les moyens de poursuivre sa découverte,

et d'ouvrir les travaux dont on lui donna la direction absolue. Dans l'intention de faire partager à la colonie l'espoir dont était animé le conseil, et donner aux habitans une idée des richesses qu'ils allaient acquérir, il fut ordonné que le lingot servirait à fabriquer une chaîne pour suspendre les clefs de la citadelle. La chaîne d'argent fut faite et sert encore aujourd'hui pour le même objet, comme un monument qui atteste la crédulité du gouverneur et de son conseil.

La Paarlberg, ou montagne de la Perle, à gauche du passage qui conduit dans la vallée, est une montagne d'une médiocre hauteur : elle doit son nom à un chapelet de grosses pierres rondes qui passent sur son sommet et ressemblent aux perles d'un collier. Deux de ces perles, placées dans la direction du centre de la montagne et près de l'endroit le plus élevé, sont nommées, par excellence, *la perle* et *le diamant*. Les Transactions philosophiques n'ont pas dédaigné d'en donner une description détaillée. D'après le compte qu'elles en ont rendu, et d'après ce que M. Masson nous en a fait connaître, il parai-

trait que ces deux masses de pierre seraient posées sur leur propre base, et qu'elles seraient détachées de la montagne ; et cependant elles n'en sont qu'une saillie et lui sont adhérentes. On a dit aussi que leur composition était entièrement différente des rochers qui forment les montagnes voisines : cette assertion a donné lieu à un naturaliste européen, d'observer que ces immenses blocs de granit avaient été vraisemblablement lancés par quelque explosion volcanique, ou qu'elles devaient leur existence à quelqu'autre accident de ce genre. Nous avons observé dans le précédent chapitre, que les couches de grès sur lesquelles s'élève la montagne de la Table, reposaient sur un lit de granit primitif ; nous avons de plus fait remarquer que le pied de cette montagne vers le bord de la mer, depuis la tête du Lion jusqu'au promontoire de Bonne-Espérance, était semé de grosses pierres de la même espèce. Elles sont toutes de la même nature et de la même composition que la Perle et le Diamant, c'est-à-dire qu'elles sont formées d'une aggrégation de quartz et de mica. Le premier, en grosses masses irrégulières, et l'autre en blocs

noirs ressemblant à du schorl. Elles contiennent aussi des morceaux cubiques de feldspath, et semblent liées ensemble par des bandes de pierre de fer argilleuses. Toutes ces pierres paraissent avoir été formées autour d'un noyau, car l'action de l'air et de la température, les mine et les fait tomber en grosses parties de nature lamelleuse et de forme concentrique (4). Le rocher qui forme la Perle, est accessible vers le nord, mais sur tous les autres côtés il est presque perpendiculaire. Ce talus excède mille pieds vers le nord. Sa hauteur verticale au-dessus du sommet de la montagne, est de 400 pieds, et la circonférence de sa base est d'un mille. La Perle près de son sommet est fendue en quatre, par deux crevasses qui se croisent à angles droits; il y croissait, lorsque je la visitai, une quantité de superbes aloës et d'autres plantes; le talus était couvert d'une espèce de lichen verd, les côtés étaient profondément crevassés, comme si cette masse avait éclaté sous son propre poids. Le Diamant est plus haut, mais sa masse est moins considérable, d'une forme conique, et il est dangereux d'y monter.

La montagne de la Perle offre un vaste champ aux observations du botaniste ; les plantes y sont extrêmement variées, et croissent avec une vigueur étonnante. L'olivier sauvage du Cap paraît avoir acquis ici la plus grande taille dont il soit susceptible, et son feuillage d'un verd foncé, contraste agréablement avec toute la famille des bruyères, dont quelques-unes égalent les arbres pour la forme et pour la grandeur. Le fruit de l'olivier sauvage est petit et âcre ; mais le bois en est serré, nuancé, et prend un poli à-peu près semblable à celui du noyer ; les flancs de la montagne sont décorés d'une grande variété de ces plantes auxquelles les botanistes ont donné le nom de *Protea*. L'une des plus remarquables et des plus nombreuses, est le *Mellifera*, que l'on nomme ici l'arbre-à-sucre : ce nom lui vient de la grande quantité de jus sucré que contient le fond du calice de ses fleurs. Bien des habitans se donnent la peine de le ramasser ; on l'emploie comme stomachique, on le fait aussi bouillir jusqu'à la consistance d'un sirop épais dont on se sert pour conserver les

fruits. Plusieurs espèces de ces oiseaux nommés *certhia*, dont le plumage est si brillant, viennent en recueillir leur part. On les voit en grand nombre dans cette saison, se percher sur le bord des corolles, et en aspirer le miel avec leurs grands becs recourbés. Le voyageur oublie tout ce qui l'environne, pour ne voir que ce charmant petit oiseau promener ses éclatantes couleurs entre les fleurs du *Protea*. Une espèce entre toutes les autres (*chalybea* de Linnæus), attire l'attention par ses sons mélodieux; elle chante admirablement en cage, mais elle s'y conserve difficilement, et ne se nourrit que d'eau et de sucre.

Les montagnes qui terminent la vallée vers l'orient, sont d'une grandeur colossale; mais leurs sommets sont nus, on n'y voit pas même un brin d'herbe : elles font partie de cette grande chaîne qui s'étend au nord de False-Bay. Un naturaliste français a comparé la terre à un grand squelette dont cette chaîne serait la colonne vertébrale. Cette comparaison serait plus juste par rapport à son aspect, qu'en raison de son étendue.

Les sommets décharnés de ces montagnes, sont découpés, dentelés et divisés, vraiment comme les vertèbres de l'épine du dos d'un animal. Elles sont comme la montagne de la Table, formées de plusieurs couches horizontales de grès, et renferment beaucoup de fer, si l'on en juge d'après la couleur rouge dont elles se nuancent en beaucoup d'endroits. Le fond sur lequel elles reposent, est un lit alternatif de granit, d'argile et d'ardoise. Cette chaîne de montagnes semblable à une immense muraille, sépare si parfaitement le Cap de tout le pays au-delà, qu'un petit nombre d'hommes en possession de ces passages, couperaient efficacement toute communication entre le bord de la mer et les cantons de l'intérieur (5). Trois de ces passages sont accessibles aux voitures; les colons les nomment *Kloofs*. Ces passages sont, *Hottentot holland's kloof*, *Roode sand kloof* et *Esland's kloof*. Le premier près de False-Bay, ouvre la communication du district de *Zwellendam* et des parties de l'est de la colonie vers le bord de la mer. Le second vis-à-vis de *Saldanha-Bay*, conduit à *Graaff reynet*, et

dans les parties les plus reculées de la colonie ; et le troisième encore plus au nord, débouche dans un pays sauvage et presque inhabité.

Quoique ces montagnes soient incultes et sauvages, le vallon qu'elles renferment est susceptible de la plus grande beauté ; et s'il était cultivé, il deviendrait riche et fertile : il est arrosé par les branches innombrables de *Berg-rivier*, qui se réunissent toutes au milieu, et poursuivent ensuite leur cours lent et presque imperceptible. Ce vallon renferme les divisions ou paroisses du petit et du grand *Drakensteen*, *Fransche-hoek* ou canton français, et la Perle. Ce dernier établissement est un assemblage d'à-peu-près trente maisons rangées sur deux lignes droites, et si fort éloignées les unes des autres, qu'elles occupent un espace d'un mille en longueur. L'église est à-peu-près au milieu de cette rue ; elle est, ainsi que la plupart des maisons, proprement couverte en paille de seigle : une pareille couverture faite avec soin, peut durer vingt ou trente ans. Les

maisons sont généralement environnées de chênes dont la grosseur peut s'évaluer de cinq à quinze pieds en circonférence ; leur hauteur jusqu'aux premières branches, varie de vingt à trente pieds, et plusieurs excèdent cette grandeur ; leurs cîmes ne sont ni couchées, ni tourmentées comme celles des arbres qui environnent la ville du Cap ; c'est une preuve que les vents y sont moins violents qu'à ce dernier endroit.

Fransche-hoek et les deux *Drakensteen* n'ont point d'église ; les maisons ne sont point réunies en village, elles sont éparses dans la vallée à des distances considérables les unes des autres. La plupart de ces fermes sont des concessions à charge de redevance, accordées dans les premiers tems qui suivirent la naissance de la colonie, soit pour de l'argent, soit par faveur, ou pour récompenser des services rendus au gouvernement. Leur étendue est de soixante *morgens* ou cent vingt acres de terre. Les propriétaires prétendent, en outre, avoir le privilège de faire paître leurs troupeaux sur les terres incultes, intermédiaires. C'est un grand

abus auquel on remédierait aisément, en forçant chaque ténancier à enclore ses cent vingt acres de terrein ; par ce moyen, on viendrait certainement à bout de beaucoup améliorer ce canton.

Le principal produit de cette vallée consiste en vin. Lorsque je la visitai, les habitans étaient occupés à tailler leurs vignes ; ils les laissent rarement monter sur les échalas, comme dans le midi de l'Europe, mais ils les plantent par rang, et les laissent croître en buissons, à-peu-près de la manière et de la même taille que les groseilliers en Angleterre. Dans cette partie de la colonie voisine de la ville du Cap, il n'y a point de culture qui rende autant que celle des vignes ; on peut calculer qu'un acre de terre en contient cinq mille pieds et mille pieds peuvent généralement donner une lègre ou pièce de vin de cent cinquante-quatre gallons. Le prix de cette pièce varie de cinquante à cent cinquante rixdales, ce qui équivaut à dix et trente livres sterling. On paye aujourd'hui douze livres sterling pour une pièce, du vin que l'on boit

généralement à table, sous le nom de Madère du Cap. On donne le même prix d'un petit vin piquant, assez semblable à celui de Grave, et que l'on connaît ici sous le nom de *steen win* ou vin de pierre. La colonie produit en outre une grande quantité de vin doux. Elle possède une espèce de raisin de Perse, gros et blanc, que l'on nomme *Haenapod* ou pied de coq ; on en retire un vin délicieux, mais bien cher. Ce raisin est charnu ; on le cultive principalement pour le faire sécher. Quant au muscat, chaque endroit où il est cultivé, donne un vin différent. Presque tous les vins du Cap ont le goût du fruit, ou bien sont faibles et acides : le premier cas arrive lorsque le moût n'a pas assez fermenté, et qu'on le met en barrique avant que les parties sucrées aient eu le tems de se décomposer ; le second vient probablement de ce qu'on cueille le raisin avant qu'il soit tout-à-fait mûr, précaution qu'on prend pour le soustraire à l'avidité d'une multitude d'insectes qui le dévorent. L'abeille ordinaire, sur-tout, en détruit une grande quantité.

En général, les raisins du Cap le disputent

à ceux de tout autre pays (6), et il n'y a pas de doute, qu'en perfectionnant la manière de faire les vins, on ne les amène au point de rivaliser avec les meilleurs crûs d'Europe. Quelques fermiers se sont dernièrement occupés de cet objet, et le résultat les a amplement dédommagés du surcroît de travail et de dépenses que cet essai leur avait coûté. Ceux qui ont cherché à perfectionner la méthode que l'on employait en ce pays pour distiller, en ont obtenu de l'eau-de-vie d'une très-bonne qualité; et si cette liqueur est en général aussi mauvaise au Cap, il faut en accuser le procédé dont on fait usage pour la fabriquer. Dans l'intention d'obtenir le plus d'eau-de-vie possible, on remplit l'alambic du vin le plus épais et le plus commun. La plus grande partie de cette liqueur est exprimée des pelures et des queues du raisin. L'appareil est mauvais, c'est un esclave qui en conduit toute l'opération sans en avoir le talent, il s'y intéresse encore moins et s'endort. Le feu s'éteint; à son réveil il le rallume avec trop d'ardeur afin de réparer le tems perdu, et cet excès de chaleur donne à

l'eau-de-vie une odeur empyreumatique qu'elle ne perd jamais. D'ailleurs, malgré toutes les précautions prises jusqu'à ce jour, le vin et l'eau-de-vie du Cap ont un goût qui leur est particulier ; je l'attribue à ce que les grappes poussent trop près du pied de la vigne. Il est avéré que celles des feuilles du tabac qui croissent près de terre, sont tellement imprégnées des vapeurs qui s'en exhalent, qu'on n'en fait aucun usage et qu'elles restent toujours au rebut. Il est naturel de supposer que le raisin se trouvant dans le même cas, est soumis au même inconvénient. La paresse seule a, jusqu'à ce jour, empêché les colons d'appuyer leurs vignes sur des échalas; méthode qui non seulement améliorerait beaucoup leurs raisins, mais encore en doublerait le produit. Le raisin du Cap est d'une si bonne qualité et peut se vendre à si bon marché, que probablement il deviendra par la suite un objet très-considérable d'exportation. Les amandes sont grosses, bonnes, et fixeront pareillement l'attention des spéculateurs.

Toute cette vallée est susceptible d'être

convertie en excellentes terres arables ; et cependant si l'on excepte la quantité nécessaire à la consommation de quelques maisons, on n'y cultive point de bled. Tout le terrein qui s'étend au pied de cette grande chaîne de montagnes, depuis la Perle jusqu'à *False-Bay*, en y comprenant les deux *Drakensteen*, *Fransche-hoek*, le district de *Stellenbosh*, et *Hottentot-holland*, est principalement planté de vignes, et employé à la culture des fruits pour le marché de la ville. La quantité de vin qu'il produit annuellement, est à-peu-près de six mille lègres.

Jusqu'à ce jour les colons hollandais ont été peu spéculateurs, jamais leur imagination ne s'est portée sur aucun objet d'amélioration, ils n'ont jamais tenté de rien essayer ; et si les protestans français qui se réfugièrent ici, pour y chercher un asile contre les persécutions religieuses qui les chassèrent de leur patrie, n'y avaient pas introduit et cultivé les vignes, il est très-incertain que la colonie produisît aujourd'hui une seule pièce de vin. La canne à

sucre est indigène et croît avec vigueur, et cependant on n'y a pas fait encore une livre de sucre. Un fermier se plaignait un jour de ce que les cannes avaient tellement pullulé chez lui qu'elles avaient envahi son jardin. Je lui demandai pourquoi il n'en tirait pas parti : il me répondit avec une nonchalance qui caractérise cette nation, qu'un morceau de canne à sucre pouvait être fort bon pour amuser un moment les femmes ou les enfans, mais qu'il ne voulait pas être le premier à faire aucun essai à cet égard, aussi longtems qu'il pourrait en acheter au Cap à trois schellings la livre.

Les épais taillis qui couvrent la partie inculte de la vallée, recèlent une grande quantité de gibier, sur-tout des perdrix du Cap. Elles sont peu farouches, et s'introduisent sans défiance dans les basse-cours parmi la volaille. On y trouve le *korhaens*, c'est l'*otis afra* de *Linnaeus* et le *bastard* aux oreilles blanches de *Latham*. Cet oiseau, loin d'imiter la confiance de la perdrix, s'envole de très-loin à l'approche du chasseur, et semble en outre, par ses cris répétés,

avertir en fuyant, les autres oiseaux du danger qui les menace. Il y a aussi beaucoup de bécassines du Cap, *scolopax Capensis*, et trois espèces de canards sauvages, l'*anas Capensis*, ou le niais du Cap, le canard dominicain, et la sarcelle ordinaire. Cette vallée est aussi habitée par des quadrupèdes, parmi lesquels on compte le *duïker* et le *griesbok*, dont j'ai déja donné la description. Les montagnes abondent en antilopes, dont une espèce sur-tout est très-curieuse; son étonnante agilité lui a valu le nom de *klip springer*, ou saute-rocher: son sabot fendu subdivisé en deux segmens et dentelé sur les bords, lui donne la faculté de gravir, sans craindre de tomber, sur les rochers escarpés lorsqu'ils sont d'une pierre tendre; sa couleur est gris-cendré, ses cornes sont noires, courtes, droites, placées debout, et annelées jusqu'au tiers de leur longueur, à compter de la base. Sa robe est singulière, le poil en est si fragile, qu'il casse au lieu de plier; il est peu adhérent à la peau, et telle est sa légèreté, qu'on le regarde comme ce qu'on peut employer de meilleur pour rembourrer les selles.

Quelques milles au-delà de la Perle, le chemin passe au travers de *Berg-rivier*. Cette rivière est si profonde et si large à cet endroit pendant l'hiver, qu'il est vraiment indispensable d'y construire un pont, ne fût-ce qu'un pont flottant. Cependant elle est quelquefois guéable, un peu au-dessous du chemin ; et les paysans aiment mieux risquer leur vie et celle de leurs troupeaux, en passant fréquemment à ce gué, que de payer le passage du bac qui est établi dans cet endroit. Au moment où je me trouvais sur les bords de cette rivière, elle était passablement gonflée ; cependant plutôt que de payer au bac quatre schellings pour leurs deux chariots, deux paysans la passèrent au gué, et furent assez heureux pour ne perdre que deux moutons qui valaient au moins quatre fois la valeur du péage. Au-delà de ce bac, la route est excellente, elle est sur un fond d'argile dure, mais le pays est peu couvert d'habitans. En avançant vers le nord, le terrein devient encore plus droit, et sablonneux. Cependant, il ne paroît pas un grain de sable, il est tellement recouvert, que les yeux errent agréablement sur une

verdure non interrompue, formée par toutes les plantes et les arbustes qui croissent à l'envi. Les plus communes sont les diverses espèces de la famille des *protea*, les bruyères et deux sortes de *scriphium*, que l'on nomme ici le buisson du rhinocéros : les parties du terrein qui sont le moins couvertes de végétation abondent en *termites* à tourelle ; on y voit aussi vers le déclin du jour, une multitude de petites tortues de terre, *testudo pusilla*, et la *géometrica* de Linnæus, qui retournent lentement à leurs buissons après s'être chauffées toute la journée au soleil. Les hurlemens des loups, et les glapissemens des jackals commencèrent à se faire entendre peu de tems après le coucher du soleil, ils paraissaient nous suivre dans l'obscurité, et se tenir à petite distance des chariots. Il était bien près de minuit lorsque nous arrivâmes à une maison solitaire, située dans un pays froid, ouvert et sauvage, sur le bord d'un lac nommé *Vogel Valley*, ou le lac des oiseaux. Le mot *Valley*, signifie ici un lac ou un marais. Dans cette saison, le lac des oiseaux n'était qu'un endroit marécageux ; mais il était couvert de canards

et d'oies sauvages, de sarcelles, d'un grand pélican blanc, l'*onocratulus*, et de flamands. Les aîles roses de ces derniers servent à faire des éventails à l'usage des paysans : ils les emploient à chasser les quantités innombrables de mouches dont leurs maisons sont remplies faute de propreté ; et quant au pélican, on le chasse pour avoir le beau duvet que recouvre son plumage.

Quelques milles au-delà de ce lac, ou plutôt de ce marais, nous arrivâmes à l'entrée de *Roode sand kloof*, ou du passage rouge sablonneux par lequel on franchit la grande chaîne de montagnes. Ici les couches dont elles sont composées, sont bien de la même nature que la montagne de la Table, mais elles ne sont pas horizontales, elles sont inclinées vers le sud-est, faisant avec l'horizon un angle d'a-peu-près vingt degrés. La montagne n'est pas roide, mais très-inégale ; il faut traverser plusieurs fois une petite rivière qui descend en serpentant sur la côte où la route est frayée. Les plantes abritées par les gros quartiers de rocher qui se sont éboulés, sont extrêmement vigoureuses;

j'y remarquai principalement les diverses espèces de *protea*, on y trouve aussi en grande quantité le *ricinus*, ou *palma Christi*, dont on extrait l'huile de castor, ainsi que deux espèces de *melianthus*. Le *calla aethiopica* était alors en fleurs ; les singes cachés dans leurs trous sur les flancs de cette montagne, poursuivirent les chariots de leurs cris, et firent un tel vacarme que j'éprouvai un moment de surprise d'autant plus fort, qu'étranger à pareille aventure, j'ignorais d'où pouvait provenir un tel bruit. Du haut de ce *kloof*, on ne descend point pour entrer dans le *Waveren*, division qu'on nomme à présent *Roode sand*. Le niveau de cette vallée est élevé de quatre ou cinq cents pieds au-dessus de celle qui est de l'autre côté de la montagne en regardant le Cap. Cette vallée aboutit, vers l'est, à une branche de la même chaîne de montagnes, mais beaucoup plus haute que celle que le passage traverse, et cependant elle est praticable pour les voitures ; le sommet de ces montagnes était couvert de neige, et au soleil levant le thermomètre était dans la plaine au point de glace.

La vallée de *Waveren*, ou *Roode sand*, est une étendue de terre fertile, bien arrosée par les ruisseaux qui tombent des montagnes voisines ; elle produit abondamment du bled, du vin, des raisins et d'autres fruits. Plusieurs endroits sont susceptibles d'être inondés, par conséquent pourraient être propres à la culture du riz. Le bambou de Chine, plante plus belle qu'utile, prospère en ce canton ; on en fait des pieds de fouet et des cerceaux pour couvrir les chariots. L'olivier du Cap et le *palma Christi* s'y trouvent abondamment. Le gibier de toute espèce, l'outarde, la perdrix, la bécassine, le canard et l'oie de montagne y foisonnent. On y voit parmi les antilopes, le *duïker*, *klip-springer*, *steenbok*, *griesbok*, et le *reebok* : ce dernier animal ne paraît pas avoir encore été décrit dans aucun ouvrage d'instruction. Sa taille est celle d'une chèvre domestique, mais il est d'une forme plus agréable ; sa couleur est d'un gris bleuâtre, le ventre et la poitrine sont blancs, les cornes ont sept ou huit pouces de long, elles sont annelées environ un tiers de leur longueur, à partir de la base. Cette vallée

possède aussi le lièvre du Cap, et un animal qui vit dans un terrier : on le nomme *yzer-varke*, cochon de fer ; lorsque la chair en est salée et séchée, les Hollandais la regardent comme un grand régal. C'est le *hystrix cristata*, ou le porc-épic couronné, de Pennant ; les fermiers les élèvent domestiques, mais c'est un animal vicieux, que les étrangers ne doivent approcher qu'avec précaution. Le *aard varke*, ou cochon de terre, *myrmecophaga Capensis*, ou le mange fourmi du Cap, est ici très-commun, et comme le porc-épic, il vit sous la terre d'où il sort rarement, si ce n'est la nuit : les quartiers de derrière de cet animal se salent et sont alors regardés comme de bons jambons.

La vallée de *Roode sand* contient une population d'à-peu-près quarante familles, dans une étendue d'environ trente milles en longueur. En quittant cette division le pays devient sauvage et presqu'inhabité, e voyageur n'y rencontre que des fondrières et des marécages couverts de jonc et de plantes acides, de grandes étendues d'ar-

gile aride, des chemins sablonneux, des étangs d'eau croupissante, et ces tourelles de termites, indices infaillibles d'un terrein inculte ; on y parcourt plusieurs milles sans rencontrer de vestiges d'habitation humaine. Dans cet affreux pays, notre attention ne se porta que sur la vaste chaîne de montagnes, que nous allions franchir sur la gauche ; elle commence ici à décliner vers l'est. Cette branche est beaucoup plus sauvage, plus élevée et plus inculte que celle à laquelle conduit le *kloof de Roode sand*. Les montagnes qui la composent, sont formées d'énormes masses de grès dépouillé, en forme de colonnes, d'un rouge ferrugineux, mêlé par fois de bleu d'acier. Leurs sommets corrodés et dentelés comme les créneaux d'une tour ou d'un minaret, ne sont plus perpendiculaires sur leurs bases, et paraissent s'appuyer l'un sur l'autre. Leurs couches sont inclinées à l'est sous un angle d'à-peu-près quarante degrés, et paraissent prêtes à glisser de l'une sur l'autre ; cependant leur position est uniforme, et il est évident qu'elles n'ont jamais éprouvé aucune commotion ni éruption volcanique ;

cependant sur le côté opposé du vallon, s'élève un long rideau de montagnes qui me parurent devoir leur existence à une cause semblable : quelques-unes se terminaient en cônes parfaits, d'autres en cônes tronqués, pareilles à celles sur lesquelles se trouvent les cratères. De telles montagnes, perpendiculaires sur leurs bases, et si différentes de celles que j'avais vues jusques-là, étaient trop intéressantes pour les passer sans examen. Je les trouvai composées de quartz, de grès et de fer ; elles n'étaient pas stratifiées comme celles des grandes chaînes, mais rompues et déchirées par grands éclats. Je ne vis ni laves ni pierres portant vestiges de fusion, et je ne trouvai point d'ardoises sur leurs flancs, ce qui cependant aurait eu lieu probablement, si elles avaient été projetées par un volcan ; car la plaine à leur base, en était composée toute entière.

En-deçà de ces montagnes, nous arrivâmes à une vallée dont la longueur pouvait être de trois milles, et la largeur de deux. Sa surface était aussi plane que celle d'un boulingrin. Elle est traversée d'un

bout à l'autre par un fort ruisseau dont on pourrait se servir pour l'inonder, au moyen de quoi on y cultiverait le riz avec succès. Ce ruisseau était chaud et fumant; les sources qui lui donnaient naissance, sortaient de terre, au pied de quelques collines qui forment la tête de la vallée. L'eau s'élançait avec force, entraînant avec elle quantité de petit sable blanchâtre, mêlé de petits morceaux de quartz cristallisé. Le lit du réservoir est composé de ces substances, ainsi que le canal qui conduit l'eau dans la vallée, où elle forme un ruisseau capable de mettre en mouvement les roues du plus grand moulin d'Angleterre. L'eau en est limpide et ne dépose aucune espèce de sédimens, ni dans le bassin qui reçoit les sources, ni sur les bords du ruisseau. Leurs rivages sont tapissés d'un *conferva* verd. Ces plantes non plus que les pierres ne subissent aucun changement de couleur par le contact de l'eau. L'acide sulfureux ne la rend point trouble, et ne lui fait déposer aucun sédiment. La couleur bleue végétale n'en est point altérée, et la langue ne la trouve imprégnée d'aucune espèce de goût quelconque. La famille qui

vit auprès de cette source, la regarde au contraire comme si pure, qu'elle l'emploie généralement à la cuisine. Enfin le linge et les toiles peintes, qu'on y lave, n'en éprouvent aucun inconvénient. Le thermomètre que je portais avec moi, n'était marqué que jusqu'à 140 degrès. Lorsque je le mis dans l'eau, il monta immédiatement à ce point, et la chaleur me parut à-peu-près celle de l'eau bouillante.

La perpétuité des fontaines thermales qui, depuis des siècles coulent sans aucune altération sensible, ni dans leur chaleur ni dans l'abondance de leurs eaux, est une de ces secrettes opérations de la nature, qu'on n'a pu jusqu'à ce jour expliquer d'aucune manière satisfaisante: elle a toujours déconcerté tous les calculs des philosophes. La décomposition des pyrites, la déflagration des chaux, les embrasemens souterrains en ont tour-à-tour été regardés comme les agens; mais dans la balance, ces conjectures se sont toutes trouvées légères.

Après les bains chauds, nous traversâmes *Breede-rivier* ou la riviere large, et nous

entrâmes dans un *kloof*, sur le côté opposé, ou vers le nord du vallon. Ce *kloof* ouvre un passage au travers de la seconde chaîne des grandes montagnes. On le nomme *Hexrivier's kloof*. Sa longueur est de quatre milles; il faut, pour parvenir jusqu'au haut, bien moins monter qu'à *Roode sand kloof*; car la chute totale de la rivière qui serpente au travers, n'excède pas deux cents pieds. Les montagnes de chaque côté de ce passage sont sauvages et dépouillées; mais à l'endroit du *kloof*, la nature déploie une végétation vigoureuse. Nous trouvâmes sur les bords de la rivière, une troupe de quatre ou cinq cents gros singes noirs, apparemment de l'espèce des *cynocéphales*, qui se chauffaient au soleil. Ils parurent fâchés de nous céder la place, et regagnèrent leurs rochers, qu'ils escaladèrent en gromelant et en hurlant.

Le haut du *kloof* débouchait sans descente dans une vallée étroite. Sa longueur est d'à-peu-près quinze milles et sa largeur de deux. Les montagnes qui forment la troisième branche vers le nord, étaient couvertes de neige dans la moitié de leur hauteur; et

cependant les orangers à leur base étaient chargés de fruits mûrs. Quatre familles seulement occupent cette profonde vallée, elle est l'univers entier pour ces habitans ; leurs besoins par ailleurs peuvent être aussi circonscrits que leur horizon, car la terre leur fournit abondamment tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Ils ont beaucoup de bétail et toutes les espèces de gibier que l'on trouve de l'autre côté de la montagne. Nous vîmes ici quelques grosses perdrix dont les ailes sont rouges, elles sont de beaucoup préférables à la perdrix ordinaire du Cap. Nous y rencontrâmes aussi un quadrupède nommé le *berghaas* ou lièvre de montagne. C'est le *dipus cafer* de Linnæus, que quelques naturalistes nomment le *gerboa* du Cap. Il a les jambes de derrière trois fois aussi longues que celles de devant, comme le *kangaroo* de *Botany-Bay*, et lorsqu'il est poursuivi, il fuit toujours vers les montagnes ; son instinct lui apprend que ses jambes sont faites de manière à lui donner la facilité de monter la côte bien plus aisément que de courir dans la plaine.

Toutes les apparences de la vallée de *Hex-*

rivier annoncent qu'elle fut jadis un lac. L'eau ayant miné le *kloof*, s'y fit un passage et s'échappa sur les terres qui lui sont inférieures, ne laissant au milieu de la vallée qu'un marécage dont le talus est formé par les rochers sur lesquels repose la base des montagnes voisines. Si le fleuve S. Laurent entraînait un jour la barrière qui forme le saut de *Niagara*, le lac *Erié* deviendrait une plaine ou une vallée semblable à celle de *Hex-rivier*. On en trouve beaucoup d'autres pareils dans les montagnes de l'Afrique méridionale. Ce fut au bout de cette petite vallée que nous dîmes adieu à toute habitation humaine, pour au moins seize jours, tems nécessaire pour traverser le grand *karroo*, ou désert aride, qui s'étend depuis l'endroit où nous étions, jusqu'au district éloigné de *Graaff reynet*. Nous fûmes donc obligés de nous pourvoir de provisions de toute espèce, car on ne peut se procurer rien dans le désert, si ce n'est de tems en tems quelques antilopes auxquelles on donne la chasse. Les voyageurs qui sont munis d'une tente et d'un bon chariot, n'éprouvent point de désagrément à ne rencontrer aucune maison, car au-delà

de la première chaîne de montagnes, il en est peu dans lesquelles on puisse trouver aucunes commodités, pas même de la propreté. Parmi les colons de l'Afrique, quelques-uns, il est vrai, vivent d'une manière décente, sur-tout ceux qui cultivent la vigne. Plusieurs d'entre-eux descendent de ces familles françaises, qui se réfugièrent au cap de Bonne-Espérance, il y a plus d'un siècle, pour éviter les persécutions que la religion leur faisait éprouver dans leur patrie : mais un véritable paysan hollandais, que l'on appelle *boor*, n'a pas la plus légère idée de ce qu'un paysan anglais nomme les douceurs de la vie. Placé dans un pays où son industrie pourrait lui procurer, non seulement les choses de première nécessité, mais encore tous les objets de luxe, il n'en possède aucun. Il a du bétail en abondance, et à peine mange-t-il du beurre ou du lait. Dans un climat et sur un sol favorable à la vigne, il ne boit point de vin. A peine mange-t-il quelques légumes ; trois fois par jour sa table est chargée d'énormes pièces de mouton nageant dans le suif. Si sa maison est couverte, ce n'est qu'avec des bâtons qui supportent quel-

ques mottes de gazon, favorables à la multiplication des scorpions et des araignées : cet édifice n'a que la terre pour plancher, la poussière y vole lorsqu'on n'y marche pas dans la boue ; les insectes y fourmillent, sur-tout une espèce de termites ; elle n'est pas aussi nuisible que les autres du même genre, mais elle n'en est pas moins incommode et désagréable. Si cette cabane a plus d'une chambre (et cela est rare parmi les fermiers qui élèvent du bétail) à peine y a-t-il quelques meubles. Les plus splendides sont, un grand coffre qui contient tous les effets du maître, et deux plus petits, faits pour mettre sur son chariot dans ses voyages : les chaises sont paillées de longues courroies de cuir de bœuf. Les fenêtres sont sans vîtres, ou s'il en exista jadis, les restes en sont tellement plâtrés et rapetassés, qu'ils ferment l'entrée au jour. Malgré tout cela, ce paysan a ses jouissances ; il est maître absolu d'un domaine de plusieurs milles d'étendue, il le gouverne souverainement et sans craindre la censure. Quelques misérables esclaves ou quelques Hottentots, sont les sujets qui subissent ses lois.

Depuis son lever jusqu'à son coucher, sa pipe ne quitte sa bouche que pour lui donner le tems de faire ses repas, de dormir la méridienne et de boire le *zopie* (c'est ainsi qu'on nomme un verre de liqueur distillée). Ennemi du travail, incapable de penser, l'esprit dégagé de tous soins, de toute inquiétude et de toute réflexion, satisfaisant avec excès tous ses goûts, le paysan d'Afrique devient une lourde masse de chair, et succombe sous la première maladie inflammatoire dont il est attaqué.

Combien l'état d'un manœuvre en Angleterre est différent! Forcé de travailler six jours sur sept, pendant douze heures, pour donner un morceau de pain à sa famille, il peut à peine y joindre un morceau de viande le dimanche.

Les habitans qui demeurent plus près du Cap, sont un peu mieux établis que ceux dont je viens de parler, et cependant ils vivent mal, quoiqu'avec profusion : à peine font-ils société ensemble ; chacun vit seul, isolé chez lui ; et quoique leurs maisons soient

situées à plusieurs milles l'une de l'autre, et qu'ils aient la jouissance de plusieurs milliers d'acres de terre, sous la simple redevance de six deniers par acre, il est assez singulier que deux voisins ne soient presque jamais bien ensemble : il est rare qu'ils ne soient pas brouillés. Si ce n'est pas l'étendue de leur terrein qui fait le sujet de leurs différends, ils se querellent sur le privilège de disposer d'une source ou du cours d'un ruisseau. Ces disputes sans fin sont le résultat de la méthode absurde d'estimer les distances par le tems qu'on emploie à les parcourir. La coutume établie dans la colonie, est que toute ferme accordée par le gouvernement, doit être d'une étendue telle, qu'un homme puisse la traverser au pas dans une heure. Si un fermier pose son *baaken* (sa borne) un peu trop près de la frontière de son voisin, celui-ci requiert aussitôt le *feld wagt meester*, ou l'officier de paix de la division, à l'effet de mesurer la distance qui fait le sujet du différend; cet officier reçoit trois piastres pour sa peine. S'il règle son pas à la satisfaction des deux parties, l'affaire est terminée, mais comme cela n'arrive pas toujours,

celui qui serait lézé, en appelle à une commission composée du *landrost*, de deux membres du conseil, du secrétaire du district et d'un sergent. Ces officiers partagent entre eux quinze piastres par jour, tout le tems que dure leur commission, pour déterminer l'espace qu'un homme doit parcourir en une heure.

L'état des chemins difficiles et périlleux qui traversent la colonie, particulièrement les *kloofs* ou passages des montagnes, le danger plus grand encore de passer les rivières à gué, tout prouve que les paysans de ce pays n'ont point d'idée des avantages que produisent les ouvrages d'utilité publique; chacun surmonte une difficulté comme il peut, et n'y songe plus jusqu'à ce qu'elle se présente de nouveau. C'est ce qui arrive au passage de *Breede-rivier* vis-à-vis *Brandt-valley*. On la traverse dans une espèce de petite cuve plate, d'à-peu-près six pieds de long sur trois de large: les gens à pied s'embarquent dans cette frêle machine et passent la rivière à l'aide d'une corde fixée à deux poteaux plantés sur les deux rives. S'il se présente un cavalier,

il faut d'abord desseller le cheval qui passe à la nage, traîné par le bateau qui porte son maître et son équipage. Mais lorsqu'il faut passer un chariot, c'est alors qu'on éprouve les plus grandes difficultés. On commence par le décharger, et le bagage se transporte de l'autre côté de l'eau sur cette espèce de bateau (7). Lorsque ce travail est fini, on attache un bout du chariot à cette cuve flottante, et on suspend l'autre extrémité à une barrique en guise de bouée; de cette manière on parvient à lui faire traverser l'eau. Les voyageurs perdent ainsi la moitié de la journée pour passer une petite rivière de la largeur de trente ou quarante verges au plus, tandis qu'au moyen de quelques planches réunies en forme de bac, ils pourraient la franchir avec leurs troupeaux, leurs chevaux et leurs chariots, en cinq minutes.

Les femmes des paysans d'Afrique passent leur vie dans l'inactivité et dans la plus profonde indolence. La maîtresse d'une maison, assise près d'une table, sur laquelle un petit réchaud fait constamment bouillir un pot de café, reste fixée sur la chaise avec une immo-

bilité qui la fait ressembler à un meuble. Cette bonne dame, née dans les déserts de l'Afrique, élevée parmi des esclaves et des Hottentots, n'a pas la plus petite idée de ce qu'on appelle dans la société une femme bien élevée: tous les jours après-midi, une esclave lui lave les jambes et les pieds avec de l'eau chaude, et s'il y a des étrangers, elle ne se fait aucun scrupule de se laver en leur présence. Si cette coutume était dictée par un esprit de propreté, loin de la blâmer, on l'approuverait; mais il est difficile d'y croire, lorsqu'on voit la cuve dans laquelle s'est faite cette ablution, passer par rang d'âge, à toute la famille, sans en changer l'eau. Les femmes pour la plupart ne portent ni bas ni souliers, même quand le thermomètre descend au point de glace; elles font seulement usage assez généralement de chaufferettes sous leurs pieds. Les jeunes filles, les mains croisées devant elles, assises près de leur mère, partagent son indolence. Dans les cantons éloignés, elles ne savent ni lire ni écrire, au moins pour la plupart: ignorance qui les prive des ressources de l'instruction. Peut-être est-il heureux pour elles de n'avoir que

des idées bornées, le tems leur en paraît moins long, et pour elles il s'écoule sans ennui. L'histoire d'un jour est celle de toute leur vie ; elles ne parlent et n'entendent parler de rien, sinon que tel ou tel est sur le point de partir pour faire un voyage à la ville ; que tel autre va se marier ; que les *Boschisman* ont volé le bétail de tel autre, ou que les sauterelles ont dévoré leur bled. Les jeunes gens n'ont, pour se récréer, aucun de ces rassemblemens en usage dans les campagnes en Europe ; ils ne connaissent ni les foires, ni la danse, ni la musique, ni aucun amusement quelconque. C'est peut-être à ce caractère froid et flegmatique, à cette vie inactive, que les femmes doivent leur étonnante fécondité. On regarde une famille comme peu nombreuse quand elle n'est composée que de six ou sept enfans ; il n'est pas rare d'en trouver dont le nombre s'élève jusqu'à douze et même vingt. Les jeunes gens se marient de fort bonne heure, en conséquence la population augmente rapidement ; cependant beaucoup d'enfans meurent dès leurs premières années. Des maux de gorge et des éruptions pareilles à celles

du Cap, sont les maladies sous lesquelles ils succombent. Il y a peu d'exemples de longévité, et peut-être est-ce plutôt à leur manière de vivre qu'au climat, qu'il faut l'attribuer; ordinairement ils meurent de maladies bilieuses, de fièvres putrides et d'hydropisie.

En général les hommes sont au-dessus de la moyenne taille; ils sont grands et forts, mais mal faits, mal proportionnés, mal-adroits et paresseux; on en voit bien peu dont la figure ouverte, ingénue, annonce comme parmi les paysans d'Europe, la franchise, la simplicité et l'innocence. Les descendans des familles françaises sont maintenant si mêlés avec celles des premiers colons, qu'on ne les reconnaît plus qu'au nom, et il est à remarquer qu'aucun ne parle français, quoique plusieurs d'entr'eux soient issus de père et de mère de cette nation. Ils n'ont aucun livre français; on dirait que ces malheureux réfugiés ont voulu dérober à leurs enfans, jusqu'aux traces de leur misérable histoire et de l'ingratitude de leur patrie.

Les moyens d'éducation sont, il est vrai,

extrêmement difficiles à se procurer parmi des habitans vaguement épars sur un pays aussi vaste. Pour remédier à cet inconvénient, quelques-uns prennent chez eux une personne qu'ils nomment maître d'école; c'est généralement un soldat qui a servi le tems de son engagement; ses occupations ne se bornent pas à celles d'instituteur, il ne faut pas seulement qu'il enseigne à lire et à écrire aux enfans, qu'il leur apprenne à chanter des pseaumes et à réciter quelques prières, il faut encore qu'il se rende utile par d'autres services. Nous passâmes dans une habitation dont le pauvre précepteur conduisait les chevaux de la charrue, tandis qu'un Hottentot avait le pas sur lui et dirigeait le soc. Les personnes qui ne peuvent se procurer un tel homme, ou qui n'ont pas le moyen de le payer, ne font rien apprendre à leurs enfans; toute leur éducation consiste à bien tirer, à manier avec adresse un fouet énorme, et à conduire avec dextérité un chariot traîné par des bœufs (8).

Il est rare de trouver aucun livre dans les maisons de ces paysans, si ce n'est la bible

et *william's sluiter's gesangen* ou la bible mise en cantiques par *Sternhold* et *Hopkins* de Hollande. Ils paraissent très-religieux, et portent la dévotion aussi loin que les bigots les plus zélés. Toutes les fois qu'ils se mettent à table, le plus jeune de la famille prononce à haute et intelligible voix, une longue prière avant que l'on commence à manger, et le matin avant la pointe du jour, toute la maison réunie, hurle en chœur un des *william's sluiter's gesangen*. Ils sont scrupuleusement exacts à se rendre à l'église, quoique plusieurs d'entr'eux soient forcés de faire un voyage de quelques jours pour y venir. Ceux qui demeurent à quinze jours ou trois semaines de la paroisse la plus voisine, y viennent une fois l'année avec toute leur famille.

Quelque peu civilisés qu'ils soient, il est une vertu qu'ils possèdent éminemment, c'est l'hospitalité. Un étranger, comme un compatriote, un parent ou un ami, tous sont bien venus, et disposent de ce que la maison peut offrir. Un fermier hollandais ne passe jamais près d'une habitation

sans mettre pied à terre, excepté cependant chez son plus proche voisin avec lequel il y a dix contre un à parier qu'il est en querelle. Si deux paysans se rencontrent, même sur la route, ils ne se contentent pas de s'informer en passant, des nouvelles de leurs familles respectives; ils mettent à l'instant pied à terre et se prennent la main, soit qu'ils soient amis ou étrangers l'un à l'autre. Lorsqu'un voyageur arrive dans une habitation, il descend de son cheval, entre dans la maison, serre la main des hommes, embrasse les femmes et s'assied sans autre cérémonie. Lorsque la table est servie, il prend place sans y être invité, et il fait bien; car c'est un compliment qu'on ne fait jamais, dans la supposition que dans un pays où les maisons sont si éloignées les unes des autres, un voyageur doit toujours avoir appétit. En conséquence, la première question d'un maître de maison est: que voulez-vous manger? S'il y a un lit dans la maison, on le donne à l'étranger; s'il n'y en a pas, et c'est souvent le cas chez les habitans qui élèvent des bestiaux, sur-tout dans le district éloigné de *Graaff reynet*, alors il s'arrange

d'un banc, ou partage un tas de peaux de mouton avec le reste de la famille. Le lendemain après un déjeûner solide, il prend son *zopie*, fait seller son cheval par son Hottentot, prend la main aux hommes, embrasse les femmes : bonne santé, bon voyage ; il part, et de cette manière, un voyageur peut traverser tout le pays.

Si la maison d'un fermier est mal administrée, ses terres ne le sont pas mieux. Les marchands de bestiaux se dispensent presque par-tout de semer du grain ; ils en échangent autant que leur famille peut en consommer, et donnent du bétail en retour. Mais ceux même qui font valoir des fermes à bled près du Cap, ne paraissent pas entendre cette culture ; ils labourent une pièce de terre avec une charrue lourde et mal faite, que huit, dix chevaux ou douze bœufs peuvent à peine traîner. Ils sèment avec profusion un boisseau et demi de grain sur une acre de terre. Ils passent négligemment la herse, et récoltent dix et quinze pour un. Ils n'engraissent point leurs champs, seulement ils arrosent leur orge. Dans les

situations basses, près des ruisseaux, lorsqu'ils peuvent inonder leur terrein, ils retirent de trente à quarante pour un : et dans le fait, l'eau fait tout dans le midi de l'Afrique. Un paysan hollandais au Cap est satisfait lorsque son habitation renferme une source ; bien différent en cela des Chinois, dont le grand art en agriculture consiste à adapter les plantes à la nature du sol, et à préparer leur terrein lorsqu'il n'est pas propre aux productions qu'ils lui demandent. Le colon du Cap, au contraire, ne travaille point à sa terre, il se contente de l'ensemencer, abandonnant le reste à la nature et à l'influence de l'heureux climat qu'il habite. Le tems des semailles est en mai et juin, et la moisson se fait depuis le mois de novembre jusqu'en janvier. Lorsque la récolte est coupée, on la fait piler par des chevaux, dans une aire circulaire et découverte ; on ramasse le grain, et la paille méprisée et abandonnée, reste dans l'aire où elle pourrit si le vent ne la disperse pas.

Nous restâmes deux jours dans la vallée

de *Hex rivier*, occupés à faire les préparatifs nécessaires pour traverser le désert, et retenus d'ailleurs par le retard de deux fermiers de *Graaff reynet*, auxquels nous avions donné rendez-vous. Ces deux hommes nous étaient utiles sous bien des rapports ; l'habitude de leur pays leur donnait le talent de deviner où l'on pouvait trouver de l'eau ; ils connaissaient les fontaines où l'on en rencontre ordinairement sur la route ; leur présence d'ailleurs était pour nous un grand renfort en cas d'attaque de la part des Hottentots sauvages, race que l'on a nommé *Boschisman* ou les hommes des bois, parce que conduits par l'espoir de piller le bétail des voyageurs, ils se coulent dans les buissons, d'où ils les épient, et leur décochent à l'improviste des traits empoisonnés. Pour s'opposer à ces sauvages, les fermiers s'arment et se réunissent ordinairement en grand nombre lorsqu'ils ont à traverser le désert. Un malheureux *Boschis*, forcé par le besoin de voler un bœuf ou un mouton, pour soutenir sa famille expirante de faim dans quelque caverne, paye souvent de sa vie la témérité qui le porte

à attaquer les colons ; rarement un de ces derniers succombe-t-il sous ses coups, et cependant le nom de *Boschis* est en horreur à toute la colonie. Les fermiers les détestent et croyent ne pouvoir rien faire de plus méritoire que de les égorger par-tout où ils les trouvent. Un paysan de *Graaff reynet* se trouvant chez le secrétaire du conseil, quelques jours avant notre départ du Cap, on lui demanda si les chemins étaient beaucoup infestés de sauvages ; il répondit qu'il n'en avait tué que quatre. Cet aveu fut fait avec autant de froideur et d'indifférence que s'il avait parlé de quatre perdrix. J'en ai moi-même entendu un autre se vanter d'avoir tué de sa main près de trois cents de ces misérables créatures (9).

Les deux fermiers nous rejoignirent enfin ; ils amenaient chacun un chariot chargé de leur nombreuse famille, enfans, Hottentots et Cafres. Nous partîmes le douzième jour de juillet, nous dirigeant vers le nord-est, et dans quatre heures nous arrivâmes au sommet des montagnes les moins élevées qui renferment cette vallée. Nous montâmes

pour y parvenir d'étage en étage, jusqu'à la hauteur d'environ quinze cents pieds, par une route d'à-peu-près six milles. Du haut de ces montagnes, en tirant vers l'est, le terrein ne descend que peu ou même point du tout ; le pays commence alors à prendre un aspect bien différent ; toutes les grandes chaînes de hautes montagnes que nous avions traversées, étaient disparues peu à peu, on n'en voyait plus que les cîmes, abaissées maintenant jusqu'à l'horizon. L'œil ne rencontrait de tous côtés qu'une surface raboteuse, sillonnée de quelques collines. En vain eût-il cherché à se délasser sur quelque objet différent, une ennuyeuse monotonie était tout ce qui se présentait à la vue ; on n'y découvrait ni gros rochers épars dans la plaine, ni entassés en montagne, aucune éminence ornée de verdure, point de trace d'habitation, pas un arbre, pas un grand arbuste ; aucun animal, aucun oiseau ne troublait cette effrayante solitude. Quelques plantes juteuses, éparses, rampantes et rabougries végétaient tristement sur un lit d'argile rembrunie ; on y distinguait plusieurs espèces de *me-*

sembryanthemum, *d'euphorbia crassula* et de *cotyledon*. La grande famille des *protea*, et les élégantes *erica* étaient tout-à-fait disparues. La route était assez bonne; nous passions généralement sur des lits de grès veinés de quartz gras, et sur une espèce de lourde pierre de fer.

Après avoir marché sept heures pour faire cinq lieues, nos bœufs nous traînèrent à un passage long et étroit entre deux montagnes. Leurs faces directes et presque perpendiculaires formaient naturellement un long point de vue comme celui d'une rue; et en effet, ce passage en porte le nom. Ce défilé débouche sur une plaine unie, renfermée par de petites collines toutes détachées les unes des autres, et portant les indices d'une origine volcanique, excepté cependant que les couches de grès qu'on y voyait de tous côtés, étaient régulières et uniformes; leur inclinaison formait un angle considérable avec l'horizon, et cette situation jointe à la forme des montagnes, leur donnait de loin l'apparence d'une moulure spirale, pareille à celles qui sillonnent

les volutes de quelques coquilles. Le thermomètre de *Farenheit* au lever du soleil, était à 33 deg. à midi ; exposé au soleil, il monta à 80 deg. ; à l'ombre, il marqua 55 deg., et le soir à sept heures, il descendit au point de glace.

Le jour suivant nous fîmes 25 milles pour arriver à un endroit nommé par un bâtard Hottentot, *Constaaple*. Une petite source l'avait décidé à y risquer l'établissement d'une hutte qu'il avait entourée de quelques arbres ; mais la sécheresse l'avait bientôt chassé de cette retraite ; il n'y restait que deux chênes dont les branches étendues ombrageaient une source d'excellente eau qui s'absorbait non loin de là, dans les sables de la plaine. Le thermomètre monta à 80 deg. à midi, et le soir il descendit à la glace. Le quatorze, nous ne fîmes que douze milles. La route fut par fois inégale, alternativement pierreuse et sablonneuse. Nos attelages commencèrent à languir faute de pâturage. La halte que l'on nomme *mentjies hoek* leur offrit quelques ronces et beaucoup de plantes juteuses que

le bétail d'Afrique broute ordinairement lorsqu'il manque d'herbe ; nous n'en avions pas vu un seul brin depuis notre entrée dans le désert, et les buissons étaient très-rares sur toute son étendue, excepté çà et là dans le voisinage des sources. Nous trouvâmes en cet endroit, les débris d'une mauvaise hutte et un chêne solitaire étendant ses branches sur une source d'eau pure ; ces objets si peu intéressans ailleurs, semblaient ici ranimer le désert en faisant diversion à sa triste uniformité. Nous commençâmes alors à découvrir vers le sud, les sommets bleus de cette chaîne de montagnes arides dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, sous le nom de *Zoaarteberg*. Nous fûmes aussi rencontrés dans cet endroit par un boucher du Cap qui conduisait à-peu-près cinq cents bêtes à cornes et cinq mille moutons qu'il avait achetés dans le *Sneuweberg* ou montagne de neige : les moutons étaient en assez bon état, mais les bœufs étaient excessivement maigres. Comme la plus grande partie des animaux que l'on mange au Cap, sont forcés de traverser ce désert pour venir de

Graaff reynet, il n'est pas étonnant qu'on se plaigne de leur mauvaise qualité ; on les tue ordinairement à leur arrivée, après un voyage de quarante ou cinquante jours, pendant lesquels, outre la fatigue de la route, ils sont exposés aux rayons d'un soleil brûlant pendant une saison, et pendant l'autre, au froid piquant des nuits, sans aucune espèce d'abri, et sans autre nourriture que les feuilles âcres ou salines des plantes juteuses qui croissent presqu'exclusivement dans le *Karroo* ; ils sont quelquefois tout un jour sans une goutte d'eau, encore celle qu'ils trouvent par ailleurs, est-elle saumâtre et vaseuse. Leur sabot est si fort attendri par le gravier et le sable brûlant, qu'on est forcé d'en laisser dans le désert, lorsqu'ils ne peuvent suivre le troupeau. Ils arrivent généralement au Cap dans un état si défait et si misérable, qu'ils sont bien peu propres à l'usage auquel ils sont destinés. Si l'on pouvait persuader aux fermiers qui habitent les environs du Cap, de semer des navets, ils y viendraient aussi bons qu'en Europe ; si l'on pouvait en obtenir de planter des pommes de terre,

et de cultiver des prairies artificielles, le bœuf et le mouton y seraient bien meilleurs. Le peu d'habitans qui nourrissent leur bétail à l'étable, mangent du bœuf qui ne le cède point à celui que l'on vend au marché de *Leaden hall*. Mais pour mettre en usage un pareil système, il faut plus d'activité, de travail et d'attention, que l'esprit et le corps d'un fermier hollandais ne sont susceptibles d'en déployer. Quelle que soit l'avarice des paysans, elle est encore moins insurmontable que l'habitude de l'indolence dans laquelle ils sont élevés.

Le 15, nos bœufs étaient si épuisés, que nous en avions déja laissé trois en route ; nous ne pûmes, en conséquence, faire que dix ou douze milles pour nous rendre à *Riet-Fonteyn*, ou Fontaine Rouge ; elle prend sa source dans une haute montagne en forme de cône tronqué : de là ses faibles eaux coulent vers le sud. Ses rives étaient bordées d'un bosquet d'épines, *doorn boom* espèce de *mimosa*, que des voyageurs Suédois ont, dans le récit de leurs observations au midi de l'Afrique, nommé par erreur,

nilotica, ou l'arbre qui fournit la gomme arabique. Les gousses de ce dernier sont très-longues et moniliformes, ou divisées comme des grains en chapelet ; au lieu que le *mimosa* du désert a des gousses courtes et recourbées. Il est, du haut en bas, armé de grosses épines dirigées dans tous les sens, comme les piquants d'un porc-épic irrité. Ce *mimosa* forme un taillis impénétrable à tous les animaux, excepté le rhinocéros, dont le cuir, quoiqu'à l'épreuve de ces épines, ne résiste pas à la balle d'un fusil, comme un grand naturaliste l'a prétendu. L'écorce en est très-astringente, et dans la colonie on la préfère à toute autre pour tanner les cuirs. Le bois en est dur, et sert à faire des timons de chariot et des moyeux de roues. Le tronc de l'arbre distille une grande quantité de gomme claire et transparente ; mais je ne sache pas qu'on en ait jamais fait aucun usage. Il est à remarquer que presque tous les arbres qui fournissent des gommes ou des résines sans goût, sont recouverts d'une écorce extrêmement astringente et styptique au palais.

Le jour suivant nous traversâmes le lit de

la rivière des Buffles, ou *Buffalo rivier*. Sa largeur était au moins de cinquante verges ; mais à peine l'eau était-elle assez abondante pour s'écouler : néanmoins ses rives élevées, les débris de racines et d'arbustes dont elle était remplie, annonçaient la violence de son cours dans le tems des pluies. Ses eaux accumulées dans cette saison, s'étaient frayé un passage dans les montagnes noires, et se rendaient à la mer vers l'est, au travers d'une grande crevasse qu'elles y avaient ouverte. Toute la surface du pays était ici parsemée de petits fragmens d'ardoise d'un pourpre foncé, détrimens des couches de pareilles pierres, gissantes en longs sillons parallèles dans la direction de l'est à l'ouest. Parmi tous ces fragmens se trouvaient des pierres noires tuméfiées, assez semblables à des débris volcaniques, ou à des scories de forge. Sur la plaine s'élevaient plusieurs montagnes qui paraissaient projetées par quelques explosions. Leur forme conique, dont quelques-unes étaient tronquées près de leur sommet, dans une ligne parallèle à leur base, favorisait cette supposition ; mais en les examinant de plus près, leurs couches

alternatives de terre et de grès, disposées par tout régulièrement, prouvaient qu'elles avaient été organisées par l'eau, et non par le feu. Cette partie du désert était plus aride encore, et plus stérile que tout ce que nous avions rencontré jusqu'alors ; à peine quelques plantes pouvaient-elles percer le sol d'ardoise, et pousser quelques feuilles languissantes ; on n'y voyait que certaines espèces du *mesembryanthemum*. L'une, plus vigoureuse que les autres, fournit aux Hottentots des feuilles charnues et cylindriques, recouvertes d'une peau semblable à du cuir, qui leur sert, quand elle est sèche, à faire de l'amadou.

A-peu-près dix milles au-delà de la rivière aux Buffles, nous campâmes, pour la nuit, sur les bords d'un petit ruisseau nommé *Geel beck*, dont le cours tournait autour d'un marais plat et sablonneux, couvert de joncs et rempli de sources fortement imprégnées de sel. Tous les endroits où le sable était à découvert, étaient saupoudrés d'une substance blanche assez semblable à la neige. Nous remarquâmes qu'il y

en avait davantage, là où le bétail des voyageurs avait été attaché pendant les nuits. On observa aussi que presqu'invariablement cette poudre environnait les racines d'une plante frugifère qui croît ici en abondance; j'en ramassai beaucoup, ainsi que du sable; j'en fis bouillir la solution, et en évaporant l'eau, j'obtins un résidu de beau cristal de nitre prismatique; cette solution me donna aussi un peu de sel alkali. Cette plante était une espèce de *salsola*, ou herbe à sel, dont les très-petites feuilles charnues poussaient tout auprès des branches ligneuses. Les paysans la connaissent sous le nom hottentot de *canna*, et c'est de ses cendres que l'on fait presque tout le savon qui se fabrique dans la colonie. Lorsqu'elles sont brûlées avec soin, elles donnent un alkali pur, caustique et blanc. Une solution de cet alkali mêlé avec la graisse de queue de mouton du Cap, bouilli doucement pendant cinq ou six jours, acquiert la consistance et la qualité d'un excellent savon blanc. Ces *salsola* croissent presque par-tout le midi de l'Afrique, mais sur-tout dans ces plaines arides que l'on nomme *Karroo*. Elles y

sont si abondantes, qu'en supposant que cinq ans leur fussent suffisans pour se reproduire, après avoir été coupées et brûlées, la quantité de soude que l'on retirerait de leurs cendres suffirait pour toute la consommation de la Grande-Bretagne, sans égard à celle de la colonie. Et comme cette denrée a toujours coûté à l'Angleterre des sommes énormes, un pareil objet mérite peut-être qu'on y fasse attention, et qu'on prenne à son égard des informations ultérieures. Mais d'après le système actuel de l'administration qui afferme les terres du gouvernement, et d'après le prix exorbitant de la main-d'œuvre; aucun paysan ne regarderait comme un objet suffisant d'industrie l'exploitation de cette plante, et son transport à la ville. On pourrait, il est vrai, encourager les Hottentots à préparer d'avance cette branche de commerce, en leur confiant les premiers essais; mais l'éloignement de la ville du Cap, seul marché de la colonie, et le mauvais état des routes, s'opposeront toujours à ce que l'on puisse s'y procurer les productions des cantons éloignés, à un prix raisonnable. On rencontre

généralement parmi la *salsola*, une autre plante à feuilles pointues, verdâtres; ses cendres donnent aussi une forte lessive alkaline; mais le savon qu'elle produit est, dit on, bleuâtre, et d'une qualité bien inférieure à celui de la *salsola*. Cette plante n'était pas en fleurs, mais elle m'a paru être *l'altriplex albicans*, espèce d'arroche.

Les montagnes qui environnent la plaine de *Geelbeck*, sont composées d'ardoise d'un pourpre foncé. Nous y vîmes caracoler une petite harde de zèbres, dont la belle robe se faisait apercevoir parmi un grand nombre de chevaux sauvages, connus dans la colonie, sous le nom hottentot de *qua-cha*. On a long-tems cru que cet animal était la femelle du zèbre, mais on sait actuellement que c'est une espèce absolument différente. Il est faiblement rayé, et seulement sur les épaules et sur les hanches; il est bien fait, vigoureux et point du tout vicieux; au contraire, dans l'état de domesticité, il devient doux et traitable. Malgré ces avantages, et le nombre considé-

rable dont le pays est rempli, bien peu de personnes ont essayé d'en tirer parti jusqu'à ce jour. Cet animal est aussi fort et bien plus beau que le mulet, se nourrit de tout et ne maigrit jamais absolument. Quant au zèbre, il passe pour si vicieux et si opiniâtre, qu'on n'a jamais pu le dompter tout-à-fait. Peut-être cela provient-il des moyens imparfaits ou peu judicieux qu'on a essayés pour y parvenir. Il faut plus d'aptitude au travail, plus d'adresse, de persévérance et de patience, qu'un paysan hollandais ne semble en avoir en partage, pour dompter un animal naturellement courageux et fier, ou pour l'apprivoiser s'il est timide. Ce n'est ni avec le fouet, ni avec la pointe d'un couteau que l'on vient à bout d'un animal vicieux pris dans l'état de nature; il souffre plus impatiemment que ceux dont l'éducation a rendu le caractère docile, en les accoutumant aux cruautés que l'homme exerce envers eux. Les blessures et les mauvais traitemens ne font qu'augmenter sa résistance et son opiniâtreté. J'ai vu deux zèbres, mâle et femelle, chez le *landrost* de *Zwellendam* :

on me dit que dans leur jeunesse, tandis qu'on leur donnait des soins, ils étaient doux et dociles ; mais vraisemblablement on les a négligés depuis, et les mauvais traitemens les ont rendus extrêmement vicieux. Un de nos dragons anglais voulut absolument monter la femelle ; elle rua, pointa, se cabra, se coucha par terre, tout fut inutile, le cavalier fut ferme en selle, jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la rivière, elle s'élança dans l'eau et l'entraîna dans sa chute ; il ne lâcha point la bride, et la bête le traîna au rivage ; ils n'y furent pas plutôt rendus, que s'approchant de lui tranquillement, elle le mordit à la tête, et lui emporta totalement l'oreille.

Dans plusieurs endroits de ces immenses déserts, nous vîmes des autruches déployer au vent leur plumage noir et blanc, signal auquel les Hottentots reconnurent que leurs nids n'étaient pas loin : cet indice fut surtout confirmé, lorsqu'on les vit tourner sans s'éloigner de leur point de départ. Lorsqu'elles n'ont point de nid, elles fuient

au contraire directement et immédiatement sans ouvrir les aîles, dès qu'on les approche. Cet animal porte en général un caractère bien différent de l'espèce emplumée; il semble former une ligne intermédiaire entre les quadrupèdes et les oiseaux. Les fortes articulations de ses jambes, et son pied fourchu (10), sont propres à la fuite et à la défense; ses aîles et toutes ses plumes ne peuvent l'enlever de terre; son col de chameau est couvert de poil, sa voix est une espèce de mugissement sombre et triste; enfin il paît l'herbe avec le zèbre et le qua-cha. L'autruche est compté parmi le petit nombre d'oiseaux polygames que l'on connaît dans l'état de nature. Le mâle distingué par ses plumes d'un noir éclatant, se reconnaît entre les femelles d'un gris sale; il en a communément une ou deux, et quelquefois cinq. Ces femelles pondent toutes dans le même nid, chacune fait dix ou douze œufs, elles les couvent tous indistinctement et alternativement, le mâle à son tour, comme les femelles. On a vu des nids contenir soixante et soixante-dix œufs, et lorsque l'incubation est com-

mencée, on en trouve ordinairement quelques-uns en dehors, rejetés apparemment par les autruches, lorsqu'elles trouvent que le nid en contient plus qu'elles n'en peuvent couver ; l'incubation dure six semaines. L'auteur du Systême de la nature, ignorant que cet oiseau fut polygame, a laissé glisser une erreur dans son ouvrage, en assurant que la femelle pouvait pondre jusqu'à cinquante œufs. On regarde les œufs d'autruche comme une grande friandise ; on les prépare de différentes manières, mais la meilleure, peut-être, est celle qu'emploient les Hottentots ; ils les enfouissent dans la cendre chaude, et par un petit trou ménagé au haut de la coque, ils les remuent comme des œufs brouillés, jusqu'à la consistance d'une omelette. Pendant nos longs voyages dans les déserts de l'Afrique, nous en avons fait ainsi des repas, qui nous ont paru délicieux. On trouve fréquemment dans ces œufs, de petits cailloux ovales, de la grosseur d'un petit pois, d'un jaune pâle et d'une dureté extraordinaire ; nous en trouvâmes neuf dans un de ces œufs, et un autre en contenait douze.

Le canton où nous nous trouvions alors, ayant été depuis peu infesté par les *Boschisman*, nous prîmes la précaution de donner des armes à feu, à ceux de nos Hottentots qui veillaient au bétail. Ils n'avaient pas été plus d'une heure absens avec les bœufs, que nous les vîmes revenir avec six étrangers qu'ils nous amenaient. Ce n'était pas cependant des *Boschisman*, mais trois esclaves marons et trois Hottentots, parmi lesquels était une fille d'à-peu-près douze ans; cette petite bande, depuis quelque tems, habitait le désert, où elle vivait de quelques moutons, qu'elle dérobait la nuit, en rôdant autour des haltes où les bouchers et les fermiers s'arrêtaient ordinairement sur la route. Fatigués d'une pareille vie, ils furent enchantés de trouver une occasion de la quitter en s'engageant à notre service.

Le 17, nous fîmes à-peu-près vingt-quatre milles: ici le pays s'élève, il quitte son uniformité et se dessine en collines et vallons, mais il continue à se montrer stérile; on voit seulement éparses sur ce sol aride, quelques espèces de *mesembryan-*

themum, sorte de souci, parmi lesquelles se distingue le beau *fisoïde*, ou *la glacialle*. Le thermomètre était, le soir, au point de glace, et le lendemain matin, il était descendu à 30 d. Environ à 15 milles vers le sud, nous découvrions les montagnes noires; elles avaient perdu cet aspect auquel elles sont redevables de leur nom, car elles étaient alors couvertes de neige. Depuis notre entrée dans le désert, les nuits avaient été si froides, que nos chevaux accoutumés à l'écurie, tombèrent malades et perdirent leur activité; deux d'entr'eux succombèrent ce jour, sous la rigueur du tems, et un troisième fut bien près d'éprouver le même sort. Nous perdîmes plusieurs bœufs, mais il faut convenir que ceux-là moururent plutôt de faim que de froid.

Le 18, nous passâmes la *Dwyka*, ou rivière des Rhinocéros, et nous campâmes sur ses bords. Elle coulait sur un lit de beau sable bleu, et sa largeur moyenne excédait cent verges; mais tous les petits ruisseaux épuisés qui formaient alors son cours, auraient à-peine suffi, réunis, pour faire mou-

dre un moulin. Les rivières qui traversent le *Karroo*, bien différentes de toutes les autres en général, sont plus faibles à mesure qu'elles s'éloignent de leurs sources, malgré le tribut des petits ruisseaux additionnels qui se jettent dans leurs lits. Comme il pleut rarement dans le désert, elles ne sont alimentées que par leur source ; leurs eaux diminuant continuellement dans leur cours, s'évaporent et s'absorbent dans les sables. Quoique le pays des environs fût tout-à-fait dépourvu de végétation, les bords de la *Dwika* étaient couverts d'un bois épais de *mimosa*, qui dessinait son cours sur la plaine. Cet arbuste croît par-tout dans le désert, il se trouve invariablement sur les bords des rivières et des ruisseaux désséchés ou non ; et si un voyageur y éprouvait le besoin d'eau, la présence des *mimosa* lui indiquerait à coup-sûr les lieux où il y en a, ou du moins ceux où il s'en trouve lors des pluies.

Le 19 au soir, nous campâmes sur les bords de la riviere *Ghamka* ou du Lion, elle est éloignée de 20 milles de la *Dwika*. Nous fîmes ce chemin sur la plus belle route

que j'aie jamais vue ; pas une pierre, pas une ornière, point de sable, rien en un mot n'en rompt l'égalité ; elle est aussi unie que la surface d'un boulingrin ; le fond en est d'argile dure et bien liée, d'un brun ferrugineux. On n'y voyait pas une élévation, rien en un mot qui pût intercepter l'horizon, que l'on voyait comme à la mer. Ici, non plus que sur cet élément, l'esprit ne pouvait se reposer sur la multiplicité des objets, car l'œil eût en vain cherché un arbre, un buisson, un brin d'herbe, ou une créature vivante. De tout côté s'étendait une large plaine, stérile comme les montagnes noires qui la terminaient vers le sud, et qui ne présentait au voyageur qu'une effrayante solitude ; une terre de désolation. En approchant de la rivière *Ghamka*, l'aspect du pays devint plus riant, les bords étaient plantés de grands *mimosa*, parmi lesquels se trouvait une espèce de saule à feuilles étroites, des *rhus* et le *lycœum afrum*. Les eaux de la rivière formaient un courant considérable ; nous trouvâmes ici, en grande abondance, des lièvres, des perdrix, des oies de montagnes et des canards sauvages de deux espèces ; les bords

de la rivière laissaient apercevoir du schiste bleu, qui continuait à s'étendre dans la direction d'est et d'ouest, en sillons parallèles.

L'endroit de la rivière du Lion où nous étions campés, n'était éloigné que de douze milles environ, d'une grande gorge ou *kloof*, située dans le *Zwaarte-berg;* nous apprîmes qu'il y avait une ferme, précisément à l'entrée de cette ouverture, et plusieurs autres derrière les montagnes. Comme ces établissemens sont de la dépendance de *Graaff reynet*, le *landrost* ne désespéra pas d'obtenir qu'on nous prêtât de nouveaux attelages pour continuer notre route; plusieurs des nôtres étaient morts, nous en avions laissé d'autres dans le désert, et ceux qui nous restaient étaient absolument épuisés par la diète, le manque d'eau et le froid qu'ils avaient éprouvé. En conséquence nous nous détournâmes et nous mîmes en marche pour le *Zwaarte-berg*. A quelques milles du *kloof*, nous vîmes arriver au galop un parti de cavalerie : quand il eut atteint le premier chariot, il fit halte et tira une salve de mousquéterie; il rechargea ses armes, s'approcha

du second chariot, tira une seconde salve, en fit autant à toutes les voitures, repartit au galop par le même chemin, et disparut dans un instant. Cette cérémonie avait pour objet de faire honneur au *landrost*. Une réception aussi amicale, aussi différente de celle qu'il avait précédemment reçue des habitans de la première division de son district, présageait un changement avantageux dans leurs sentimens, ou au moins dans leur conduite, depuis son expulsion. Après un voyage de neuf jours, au travers d'un désert affreux, des traces d'habitations humaines, quoique dans un coin solitaire et sauvage, resserré par de hautes montagnes stériles, nous causèrent autant de joie, que la vue de la terre en donne aux passagers fatigués d'un long voyage par mer. Nous trouvâmes ici une réception des plus amicales et tous les rafraîchissemens dont nous commencions à manquer. Deux espèces de vin, produit du lieu, nous parurent assez bons, ainsi que plusieurs sortes de fruits. Les oranges étaient déja recueillies, les pêchers et les amandiers étaient en fleurs, les légumes étaient d'une grosseur étonnante; quelques choux-fleurs

avaient dix-huit pouces de diamètre. La rapidité de la végétation, dans cet endroit, nous frappa d'autant plus, qu'il était situé au pied de montagnes couvertes de neige ; mais il était exposé à la chaleur du vent du nord et parfaitement à l'abri de tous les autres. Pendant les trois jours que nous y restâmes, le thermomètre ne fut jamais au-dessous de 46 deg. ; pendant ce tems, tout dans le ciel indiquait qu'il gelait fortement toutes les nuits, à bien peu de distance dans le désert.

La maîtresse, âgée de soixante ans et mère de seize enfans, était encore droite, active et de bonne mine : toutes les personnes des montagnes noires, que nous vîmes, étaient d'une stature beaucoup au-dessus de l'ordinaire. Les paysans de cette colonie ont toujours passé pour une race gigantesque. Vivant presque dans l'état de nature, ayant toujours à leur portée une nourriture abondante, sans aucun travail ni fatigue, ils arrivent quelquefois à la plus grande taille que l'espèce humaine puisse atteindre.

De cet endroit, la vue en traversant les

plaines du *Karroo*, découvre vers le nord, une chaîne de montagnes plus élevées qu'aucune de celles sur lesquelles les voyageurs européens aient monté jusqu'à ce jour. Le désert s'élève graduellement jusques là par un talus très-sensible à l'œil. Il serait impossible de déterminer la hauteur des montagnes de *Nieuweldt*, en passant seulement à leur portée : autant vaudrait le deviner. Cependant, en tenant compte de la pente générale du pays vers le nord, et de l'élévation successive des différens étages des montagnes que nous avions parcourues, je suppose que le sommet de celles dont il est question est élevé de dix mille pieds au-dessus de la surface de la mer. La neige s'y amoncelle jusqu'à cinq ou six pieds, et les enveloppe pendant autant de mois. La plus basse chaîne du *Zwaarte berg* en était à ce moment converte, jusqu'à une très-grande distance au-dessous du sommet. Ces montagnes me parurent composées de la même manière que celles que nous avions déja traversées, mais les petits monticules détachés étaient, à leur base, formés d'une espèce de pierre que M. *Kirwan* a nommé *amyg-*

daloïdes, presque de la même nature que celle à laquelle les mineurs de *Derbyshire* ont donné le nom de *toad stone*, crapaudine. Les cailloux ronds enfermés dans cette matrice argilleuse, étaient généralement colorés d'un verd-pré clair, et la couche inférieure qui supportait les montagnes, était toujours de schiste bleu et violet.

Après avoir renouvelé nos provisions et emprunté des habitans du *Zwaarte berg* soixante bœuf vigoureux, nous entrâmes de nouveau dans le désert le 23. Nous avançâmes près de trente milles, jusqu'à une source nommée *Sleutel fonteyn*, et le jour suivant nous campâmes sur les bords de la *Traka* ou rivière pucelle. La petite quantité d'eau qu'elle contenait était vaseuse et salée, le sable sur ses bords était recouvert d'une légère croute de nitre, au travers duquel la *salsola*, dont j'ai parlé ci-dessus, croissait en abondance.

Au lever du soleil, ce matin, le thermomètre avait descendu à cinq deg. au-dessous de glace. Ce grand changement dans la température, me parut d'autant plus étrange,

que le vent n'avait ni changé ni augmenté. L'air était clair et serein, sans aucun nuage au ciel, et le tems était à tous égards le même que les jours précédens. La neige qui couvrait les montagnes, ne pouvait influer que peu sur la température ; les montagnes noires, les seules qui fussent près de nous, étaient sous le vent, il soufflait légèrement de l'ouest, direction dans laquelle à peine se trouvait-il un tertre, dans l'espace de cent milles.

Le 25, nous longeâmes la rivière *Traka* pendant à-peu-près dix milles; nous traversâmes la *Ghowka* ou rivière des Paysans: elle était absolument tarie. L'après-midi nous arrivâmes à *Great loory fonteyn ;* nous y trouvâmes bien peu d'eau dans des trous, encore était-elle vaseuse, salée et amère. Nous ne vîmes là ni herbes, ni plantes ; nos bœufs avaient à-peine pris quelque nourriture depuis notre départ de *Zwaarte berg*, car indépendamment du peu de tems qu'on leur donnait pour manger, le désert ne produisait que quelques tiges de la famille des *mesembryanthemum*. En conséquence nous

résolûmes de nous remettre en route, quoiqu'il fît déja nuit, afin de chercher un meilleur endroit pour notre bétail; et comme nous avions lieu de penser qu'il s'écoulerait quelque tems avant que nous pussions trouver de l'eau, nous remplîmes nos barriques de l'exécrable mélange de *Great loory fonteyn*.

Nous arrivâmes vers minuit à un endroit où jadis avait coulé l'eau d'un ruisseau, il y croissait encore des touffes de *mimosa*, des *salsola*, et quelques autres plantes juteuses. Il y a, dit-on, des animaux qui ont la faculté de tirer leur nourriture de leur propre substance, de même ces plantes peuvent exister long-tems de la sève de leurs racines. Nos bœufs les dévorèrent avidement, et les branches des *mimosa* fournirent à nos chevaux un excellent repas, quoique les épines leur déchirassent la bouche et la missent en sang. Les jus âcres des plantes juteuses et les herbes acides d'Afrique, obligent le bétail à faire usage de divers correctifs; dans leurs choix, ils ne sont pas fort délicats, ils avalent indistinctement des

guenilles, des morceaux de cuir, des peaux couvertes de poils, du bois sec, des os, même du sable et des petits cailloux. Les chevaux mangent souvent leurs excrémens, et beaucoup sont morts pour avoir avalé trop de sable et de cailloutage.

Cet endroit où nous avions rafraîchi nos attelages, aux dépens des arbustes que la terre y produit, se nomme petite *Loory fonteyn*. De là nous avançâmes le lendemain, près de trente milles sur un lit d'argile ferme, et le soir nous dressâmes nos tentes au milieu d'une prairie où nous avions de l'herbe jusqu'aux genoux. Une transition aussi subite nous parut plutôt un enchantement qu'une réalité; habitués à l'aridité du pays stérile que nous avions traversé les jours précédens, à peine pouvions-nous croire à la verdure de la prairie qui développait sous nos yeux la plus vigoureuse végétation. Nos bêtes affamées et impatientes de satisfaire leur appétit, brisèrent leurs jougs et leurs attelages pour s'en débarrasser plus vîte. Cet endroit se nomme *de Beer valley*; c'est une plaine de plusieurs milles de largeur, elle

s'étend au pied des montagnes noires, et paraissait être le réservoir d'une infinité de petites rivières périodiques (11) qui s'y réunissent en descendant des montagnes de *Nieuweldt*, de *Winterberg* et de *Camdeboo*, où sont leurs sources. L'une d'elles, assez considérable à ce moment, était aussi salée que la mer : elle paraissait aussi imprégnée de sel que l'eau de la Manche ; c'est-à-dire, qu'elle pouvait contenir du sel en quantité égale à-peu-près à la trentième partie de son poids. Vers le haut de la vallée, cette rivière salée en recevait une autre nommée *Karooka*, elle était faible, mais pour être excellente il ne manquait à son eau que d'être plus claire. Cette plaine était couverte entièrement de deux ou trois espèces d'une grande herbe ressemblante à du jonc ; tous les marais et les sources étaient ensevelis sous de larges touffes de roseau ordinaire, *arundo phragmites*. Le bord des ruisseaux qui coulaient dans la vallée, était planté de grands *mimosa*, qui se réunissant au confluent de ces petites rivières, y formaient une forêt perpétuelle.

Un endroit aussi délicieux, au milieu

d'un désert aride, de l'abri, de l'eau, des pâturages, tant d'avantages réunis, ne pouvaient manquer d'y attirer une quantité considérable de gibier ; aussi en trouvâmes-nous une grande variété, sur-tout de la famille des antilopes. Nous en remarquâmes trois espèces différentes, que nous n'avions point encore vues : savoir, le *spring bok*, ou l'antilope sauteur, c'est le *pygarga* du système de la nature ; *gemsbok*, ou le pasan de Buffon, c'est l'antilope d'Egypte, de Pennant ; ou l'*oriæ* du système de la nature et le *koudou*, c'est le *strepsiceros* de Pallas.

Le *spring bok* vit en société, on ne le trouve jamais qu'en très-grandes troupes : les paysans assurent qu'il se réunit quelquefois en troupeau de dix mille têtes. La démarche de ce bel animal lui a valu le nom de *sauteur*. Telle est la force et l'élasticité de ses muscles, que lorsqu'il est poursuivi de près, il franchit quinze ou vingt-cinq pieds d'un seul saut. Son allure ordinaire est un bondissement perpétuel, ses quatre pieds quittent terre en même tems ; à chaque saut, le poil de sa croupe se divise, et en se

déployant des deux côtés, laisse apercevoir un fond d'une blancheur éclatante. Les chiens n'osent approcher des vieux, mais comme les jeunes étaient en fort grand nombre à ce moment, nous en prîmes beaucoup, qui se firent vigoureusement chasser. Jeunes et vieux tous sont un excellent gibier. Les paysans en détruisent beaucoup, non-seulement pour les manger, mais encore pour en avoir la peau dont ils font des sacs pour renfermer leurs provisions et autres choses à leur usage. Ils en habillent leurs esclaves, et lors de la prise du Cap, ils n'avaient point d'autres vêtemens pour eux-mêmes et pour leurs enfans. La colonie était alors, si pauvre et si misérable, que leurs nombreux troupeaux ne suffisaient pas pour les couvrir décemment.

Le *gemsbok* est aussi un très-bel animal et beaucoup plus grand que le *spring bok*, il n'a rien de la timidité ordinaire de l'antilope. S'il est blessé ou poursuivi de près, il se pose tranquillement sur ses hanches, et tient tête aux chiens et aux chasseurs, il se défend avec ses cornes longues, droites

et pointues, dont il se sert en levant la tête, et en frappant en arrière : il est dangereux de l'approcher alors. Il tue souvent les chiens, et lorsqu'un paysan l'a blessé, il se donne bien de garde de venir à sa portée, jusqu'à ce qu'il ne soit mort, ou du moins jusqu'à ce que ses forces ne soient épuisées : on en regarde la viande comme la meilleure venaison de toute l'Afrique.

Le *koudou* est encore plus grand que le *gemsbok*, il est à-peu-près de la hauteur d'un âne ordinaire, mais beaucoup plus long : ses longues cornes spirales ont trois pieds de hauteur, et doivent être bien incommodes à cet animal, dans les bois épais qu'il habite toujours. Son corps est d'un gris souris-foncé, et la partie de derrière est marquée de plusieurs raies d'un blanc-clair, différentes de celles de la plupart des antilopes : son cou porte une courte crinière ; sa viande est sèche et sans fumet.

Les lits de sable qui forment les bords de la vallée, sont couverts d'un salpêtre aussi blanc que la neige ; la production de cette subs-

tance influe certainement sur la température, et occasionne un très-grand froid. Une heure toute entière après le lever du soleil, le thermomètre, à l'ombre, se tenait à 26 deg., c'est-à-dire à 6 deg. au-dessous de la gelée. A la petite *Loory fonteyn*, où le sol était ferme, sec et pierreux, la température était à dix degrés au-dessus de la gelée, et la veille au matin à la même heure, sur les bords de la *Traka*, où le sol était comme ici, imprégné de nitre, le mercure était aussi à 5 degrés au-dessous de la gelée. Pendant ces trois jours, le tems s'était maintenu au beau, et le vent n'avait pas varié d'une pointe. Une autre observation me paraît prouver, que le changement de la température de l'air dans le désert, sans variation apparente dans le tems, provient de quelques circonstances locales, plutôt que d'une cause générale. En voyageant la nuit sur le *Karroo*, si le vent souffle de travers, il passe ordinairement dans des courans d'air, alternativement froids et chauds; il porte avec lui ces émanations dont la différence est successivement très-sensible. Je n'ai pas des données suffisantes pour déterminer positi-

vement si les colonnes d'air les plus froides de l'atmosphère, doivent leur température aux lits différens de nitre qu'elles ont dû souvent traverser dans les plaines du *Karroo*, ou si le froid provient de quelqu'autre cause plus éloignée; mais diverses circonstances me portent en faveur de la première supposition.

Lorsque la vue perce les exhalaisons qui s'élèvent de ces lits de nitre, et qu'elle se porte au-delà, on observe un phenomène météorologique d'un autre genre. Un peu avant le lever du soleil, nous relevâmes au compas, une montagne de figure conique, très-haute sur l'horizon : un paysan qui connaissait bien le pays, remarqua, que si ce n'était pas une montagne nouvelle, celle qu'il connaissait, la seule qui fût dans cette direction à une grande journée de chemin, devait avoir bien grandi depuis peu. On l'engagea à la regarder de tems en tems, et ce fut avec le plus grand étonnement qu'il l'aperçut décroître à mesure que le jour s'avançait : insensiblement elle s'abaissa jusqu'à l'horizon, et disparut entièrement. La

vue est quelquefois trompée par la réfraction de l'air, d'une manière si extraordinaire, que jusqu'à présent il a été impossible d'en soumettre la correction à aucunes règles fixes. On ne sait pas encore au travers de quel *medium*, les rayons de lumière éprouvent le plus grand ou le plus petit degré de réfraction : si cet objet était bien connu, les observations que l'on ferait en conséquence, pourraient nous faire mieux connaître la nature des différens courans d'air qui remplissent l'atmosphère, et qui sont sans doute la cause de l'aspect extraordinaire des objets que l'on voit au travers. Une personne à laquelle le public est redevable de beaucoup de découvertes, d'inventions utiles et ingénieuses, a proposé de déterminer la réfraction causée par les divers liquides et par les fluides aëriens ; il faut espérer qu'elle continuera ses expériences sur un sujet aussi curieux et aussi important.

Après avoir bien rafraîchi nos bœufs à la prairie de *Beer valley*, nous continuâmes notre voyage, et nous avançâmes à-peu-près vingt milles, au bout desquels nous

campâmes sur les bords de *Hottentot rivier*, où nous passâmes la nuit. Son lit étroit et profond ne contenait alors que quelques mares d'eau stagnante. Nous rencontrâmes ici quelques habitans du *Camdeboo*, qui, sur la nouvelle de l'arrivée de leur *landrost*, étaient venus au-devant de lui, à deux journées de distance, et lui amenaient plusieurs attelages de gros bœufs bien nourris, pour hâter la fin de son voyage. Ils l'informèrent que la saine partie des habitans du district l'attendait avec impatience.

Le 28, nous dressâmes nos tentes à *Poort*. On nomme ainsi un passage étroit, au travers d'une branche de montagnes qui se projettent de celles du *Camdeboo*, et qui traversent le désert. La plaine était déja mieux couverte de végétation, et abondait en boucs plongeurs et sauteurs, en *stéen-bok*, en *qua-chas*, et en *autruches*.

On me montra sur le bord d'un ruisseau, un tas de pierres, que l'on me dit être le tombeau d'un Hottentot. Je demandai à ceux de cette nation qui nous servaient, si le mort avait été un personnage considérable :

ils me répondirent que chez eux, aucune distinction ne suivait les morts au tombeau, et que la grosseur du monument qu'on leur élevait, était subordonnée à la peine que voulaient se donner les amis de la personne décédée. Le motif pour lequel on avait amassé cet édifice funéraire, était bien différent de celui qui fit jadis construire ceux d'Europe; quoiqu'en remontant à une plus haute antiquité, il soit vraisemblable qu'ils aient tous eu le même objet dans l'origine, celui de préserver les restes de la personne morte, des atteintes des loups, des jackals, ou d'autres animaux de proie. Les progrès des arts ont, avec le tems, converti en marbres sculptés par la vanité, des pierres grossièrement entassées par la nécessité.

On peut regarder le *Poort*, comme l'entrée du *Cambdeboo ;* cependant la première habitation de ce district en est reculée de douze milles, et la seconde de dix milles au-delà de la première. Nous n'en vîmes aucune autre, et le pays était tout aussi aride que dans le désert. La troisième ferme que nous rencontrâmes, était à quinze ou

seize milles au-delà de la seconde. De cette troisième ferme à la résidence du *landrost*, la distance est de dix milles, cet espace ne renferme pas une seule ferme : nous entrâmes dans le village, le 30 au soir, un peu tard : le *landrost* fut reçu par une quantité de fermiers à cheval, qui le saluèrent à son arrivée de plusieurs décharges de mousquéterie.

NOTES

DU CHAPITRE II.

(1) L'auteur ne veut pas dire que le mot *bastaard* signifie cocher; il veut dire que les bastaards, espèce de métis provenus de l'union d'une Hottentote avec un blanc, ou tout autre qu'un Hottentot, sont excellens cochers, et recherchés pour ce service.

(2) Il y aurait certainement de la témérité à assigner d'une manière précise, l'époque à laquelle la mer a abandonné cette plaine. Mais si son séjour sur sa surface est démontré; si, en se retirant, l'Océan y a laissé des traces irrécusables, il me semble que l'imagination n'a pas besoin d'un effort considérable pour concevoir une période de tems, suffisante pour l'assèchement d'un terrein élevé de vingt ou trente pieds. Si la mer Baltique diminue de quarante-cinq pouces par siècle, il n'y a pas de raison pour ne pas admettre une pareille diminution dans l'Océan, au Cap de Bonne-Espérance. Sur ce pied-là, huit siècles auraient suffi pour opérer la retraite dont il est ici question, ce calcul n'a rien

d'effrayant. M. Barrow reconnaît que les couches de pierres dont les montagnes de ce pays sont composées, sont uniformes, parallèles et horizontales; il en conclut qu'elles ne doivent point leur naissance à une explosion, mais qu'elles sont l'ouvrage des eaux. Certainement cette organisation doit avoir eu lieu bien long-tems avant l'époque où l'isthme dont nous parlons, a sorti du sein des flots. Cette période ne serait donc pas incalculable : huit siècles sont un jour pour la philophie, et notre globe porte des marques de caducité qui ne nous permettent pas de regarder un laps de tems pareil, comme une époque reculée dans son histoire.

(3) Un naturaliste tel que Pallas, ou Gruner, ou Saussure, ou tout autre enfin parmi ceux dont les écrits ont éclairé l'Europe, ne balancerait pas à regarder de pareils lits de coquillage, comme des preuves évidentes du séjour de la mer sur les lieux qui les renferment; et c'est aussi la seule manière d'expliquer des amas aussi considérables. Nous conviendrons que ceux que l'on rencontre dans des cavernes, peuvent y avoir été portés par des hommes ou des animaux; mais il nous paraîtrait difficile, que des oiseaux en aient pu ramasser des quantités pareilles à celles que l'auteur a vues sur la côte de l'Est, premièrement parce que sur une côte peu fréquentée par les pêcheurs, et excessivement poissonneuse, ces oiseaux, sans chercher des coquilles, vivent plus facilement de poisson qu'ils peuvent saisir aisément à la surface de l'eau et près du rivage, et qui ne leur coûtent aucune peine quand ils les ont saisis. Il n'en est

pas ainsi des coquilles ; les bivalves sont à l'abri de leurs atteintes, et les univalves sont si fortement attachées aux rochers, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les en arracher ; d'ailleurs, pour qu'un oiseau puisse saisir un testacée et l'emporter, il faut qu'il se trouve à sec : cela est possible, mais en général si rare, qu'il faudrait peut-être plus de tems aux oiseaux pour y ramasser les bancs énormes que l'auteur a remarqués, qu'il n'en a fallu à l'Océan pour se retirer lentement des lieux qu'autrefois il submergea. Il est bien plus simple de penser que la mer les a accumulés sur ses bords, comme elle fait encore aujourd'hui. Lorsqu'un testacée expire, il est privé de la faculté de s'attacher aux corps qui lui étaient propres, et les vagues auxquelles il reste abandonné, le rejettent et le lancent au rivage. Mais si l'on convenait que des oiseaux se fussent donné rendez-vous dans un même endroit, pour y déposer les coquilles dont ils se nourrissaient, (s'ils en pouvaient prendre assez pour cela) que répondre pour celles que l'on trouve enfouies ? Admettons encore que celles-ci aient été amassées aussi par les oiseaux ; quelle main les a recouvertes d'une masse de dix-huit cent soixante pieds de terre, comme dans la montagne du Lion ? Humilions-nous, reconnaissons la toute-puissance de la nature ; et gardons-nous d'attribuer à d'aussi faibles agens que des oiseaux, les monumens de sa marche constante et régulière. Des résultats aussi grands ne peuvent avoir qu'une cause proportionnée. Mais M. Barrow est conséquent, il ne pourrait ici reconnaître l'ouvrage de la mer, sans con-

tredire ce qu'il avance ailleurs ; il n'admet point le système de la retraite de l'Océan, et il raisonne en conséquence ; il plaide au surplus une cause qui n'est pas jugée sans appel, et qui peut-être ne la sera pas de long-tems.

(4) La description que donne M. Barrow, est assez étrange. Les granits ne contiennent point ordinairement de quartz. Quant au mica, au schorl, et au feld-spath qu'il a vus dans ces pierres, ils entrent dans la composition ordinaire du granit. Mais le feld-spath est indestructible à l'air. Comment donc les parties lamelleuses, qui forment communément la substance du feld-spath, se détachent-elles ici en formes concentriques, par l'influence de l'air et de la température ? Ne serait-il pas possible que les pierres que M. Barrow a vues se miner et tomber en feuilles, ne fussent que des spaths quartzeux ou calcaires, nommés *carbonates*, qui tiennent la matière du grès, et qui en feraient, dans ce cas, un grès feuilleté, semblable à celui que j'ai observé dans la tête du Lion, qui subit aussi des dégradations pareilles.

(5) De pareils passages sont ceux que le citoyen de Grandpré avait en vue, lorsqu'il a conseillé de bâtir une citadelle pour protéger l'intérieur du pays, et rester maître de la campagne. *Voyez son premier Voyage*, *t.* 2, *p.* 236.

(6) Le raisin du Cap est gros et très-charnu, mais la

peau en est trop épaisse et trop forte, elle est âcre au goût, et contribue avec les gros pepins, à détériorer le vin qu'on en retire. Jamais ce raisin ne pourra rivaliser avec celui de Bourgogne. J'ajouterai qu'en général, il est ferme et rend peu de jus, en comparaison du nôtre. Ces raisins rendront toujours le vin du Cap inférieur aux vins français, jusqu'à ce que de nouveaux plants de vigne transplantés dans cette colonie et cultivés comme en France, fassent abandonner la culture de ceux qu'elle possède.

(7) Cette opération est d'autant plus longue, qu'un chariot contient cinq et six fois plus d'effets que le bateau n'en peut porter; et comme il arrive souvent que deux paysans voyagent ensemble pour se secourir mutuellement, et qu'il n'est pas moins ordinaire qu'un homme ait deux chariots, on conçoit combien une pareille méthode doit perdre de tems.

(8) *Voyez Grandpré* sur la manière de conduire les chariots au Cap, *t.* 2, *p.* 113. *Voyez aussi Sparrman*, sur le même sujet, *t.* 1, *p.* 166.

(9) Consultez à cet égard, *Sparrman*, *t.* 3, *p.* 6, et *Grandpré*, *t.* 2, *p.* 179 *et suiv.* Vous verrez avec quelle cruauté ces malheureux sauvages ont été poursuivis et massacrés. Le citoyen de Grandpré n'a pas craint de dire que les Hollandais ont répété à l'extrémité de l'Afrique, les scènes sanglantes dont les Espagnols leur avaient donné l'exemple en Amérique: une assertion aussi forte aura peut-être trouvé des

contradicteurs, mais la voilà confirmée, et ce n'est pas sans raison qu'il a affirmé dans ses Voyages, que les Hollandais avaient chassé aux *Boschis*, comme on chasse aux lièvres.

(10) L'auteur emploie le terme de *cloven hoofs*. Ce mot *hoofs* ne s'applique qu'aux quadrupèdes; il semblerait ici indiquer que l'autruche a le sabot fendu comme le bœuf et le mouton. Quoique cet oiseau ne soit point ainsi conformé, j'ai traduit *pied fourchu*, parce qu'il est ainsi dans le texte, et que d'ailleurs ce mot peut assez bien indiquer les deux doigts du pied de l'autruche, qui sont tournés en avant.

(11) On entend par rivières périodiques, celles qui ne coulent que dans la saison des pluies, ou dans le tems de la fonte des neiges, et qui restent sans eau le reste de l'année.

CHAPITRE III.

Voyage au pays des Cafres.

IMMÉDIATEMENT après notre arrivée à *Graaffreynet*, celui qui avait remplacé provisoirement le *landrost*, nous représenta l'état des souffrances auxquelles le district était livré ; il insista principalement sur le déplorable état où quelques cantons de sa dépendance étaient réduits, par les incursions d'une nation connue sous le nom de *Cafres*. Quelques chefs de ces hordes sauvages parcouraient, nous dit-il, le pays avec leur famille, leurs vassaux et leurs troupeaux ; quelques-uns s'étaient avancés jusqu'aux frontières du district de *Zwellendam*, d'autres avaient pris poste sur les bords de la *Sondag* ou rivière *Dimanche*, à cinquante ou soixante milles du village où nous étions, mais le plus grand nombre était, disait-il, établi dans la division du *Zuure-Veldt*, ou plaine aux Herbes acides, qui s'étend le long

de la côte, entre la rivière *Dimanche* et celle nommée *Great fish*. Il ajouta qu'il avait reçu une lettre d'un habitant de *Bruyntjes hoogte* (autre division du district) : cet homme, qui dans les derniers tems d'anarchie, s'était toujours distingué par des propos séditieux, et qui avait pris une part très-active aux troubles dont *Graaff reynet* avait été agité, lui avait écrit pour lui demander le commandement d'un détachement de fermiers, afin d'attaquer une partie de Cafres qui étaient entrés avec trois ou quatre mille têtes de bétail dans la division qu'il habitait : mais que lui *landrost* provisoire, ayant appris que le magistrat en titre arrivait dans son district, avait bienheureusement différé de lui répondre ; car dans l'état présent des affaires, il n'aurait jamais osé refuser sa sanction à aucunes des mesures auxquelles le parti dominant le forçait d'accéder ; et en effet les anarchistes, en requérant son aveu dans toute leur conduite, l'avaient en quelque sorte revêtu, malgré lui, d'une charge dont ils ne lui laissaient que le titre, et qu'il était au fond bien incapable d'exercer.

La première opération du *landrost* fut donc d'arrêter les préparatifs de la guerre contre les Cafres, ce qu'il fit en avertissant les fermiers que son intention était de faire une visite aux chefs de cette nation, et de leur persuader, s'il était possible, de retourner tranquillement et paisiblement chez eux, au-delà de la grande *Fish rivier*, frontière des établissemens hollandais. Cette nouvelle fut sans doute très-désagréable à l'auteur de la lettre, ainsi qu'aux autres fermiers qui se proposaient de l'accompagner dans cette expédition, conduits par l'espoir de partager le bétail des Cafres. Dans le fait, c'était là le vrai motif qui leur mettait les armes à la main, car le bien et la tranquillité de la colonie n'entraient pour rien dans leurs vues. L'esprit de rapine et d'avarice des colons, joint à leur conduite outrageante, occasionna en 1793 avec ces sauvages, une rupture sérieuse, dans laquelle ceux-ci finirent par expulser presqu'entièrement les premiers des établissemens qu'ils avaient dans quelques divisions des districts les plus éloignés ; et quoique dans la même année on renouvelât le

traité qui fixait les frontières réciproques des deux nations à la grande *Fish rivier*, et qu'en exécution de ces conditions, les Cafres se fussent retirés au-delà de leurs limites ; cependant bien peu de colons avaient osé retourner dans leurs possessions, sur-tout ceux de *Zuure-Veldt*, circonstance qui sans doute engagea les sauvages à dépasser de nouveau leurs frontières. Tant qu'ils ne se portèrent qu'en petit nombre sur ces terres abandonnées, sur-tout pendant les dissentions de *Graaff reynet*, on y fit peu d'attention, mais en dernier lieu, leur nombre s'était si fort augmenté, ils s'étaient avancés si rapidement vers les habitations de l'intérieur du district, en imposant des contributions de bœufs et de moutons sur tous les colons qui se trouvaient sur leur passage, que l'affaire était devenue vraiment alarmante.

Il fut donc résolu que le *landrost* assemblerait les habitans pour leur faire prêter serment de fidélité au roi, leur lire sa commission, nommer les *hemraaden*, ainsi que les autres membres du conseil, terminer

quelques autres affaires essentielles, relatives au district, et qu'immédiatement, après on irait s'occuper de l'affaire des Cafres, sur le lieu même où ils étaient les plus nombreux: et que si l'on trouvait que cela fût nécessaire, on irait jusqu'à la résidence de leur roi. On arrêta aussi qu'on profiterait de cette occasion pour visiter les pays de la dépendance de *Graaff reynet*, autant que cela pourrait se faire sans perdre trop de tems, et enfin, le voyage devait se terminer par visiter la baie que l'on disait être à l'embouchure de la rivière de *Zwaart-Kop's*. En attendant j'eus le loisir d'examiner la division de *Graaff reynet* proprement dite: elle occupe un terrein d'à-peu-près dix milles de rayon, le village pris pour centre. Elle est bornée au nord et à l'est par les montagnes de neige, *Sneuwberg*; vers le sud et l'ouest elle est limitrophe à la division du *Camdeboo*. Ce petit canton ne contient que vingt-six familles, dont douze habitent le village; le reste est épars sur un terrein stérile et sauvage, sur lequel on voit à peine quelques arbres et quelques bruyères; il est de bien peu préférable au *Karroo*. La rivière

Sondag, en descendant des montagnes de neige, tourne autour de la petite plaine sur laquelle est placé le village, et la fertilise en l'arrosant. L'étendue de cette plaine n'excède pas deux milles carrés; elle est environnée de montagnes de deux mille pieds de hauteur. De leurs flancs escarpés se projettent comme autant de murailles, un grand nombre de couches de grès, qui pendant l'été contribuent à rendre la chaleur extrême, en réfléchissant les rayons brûlans du soleil dans un espace aussi resserré. D'un autre côté, leur grande hauteur et la proximité des montagnes de neige, d'où les vents de nord se précipitent avec fureur par le *kloof* qui sert de passage à la rivière *Sondag*, rendent le froid de l'hiver presqu'insupportable, non pas autant encore par rapport au degré du froid, que par l'impossibilité de sortir de chez soi pendant que ces vents soufflent; car leurs violentes raffales enlèvent des tourbillons de terre rouge et de sable qui couvrent constamment la plaine.

Le village de *Graaff reynet* est situé par la latitude de 32 deg. 11 min. sud, et par la

longitude orientale, de 26 d. (1). Sa distance du Cap est d'à-peu-près cinq cent milles, ce n'est qu'un assemblage de huttes de terre, élevées à quelques distances les unes des autres sur deux lignes, dans la forme d'une rue. A une des extrémités se trouve la maison du *landrost*, bâtie de la même manière que les autres. On y voit aussi quelques misérables cabanes, que l'on avait construites dans l'intention d'en faire des bureaux d'administration : la plupart sont écroulées, et celles qui sont encore debout tombent en ruines, et ne sont pas habitables. La prison est, comme les autres maisons, bâtie en terre et couverte de chaume ; elle est si peu propre à l'usage auquel elle est destinée, qu'un déserteur anglais qu'on y avait enfermé pour quelques propos, s'échappa la nuit au travers du toît (2). Les murailles et les planchers d'argile sont excavés et minés par une espèce de termites ou fourmis blanches, qui dévorent tout ce qu'elles rencontrent, excepté le bois ; et les chauve-souris que recèle le chaume, forment la nuit des essaims, tels, qu'ils éteignent toutes les lumières : il n'est pas pos-

sible de rester dans une chambre avec une chandelle.

Le village n'est guère occupé que par des ouvriers, ou par des personnes qui occupent quelques petits emplois sous le *landrost :* il a l'air plus misérable que le plus chétif village d'Angleterre ; c'est aveo la plus grande difficulté qu'on peut s'y procurer les choses les plus nécessaires à la vie : la terre n'y manque pas, mais peu de personnes ont assez d'industrie pour la cultiver. On ne peut y avoir, à n'importe quel prix, ni lait, ni beurre, ni fromage, ni légumes d'aucune espèce ; il n'y a ni boucher, ni boulanger, ni épicier ; chacun est forcé de pourvoir, comme il peut, à ses propres besoins. Les habitans n'ont ni vin, ni bière, et ne boivent que l'eau de la rivière *Sondag,* qui dans l'été est fortement imprégnée de sel. Il serait difficile de deviner quels sont les motifs qui ont fait choisir ce misérable endroit pour y fixer la résidence du *landrost ;* ils ne pouvaient provenir ni des avantages, ni des commodités, des douceurs de la vie que ce lieu pouvait offrir ; peut-

être avait-on consulté le bien-être des habitans, parce que cette situation est à-peu-près au centre des établissemens ; cependant il me paraît plus probable que des motifs d'intérêt, le défaut de jugement, ou quelqu'esprit de contradiction, auront fait assigner pour chef-lieu du canton, un endroit aussi désavantageux, aussi retiré et aussi sauvage.

L'onzième jour d'août, nous partîmes de *Graaff reynet* pour notre voyage projeté. Nous étions suivis de deux *hemraaden*, dont le *landrost* jugea à-propos de se faire accompagner. Il avait fait savoir aux habitans des divisions les plus éloignées, qu'ils eussent à s'assembler, parce que dans l'intention de leur éviter l'embarras d'un long voyage pour se rendre à son village, il comptait les voir en passant, recevoir leur serment de fidélité, et leur communiquer ce qui pouvait leur être relatif dans les instructions dont il était chargé.

Nous dirigeâmes d'abord notre route au sud vers le bord de la mer, au travers d'un

pays aussi dépourvu d'eau, aussi sablonneux, aussi aride, et aussi triste que le grand désert. Le premier jour, nous ne rencontrâmes que deux fermes, encore était-ce dans la division du *Cambdeboo*, mot hottentot, qui signifie élévation verdoyante, et que l'on a donné à des hauteurs presqu'entièrement couvertes de verdure, sur lesquelles s'élèvent les montagnes de neige. Les fermiers font tous le commerce de bétail en ce canton, et pour nourrir leurs nombreux troupeaux, ils occupent des terreins considérables. Quoique la plaine eût une apparence misérable, néanmoins les bœufs y étaient forts et en bon état, ainsi que les moutons; mais la race à large queue du Cap, paraît bien inférieure aux moutons de Sibérie et de la Tartarie orientale : ils sont hauts sur jambes, petits de corps, extrêmement maigres sur le devant et sur les côtes; ils ont bien peu de graisse, et le peu qu'ils en ont est réuni sur leurs jambes de derrière, et dans leur queue; celle-ci est courte, large, plate, pelée dessous, elle pèse ordinairement de cinq à six livres, et quelquefois plus de douze (3). Ce suif, lorsqu'il

est fondu, conserve la consistance d'une huile grasse végétale. En cet état, on l'emploie au lieu de beurre, on en fait aussi du savon en le faisant bouillir avec la solution des cendres de la *salsola*. La toison des moutons du Cap, est de toutes les couleurs. Il y en a de noirs, de bruns et de bais, mais le plus grand nombre est tacheté. Leur cou est mince et long, leurs oreilles longues et pendantes, ils pèsent de soixante à soixante-dix livres pris dans le pâturage; mais rendus au Cap, leur poids est réduit à quarante liv. Les bouchers les achètent sur les lieux, six ou huit schellings la pièce. Le prix d'un bœuf est d'à-peu-près douze rixdales, ou quarante-huit schellings, et son poids est d'environ quatre cent livres, terme moyen. Les fermiers qui trafiquent de bétail tuent rarement un bœuf pour leur usage, si ce n'est pour le saler, ils vivent ordinairement de mouton ou de cabri. La chèvre d'Afrique est la plus belle espèce que j'aie jamais vue, et si étonnamment prolifique, qu'on la regarde comme l'animal domestique le plus profitable : elle porte vingt semaines, et fait rarement moins de deux petits, ordi-

nairement trois, et souvent quatre. La viande quoiqu'inférieure à celle du mouton, en est excellente pour les Hottentots qui servent les fermiers, et les meilleurs morceaux bien saucés dans la graisse des queues de mouton, sont réservés pour la table du maître.

La laine de ces moutons n'est autre chose qu'un long poil frisé, dont on ne fait aucun usage, si ce n'est pour rembourrer les coussins et les matelas ; les colons ne lavent ni ne tondent leurs moutons ; ils laissent la laine tomber d'elle-même, ce qui arrive ordinairement en septembre et en octobre. Les Hottentots se vêtissent de la peau, en font des tabliers pour leurs enfans, et des sacs pour renfermer diverses choses à leur usage.

Le cochon est un animal que l'on connaît à peine dans ce district ; on ne peut l'attribuer qu'à l'indolence des habitans ; pour nourrir des cochons, il faudrait planter, et c'est pour eux l'objet d'une mortelle antipathie. C'est déja beaucoup s'ils veulent bien semer un peu de bled pour leur subsistance, et beaucoup d'entre eux n'en veulent pas

même prendre la peine, ils aiment mieux faire un voyage de plusieurs jours, pour échanger leur bétail contre la quantité de grain qui leur est nécessaire. Ils n'aiment pas les pommes de terre, et suivant leurs rapports, les Hottentots les refusent aussi, quoique leur estomac ne soit pas fort délicat. C'est une chose assez curieuse, que ce poison, cette plante venimeuse, ait été d'abord rejetée par presque toutes les nations. Elle ne fut reçue qu'avec répugnance en Angleterre, qui regarderait aujourd'hui comme la plus grande calamité publique d'en être privée.

Les mêmes raisons qui les empêchent d'avoir des cochons, s'opposent à ce qu'ils élèvent de la volaille. Pour la nourrir il faudrait du grain, et l'on ne peut s'en procurer sans travail ; au contraire, les canards et les oies sauvages ne leur coûtent qu'un peu de poudre et la peine de les tirer. Cependant les paysans hollandais ne recherchent généralement que le plus gros gibier, car ils ont assez de pénétration pour calculer que le même coup de fusil qui tuerait un canard, peut abattre une antilope. Les plaines du

Cambdeboo renferment des quantités presqu'incroyables de ces animaux, sur-tout de l'espèce que j'ai fait connaître dans le précédent chapitre, sous le nom de *spring bok*. Un bon chasseur ne sort point sans en tuer vingt ou trente; mais les fermiers ne les tirent guères qu'à l'affût; ils se cachent le soir dans les bocages, près des sources et des étangs, où des troupeaux de ces animaux viennent se désaltérer; ils tirent au milieu de la troupe, et le même coup de fusil, chargé de plusieurs balles, en tue trois ou quatre. Nous vîmes aussi beaucoup d'autruches dont nous mangeâmes souvent les œufs.

Le 12, nous fîmes vingt milles, et ne vîmes que deux fermes, dont l'une était abandonnée faute d'eau. Le jour suivant nous rencontrâmes encore deux maisons. Nous quittâmes enfin la rivière *Sondag*, après l'avoir traversée neuf fois depuis notre départ, au risque de verser à chaque fois, et nous campâmes sur la plaine aride, loin de tout endroit où l'on pût se procurer de l'eau. Cette partie du district se nomme *Zwart-Ruggens*, ou les Sillons noirs; à

peine y trouvâmes-nous, dans une étendue de quarante milles, un espace uni de cent verges, si j'en excepte le lieu où nous étions campés. Les chemins sur ces sillons étaient détestables; il fallait constamment monter et descendre, tantôt sur des rochers, et tantôt sur de grosses pierres détachées.

Quoique la végétation fût interrompue en plusieurs endroits, et en général languissante; cependant quelques éminences étaient passablement garnies d'une espèce d'euphorbe dont la vigueur annonçait qu'elle s'accommodait parfaitement, et de la situation et de la qualité du sol. Les feuilles en sont élevées, *hexangulaires*, et armées sur les bords d'un rang de doubles épines. Il m'a semblé que c'était la même espèce que celle dont M. *Paterson* nous a donné les dessins; mais on ne regarde pas ici cette plante comme un poison, ainsi qu'on l'avait avancé. Cependant elle est très-nuisible, en ce qu'elle empêche les troupeaux de paître auprès d'elle, et sur-tout de saisir les herbes qui croissent autour de sa tige. On trouve encore ici très-communément, une autre espèce d'eu-

phorbe qui s'élève peu de terre. D'une couronne centrale, sortent, comme autant de rayons, une quantité de feuilles rondes dentelées, contenant, ainsi que toutes les autres de ce genre, une substance blanche et laiteuse. La couronne du centre n'en contient pas moins d'une pinte. Les bœufs la percent de leurs dents incisives, et boivent cette liqueur, qui les engraisse, si on en croit les paysans. Quoique ce lait soit moins astringent que les substances fluides renfermées dans toutes les plantes de cette famille, néanmoins, il l'est considérablement, et cependant le bétail n'en ressent aucune incommodité. Les paysans le recueillent, mais pour un autre objet. Quand on le remue sur le feu, avec une pierre tendre, ocreuse, il prend la consistance du goudron, et dans cet état, on l'emploie pour graisser les roues des chariots.

Le 14, nous arrivâmes à *Poort*. C'est une étroite ouverture qui traverse une longue chaîne de montagnes à perte de vue, dans les directions de l'est et de l'ouest. Les environs de cette crevasse sont aussi délicieux

qu'on puisse l'imaginer ; nous parcourûmes vers le nord, trois ou quatre milles au travers des buissons entremêlés des plus belles plantes du midi de l'Afrique. Une grande variété de *crassula* et de superbes *cotelydon* écarlate étaient en fleurs, ainsi que plusieurs espèces d'*aloës*, dont quelques-uns barraient le chemin de leurs fleurs en bouquets, tandis que d'autres élevaient leurs hautes tiges droites et chargées de fleurs d'un rouge sanguin, à quinze pieds au-dessus des premiers. La *brioine* d'Afrique attachait sur tous les buissons ses feuilles semblables à celles de la vigne, et l'air était embaumé du parfum qu'exhalaient les fleurs blanches d'une superbe plante semblable au jasmin. Au travers de ces buissons la route était composée d'une terre douce, jaunâtre et sablonneuse sans une seule pierre, mais dont la surface était si raboteuse, qu'on ne pouvait y trouver une étendue de cent verges sans inégalités. La montagne Rouge, *Riet berg* s'élevait sur le fond de ce païsage, se colorait jusqu'au sommet, des fleurs écarlates qui couvraient les hautes tiges des *aloës* dont elle était ombragée.

Après avoir passé le *kloof*, nous traversâmes une plaine de six à sept milles en largeur, et nous vînmes camper à *Wolga fonteyn*, située au pied d'une autre chaîne de montagnes parallèles au *Riet berg*, et plus couvertes encore de végétation et de plantes frugifères. Nous y fîmes partir une horde de quatorze buffles qui se baignaient dans la source; ils étaient très-effarouchés et s'enfuirent très-vîte dans les bois qui croissaient sur les flancs de la montagne. De cet endroit, notre route, pendant trois jours, nous conduisit au travers d'un pays agréablement varié, parmi des montagnes escarpées, des plaines, des éminences et des bas-fonds: le tout était entièrement couvert d'une forêt d'arbustes: quelquefois nous parcourions dix ou douze milles, sans trouver un seul endroit où il fût possible de s'écarter à la distance d'une verge du chemin frayé; et du haut des éminences, où les buissons moins élevés n'arrêtaient point la vue, l'œil n'apercevait qu'une forêt non interrompue. Rien ne pouvait nous paraître plus imposant et plus intéressant en même-tems que cette belle perspective; nous l'admirâmes

pendant la plus grande partie du jour, mais le soir quand nous voulûmes nous arrêter, nous en sentîmes vivement les inconvéniens. Nous n'avions d'espace ni pour nos tentes, ni pour nos chariots, ni pour attacher nos bœufs, et ce qu'il y avait de plus malheureux, nous n'avions pas une goutte d'eau. La chaleur avait été étouffante : le thermomètre avait constamment été de 75 à 80 d. à l'ombre pendant le jour, et cependant nos bœufs n'avaient pas bu depuis trois jours. Nous les tirâmes du joug pendant deux nuits, mais nous fûmes obligés de les attacher aux chariots, pour les empêcher d'errer dans les bois, dans lesquels ils se seraient infailliblement égarés, ou dans lesquels ils seraient devenus la proie des lions. La route était couverte des traces encore fraîches de ces terribles animaux, et toutes les nuits nous les entendions rugir autour de nous ; ils n'étaient pas seuls, les bois étaient remplis d'une infinité de bêtes féroces qui cherchaient leur proie. Ainsi le rugissement des lions, le mugissement des buffles, les hurlemens des loups, le glapissement des jackals, l'agitation de nos bœufs, leur inquiétude et leurs timides beu-

glemens, formaient les parties concertantes de l'harmonie nocturne, dont nous étions régalés au milieu de la forêt sans fin, dans laquelle nous nous trouvions engagés.

Sur le penchant d'une montagne, vers l'extrémité méridionale de la forêt, j'aperçus parmi les bouquets de plantes frugifères, plusieurs fleurs de *strelitzia* qu'il me sembla reconnaître pour des *regina;* mais en m'approchant de plus près, je vis que c'était une espèce nouvelle, bien différente par le feuillage, des deux que l'on connaissait déja; au lieu des grandes feuilles larges des premières, celles-ci étaient rondes, compressées, d'un demi-pouce de diamètre à la base, se terminant en pointe et de la hauteur de six à dix pieds; les fleurs me parurent les mêmes que celles de la *regina*, cependant elles étaient un peu plus foncées en couleur, particulièrement le *nectarium,* qui était d'un beau bleu violet. J'en arrachai une douzaine, que j'ai transplantées dans le jardin botanique du Cap, où elles promettent de réussir. Près de cette *strelitzia* croissait une superbe plante de la famille du palmier. On prétend

que les Hottentots en prennent la moelle pour en faire une sorte de pain ; c'était une espèce de *zamia*, apparemment une variété du *cycadis* décrit par M. Masson : les feuilles en étaient lancéolées et d'un verd bleuâtre ; les petites feuilles près de la base étaient armées d'une forte épine, celles du milieu en avaient deux, et vers les extrémités elles en avaient trois.

Dans l'après-midi du 17, nous campâmes sur les bords d'un superbe lac environné d'un fourré de plantes frugifères, il était ovale et sa circonférence pouvait être de trois milles : le côté de l'ouest était embelli d'un talus de gazon, et vers les autres parties du circuit de ce lac, le terrein s'élevant plus brusquement et à une plus grande hauteur, était couvert d'une grande quantité de ces plantes arborées et juteuses, que nous avions observées en abondance dans le pays adjacent. L'eau était limpide, mais salée comme la mer ; c'était un de ces lacs salés, dont abonde le midi de l'Afrique et que les colons nomment *zout pans*. Celui-ci est le plus renommé du pays, et tous les habitans

y accourent des cantons les plus éloignés : ils y viennent recueillir du sel pour leur usage ou pour vendre. Il est situé sur une plaine considérablement élevée au-dessus du niveau de la mer : le fond du lac est en grande partie couvert d'une seule croute de sel, semblable à une couche de glace, et les cristaux en sont si bien liés, qu'ils forment une masse solide aussi dure que le roc. Le rivage de ce bassin ressemble à la grève du bord de la mer, il est parsemé de grès et de cailloux quartzeux, rouges, pourpres et gris. Au-delà de ce rivage sablonneux, le sel commence par une légère croute poreuse, dont l'épaisseur et la solidité augmentent à mesure qu'elle s'avance vers le milieu du lac, où cette épaisseur n'est pas connue, parce qu'elle est toujours couverte de beaucoup d'eau : non loin du bord elle est de quatre à cinq pouces ; c'est là qu'on la brise avec des pics pour en emporter les morceaux. Les vents secs de sud-est qui soufflent en été, agitant la surface du lac, occasionnent, poussent sur les bords un beau sel fin, léger comme des flocons de neige ; il est aussi beau que celui qu'on rafine en Angleterre ; les femmes

le recherchent beaucoup et sollicitent toujours leurs maris d'en apporter une quantité pour l'usage de leur table.

En cherchant à me rendre compte d'un aussi grand amas de sel au fond de ce lac, j'avais pensé que l'explication suivante était satisfaisante ; mais quelques circonstances locales dont je vais rendre compte, m'ont paru s'opposer à la conclusion que j'en voulais tirer. L'eau de la mer, sur la côte d'Afrique, est considérablement chargée de sel ; le frimat de l'Océan forme un brouillard épais, que les violens vents de sud-est chassent en été, à une très grande distance dans les terres. Les effets puissans de ce vent combinés avec la chaleur du soleil, occasionnent une rapide évaporation des parties aqueuses de ce brouillard, qui par conséquent se dégage des particules salines. Dans leur chute, elles sont reçues sur le sol ou interceptées par le feuillage des arbustes. Lorsque les pluies commencent, elles se dissolvent de nouveau et se trouvent entraînées dans ce reservoir, vers lequel le pays adjacent est incliné de tous les côtés. La

quantité de sel qui s'évapore ainsi de la mer et qui se trouve porté sur la terre, est beaucoup plus considérable qu'on ne le croirait d'abord. L'air à quelques milles de la côte, en est tellement chargé, que quand on marche de bout au vent, le goût salin est très-sensible sur les lèvres ; les habits sont de même imprégnés d'une humidité saline. La plume d'autruche que je portais sur mon chapeau, restait pendante et effilée quand je m'aprochais de la côte pendant que les vents de sud-est soufflaient ; s'ils venaient d'une direction contraire, elle se rétablissait aussitôt. Les miasmes salins obscurcissent tellement l'air, qu'on ne peut distinguer les objets qu'à une très-petite distance. Et comme ces vents soufflent pendant sept ou huit mois de l'année, l'esprit peut facilement concevoir comment plusieurs siècles ayant amassé une grande quantité de sel dans tous les pays des environs, les pluies peuvent en avoir assez charrié dans le reservoir en question, pour y avoir déposé la masse de sel qui y existe aujourd'hui.

Si ce raisonnement était juste, il s'ensui-

vrait nécessairement, que tous les réservoirs pareils, à proximité de la côte, seraient plus ou moins salés ; c'est en effet ce qui a lieu. Entre le lac en question et la mer, la distance est de six milles, cet espace en renferme trois autres pareillement salés, deux desquels sont sur une plaine à un mille du rivage. Aucun de ceux-là ne dépose une masse de sel comme le premier, excepté dans les étés très-secs, lorsque l'eau s'évapore. L'un se nomme la *saline rouge ;* les cristaux de sel qui s'y forment, sont toujours colorés d'un rouge ferrugineux ; il est à-peu-près du double plus grand que le premier. Toutes ces circonstances conduiraient à penser que le sel qu'ils contiennent, leur est apporté de la mer, si tout auprès du lac qui en produit le plus, il ne se trouvait un étang ou *valley* dont les eaux sont parfaitement douces. Une autre objection prépondérante contre notre hypothèse, c'est que dans un voyage subséquent, nous avons découvert plusieurs salines semblables au-delà des montagnes de neige à deux cents milles de la mer, et à une élévation de cinq ou six

cents pieds au-dessus de sa surface. De plus, tout autour de *Zwart-Kop's*, le sol était composé d'une profonde couche de terre végétale, tantôt rouge et tantôt noire, posée sur un lit d'argile, et sans le plus léger indice de sel. Les anciens savaient bien que les terreins imprégnés de sel, n'étaient pas favorables à la végétation. Les nations orientales, traitant les choses métaphoriquement comme leurs idées, étaient dans l'usage d'ordonner, après la destruction d'une ville, que l'on semât du sel sur ses ruines, pour que rien n'y pût croître. Cependant, sur les bords du lac en question, les arbustes étaient de la plus grande vigueur, et la végétation s'étendait jusqu'au bord même de l'eau.

Il faut donc chercher, à cet effet, une cause moins éloignée, et dire : Ou bien le lac contient une source d'eau salée, ou bien l'eau qu'il renferme, baigne un lit de sel gemme ; et il me semble que c'est aussi la seule manière d'expliquer la salure de la mer ; si les couches sous-marines de cette substance, sont pareilles à celles que l'on rencontre dans les entrailles de la terre, ainsi qu'on l'a supposé jusqu'à ce jour,

on conçoit facilement de quelle cause proviennent les effets que nous connaissons. Le sel de la Pologne suffirait seul et au-delà, pour saler toute l'Atlantique.

Nous visitâmes ce lac dans un moment bien défavorable, car il était plein d'eau; sa profondeur était de trois pieds vers le milieu; mais l'eau était assez limpide, pour laisser voir sur le fond plusieurs veines d'une couleur ferrugineuse foncée, entrecoupant la couche de sel dans plusieurs sens. Ces veines, étaient probablement des sources dont le cours avait charrié une quantité de matière ocreuse, et dont l'agitation, le mouvement, avaient empêché qu'elles ne subissent la cristallisation. Je fis creuser un trou de quatre pieds de profondeur dans le sable, au bord de l'eau; les deux premiers pieds étaient de sable pareil à celui du bord de la mer, il contenait du sel en petits cristaux brillans. Dans le troisième pied, le sol était beaucoup plus dur, plus compact, et se détachait par morceaux qui ne cédaient qu'à des efforts assez considé-

rables ; et dans le quatrième pied, il était si solide, que la pelle pouvait à peine l'entamer ; la cinquième partie de la fouille de ce quatrième pied, était du sel pur en cristaux. L'eau nous empêcha de creuser plus loin, elle était limpide et salée comme la mer.

A cinq milles environ dans le nord-ouest de cette saline, nous découvrîmes un autre objet d'histoire naturelle. Un ruisseau d'eau ferrugineuse, s'échappait du milieu de la hauteur d'une petite montagne. Immédiatement au-dessous de la source, l'eau coulait dans une crevasse de cinq ou six pieds de profondeur, au milieu d'un monceau de terre noire marécageuse, espèce de fondrière qui paraissait avoir été vomie par la source. Ce monceau était entièrement nu, sans aucune végétation quelconque, tellement tuméfié, excavé, et recouvert d'une croute si légère, qu'à peine pouvait-elle soutenir le poids d'un homme. L'eau était claire, mais le fond du canal était couvert d'un sédiment orange foncé, sans odeur, sans goût, et d'une consistance gélati-

neuse. De cette espèce de fondrière, découlait une substance, en quelques endroits jaune, en d'autres, verte, âpre au goût comme l'alun. Cette substance exposée à la flamme d'une chandelle, se boursouflait comme une vessie ; la surface extérieure se convertissait en une argile rouge friable, et l'intérieur était revêtu d'une pellicule vitreuse, noire ; son odeur était d'abord légèrement sulfureuse, ensuite bitumineuse. Indépendamment de cette substance, cette fondrière jetait de grandes quantités de terre ocreuse d'un rouge foncé, en petits tas. comme des taupinières ; cette terre prise entre les doigts devenait huileuse, adhérente, et sa couleur prenait l'éclat du vermillon. Lorsque l'une de ces trois substances, rouge, verte ou jaune, était mise à bouillir dans l'eau, elle déposait un sédiment d'argile molle, onctueuse au toucher, sans couleur et sans goût ; l'eau s'était chargée d'un acide assez violent pour dissoudre en partie le vase dans lequel on l'avait fait bouillir ; cette eau imprégnée changeait la couleur du papier bleu. Je ne pus étendre plus loin

mes expériences, parce que j'étais dépourvu d'instrumens chimiques : mais j'imagine que ces substances étaient un acide sulfureux. Combiné avec l'argile, il devenait alun, avec le fer il se convertissait en couperose ou vitriol vert, que le mélange de bitume et d'autres parties hétérogènes avait empêché de se former en cristaux réguliers.

L'eau de la source était de la même température que l'atmosphère ; mais un paysan qui nous accompagnait, nous assura positivement que quinze ans auparavant, il avait visité cette source, et qu'alors elle était extrêmement chaude. Je doute cependant de son assertion. Les fontaines chaudes périodiques sont des phénomènes bien rares dans la nature (si jamais il en existe.) Il est possible qu'une certaine quantité d'acide sulfureux non saturé, échauffe momentanément l'eau par son contact, quand il est pur et sans mélange ; mais en général, il faut se tenir en garde contre les rapports des paysans de tous les pays. J'ai observé que ceux d'Afrique sont infiniment disposés

en faveur du merveilleux. Avant de monter sur la montagne dont je viens de rendre compte, on m'avait assuré que l'odeur sulfureuse qui s'exhalait constamment de la source, était suffocante, et qu'il était à peine possible de la supporter; on ajouta qu'elle fumait toujours : deux assertions qui se trouvèrent également fausses.

Nous trouvâmes un fermier campé sur les bords du lac salé, avec toute sa famille : savoir, ses fils, ses filles, ses petits-enfans, ses bœufs, ses vaches, ses moutons, ses chèvres et ses chiens; il changeait d'habitation, et en outre de son bétail, il portait avec lui toute sa propriété dans deux chariots. Il nous conseilla d'attacher nos bœufs aux voitures, pour les empêcher d'errer, parce que la nuit précédente, deux de ses chevaux avaient été dévorés par les lions. Cet animal traître et terrible, est très-commun dans les bois qui environnent la saline : je dis traître, parce qu'il est rare qu'il attaque ouvertement. Mais comme toutes les autres espèces du genre des *felis*, il s'embusque jusqu'à ce qu'il puisse sauter

sur sa proie. Heureux pour les paysans, les Hottentots et les animaux exposés à sa rage, s'il réalisait tout ce que les poètes nous ont dit de sa générosité et de sa noble magnanimité : heureux, dis-je, si sa griffe royale dédaignait de saisir sa proie dans le sommeil. Dans le fait, le lion est un des animaux féroces les plus indolens ; il ne se donne jamais la peine de chasser, à moins que la faim ne le presse. Un de ces animaux venait d'être tué par un piége, lorsque nous arrivâmes à une ferme située sur la rivière *Zwart-Kop's*, et peu de tems après, un Hottentot tua un gros buffle mâle, *bos caffer* du *systema naturae*. Cet animal est le plus fort et le plus furieux du genre des taureaux ; la nature, en le dessinant, a semblé vouloir en faire un modèle de force. Chacune de ses cornes a douze ou treize pouces de largeur à la base ; elles ne sont séparées que par un petit intervalle qui se remplit avec l'âge, au moyen de quoi, le front de l'animal se recouvre d'une armure de corne aussi dure que le roc. Depuis leur base, ces cornes divergeant en arrière, prennent une courbure intérieure vers les

pointes, et cependant l'intervalle entre l'une et l'autre, est encore généralement de trois pieds. Le buffle d'Afrique, de la même hauteur environ que le bœuf ordinaire, le double en volume ; les fibres de ses muscles sont comme autant de paquets de corde recouverts, d'un cuir bien peu inférieur en force et en épaisseur, à celui du rhinocéros. Les paysans le préfèrent à tout autre pour en faire des traits et des harnois à l'usage de leurs voitures. La contexture de sa chair est trop grosse, elle ne vaut rien; cependant les paysans la salent pour nourrir leurs Hottentots. Il est assez curieux que ses dents soient si peu solides dans les alvéoles, que dans tous les tems de sa vie, elles branlent et se froissent avec bruit.

Le lion mesure fréquemment ses forces avec le buffle, et toujours avec avantage. Cependant on assure qu'il use de stratagême, et qu'il craint de l'attaquer à force ouverte. Il s'embusque jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de lui sauter sur le dos, puis il le mord à la gorge, et lui enfonçant ses griffes sur la figure, il s'entortille tellement autour

de sa tête, qu'il l'abat, et le cloue en terre par les cornes ; il le tient en cet état jusqu'à ce qu'il meure au bout de son sang. Un pareil combat pourrait fournir matière aux pinceaux d'un grand maître.

Si les Hollandais ont été trop indolens pour asservir le *zèbre* et le *qua-cha*, il ne faut pas s'étonner qu'ils n'aient fait aucun essai pour dompter un animal aussi fort, aussi courageux que le buffle. Toute autre nation cependant, qui eût possédé le Cap depuis cent cinquante ans, l'aurait certainement entrepris avec succès. Un mâle pris très-jeune et lâché dans un troupeau, saillirait vraisemblablement les vaches quand il serait d'âge ; du moins l'expérience a prouvé que les autres espèces de ce genre se sont mêlées dans l'état de domesticité. La race actuelle des bœufs du Cap croisée de cette manière, s'améliorerait indubitablement, et ne courerait pas le risque de se détériorer, crainte que l'on doit avoir dans la colonie ; car on ne peut rien voir de pire dans ce genre, que les bœufs hauts sur jambes que ce pays possède aujourd'hui.

Le 18 au soir, nous arrivâmes à *Zwart-Kop's*, ou *Algoa-Bay*; nous y trouvâmes à l'ancre le brick du roi, l'*Espérance*. Cette baie est ouverte à tous les points de l'horizon, compris entre le nord-est et le sud-est, par conséquent n'offre aucun abri contre les vents dominans de ce pays. Le fond y est beau et la tenue sûre. Il y a mouillage par cinq brasses, à un mille du débarquement situé dans la partie de l'ouest de la baie; mais les gros vaisseaux doivent se tenir par plus grand fond, à cause d'un fort houle de l'est qui s'y fait presque toujours sentir. La latitude de l'embarcadère est de 33 deg. 56 min. sud, la longitude orientale de *Greenwich* est de 26 deg. 53 min., distance directe du Cap, 500 milles anglais. La haute mer, dans les nouvelles et pleines lunes, est à trois heures, et la marée marne entre six et sept pieds. L'étendue de la baie est d'environ vingt milles depuis la pointe de l'ouest jusqu'à l'extrémité de l'est, où la terre rondit pour reprendre le gissement général de la côte. Le rivage est une belle grève de sable mou, excepté depuis l'embarcadère jusqu'à la pointe de l'ouest. La baie reçoit

les eaux de *Zwart-Kop's*, *Kooka* et *Sondag*; trois rivières dont les embouchures sont fermées par une barre de sable. Lorsque les eaux sont trop grandes, la barre cède, et la rivière se dégorge par son embouchure, libre alors, mais que les premiers vents de sud-est ferment de nouveau en remplissant en même-tems la rivière de l'eau de la mer. Tout auprès du débarquement, il y a une source abondante d'excellente eau, à l'extrémité d'une grande esplanade inclinée, resserrée par des dunes d'un côté, et de l'autre par un terrein brusquement élevé. Cet espace peut avoir quatre mille pieds de long, sur cinq cents de large. Il est composé d'un excellent sol, s'incline doucement vers le rivage, et offre la plus jolie position qu'on pût desirer pour l'établissement d'un village de pêcheurs.

La baie de *Zwart-Kop's* présente en apparence, bien des avantages pour une pêcherie : elle foisonne d'excellent poisson de toute espèce. Les baleines y abondent ; et la saline dont nous avons parlé plus haut, pourrait fournir une quantité inépuisable

de bon sel gris tout prêt à employer. Le commerce national et celui de la compagnie pourraient en retirer de plus solides avantages, en y formant un établissement pour des salaisons de bœuf et de poisson. Nous avons rendu compte dans le chapitre précédent, de la mauvaise qualité du bœuf du Cap : ici, au contraire, le bétail est en bon état depuis les montagnes de neige jusqu'à la côte ; et la viande qu'on y apprête prend le sel et le conserve aussi bien que celle d'Europe. Les bouchers du Cap fournissent à la garnison la viande à quatre sous la livre, et cependant il faut qu'ils fassent faire à leurs frais un voyage de six ou sept cents milles à leurs bœufs, qui maigrissent tellement qu'à leur arrivée ils ont perdu la moitié de leurs poids. Qu'on juge, d'après cela, combien les vaisseaux pourraient se ravitailler à bon marché à la baie de *Zwart-Kop's* : et quand même on se contenterait de faire préparer ici la viande, et de la faire transporter au Cap sur des vaisseaux côtiers, on pourrait la vendre en cette ville bien au-dessous de douze sous la livre. Le pays est très-fertile aux environs, et l'on peut s'y

procurer, n'importe quelle quantité de bled, pour moins de trois schellings le boisseau. On peut aussi y préparer des cuirs et les exporter. Les peaux des antilopes, quoique mal apprêtées par les paysans, deviennent superbes; car pour la durée et la force, la peau des animaux sauvages est bien préférable à celle des animaux domestiques.

A la distance de quinze milles à l'ouest de la baie, et sur le bord même de la mer, il se trouve une forêt de plusieurs milliers d'acres d'étendue. Ce terrein immense est complètement couvert d'arbres de toute espèce et de toute taille. Le plus commun est le *geel hout*, ou bois jaune, *taxus elongatus*, que Thunberg a mal-à-propos nommé *ilex crocea*. Cet arbre atteint une grosseur étonnante, et parvient jusqu'à dix pieds de diamètre, et à trente ou quarante pieds de tronc au-dessous du fourché. Le bois en est bon à plusieurs usages, mais il ne se conserve pas à l'air. Après le bois jaune vient le *yzer hout*, bois de fer, c'est le *sideroxylon*; il croît très-haut, et son diamètre peut arriver à trois pieds. Le bois de cet

arbre a le grain serré, lourd et dur. *Hassagai hout*, le *curtesia faginea* du *hostus Kewensis*, est un arbre superbe, il s'élève à la taille du bois de fer ; on en fait des moyeux, des jantes et des raies de roue pour tous les chariots, ainsi que presque tous les instrumens aratoires. Le grain de ce bois est un peu plus serré et d'une couleur plus foncée que celui de l'acajou.

Stink hout (4), ou bois puant, prend son nom d'une choquante odeur fécale, qu'il exhale quand il est vert, et qu'il conserve jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec ; il est de la grandeur du *gel hout*, et c'est sans contredit le meilleur bois de la colonie. Son grain et son feuillage ressemblent assez à ceux du noyer : lorsque l'arbre est vieux, on en fait de superbes meubles, il paraît sur-tout propre aux constructions navales, car il fournit du bois tord, des courbes et des bordages. Le bois puant est le chêne indigène d'Afrique, et c'est, je crois, la seule espèce de ce genre qu'on puisse trouver sur ce continent ; en conséquence, je pense qu'on pourrait le nommer *quercus africana* (5).

Cette forêt produit en outre beaucoup d'autres grands arbres propres aux constructions, et dans la suite, j'en ai trouvé plus de quarante espèces dans plusieurs endroits de la colonie, sur-tout vers la côte du sud; j'en donnerai la nomenclature dans un autre chapitre. Cependant on se plaint au Cap de la cherté du bois, et l'on n'a pas eu honte de demander six pour un de profit, sur des planches de sapin d'Europe.

En outre des arbres de haute futaye, le pays était couvert d'une grande quantité de menus bois de diverses espèces, et propres seulement à faire des perches. Toute la côte à l'ouest de *Zwart-Kop's*, était couverte d'épais buissons jusques sur le bord des lames, à une distance de plus d'une journée de chemin. La plus grande partie des forêts d'Afrique, sont remplies d'une espèce de *lichen*, qui s'étend sur presque tout le feuillage des arbres, et tombe des branches en touffes pendantes d'un et même de trois pieds. On a remarqué que ce *lichen* vient principalement sur le *geel hout*, dont il empêche évidemment les branches de croître.

Les misérables chaumières dans lesquelles vivent les colons qui s'adonnent au commerce du bétail, forment le tableau le plus complet du dénuement et du besoin. Plusieurs paysans dont les troupeaux consistent en quelques milliers de moutons et autant de centaines de bœufs, n'ont d'autre asile que quatre humbles murailles de terre, percées de deux trous carrés pour servir de fenêtres, et d'une porte fermée par un ouvrage de vannier fait comme un panier ; le tout est recouvert de quelques bâtons informes, sur lesquels ils étendent un peu de jonc mal arrangé en guise de chaume. Les bœufs dans ce pâturage ne sont ni aussi gros, ni aussi gras que plus avant dans le pays, et les moutons n'approchent pas de la bonté de ceux du *Cambdeboo*. Le beurre est un des principaux articles du revenu de ces fermiers. Les vaches d'Afrique ne donnent qu'une bien petite quantité d'assez mauvais lait, soit que la race en soit dégénérée, ou que la nourriture et le climat, peut-être même toutes ces causes réunies, y contribuent : une vache qui en donnerait quatre pintes en un jour, passerait pour un prodige, et l'on est satis-

fait lorsqu'on en obtient la moitié de cette quantité. Leur beurre est quelquefois très-bon, mais en général ils le gâtent en mettant tout le lait dans la barate sans lui donner le tems de crêmer; d'ailleurs ils négligent absolument la propreté dans leurs laiteries.

Les environs de *Zwart-Kop's*, me paroissant plus que tout autre, propres à la culture du grain, les fermiers de ce canton ne se donnent pas la peine de fumer leurs terres, et cependant ils en retirent vingt-cinq, trente, et même quarante pour un, sur-tout s'ils ont dans leur voisinage quelque source dont ils puissent détourner les eaux sur leur terrein. On emploie quelquefois le fumier de mouton dans les fonds d'argile compacte, pour en rendre les parties moins tenaces, et les empêcher de se réunir en trop grosses mottes.

La preuve évidente du peu de cas que ces habitans font du fumier, c'est la quantité de fiente qu'ils laissent amasser, et qu'ils empilent près de leurs maisons par-tout où ils parquent leur bétail la nuit pour le mettre à

l'abri des bêtes féroces. Ces parcs sont circulaires ou carrés, fermés par des branches sèches du *mimosa* épineux ; on les nomme *kraals*, nom qu'on a jugé à propos de donner aussi à la réunion de plusieurs huttes hottentotes et cafres. Le fond d'un pareil *kraal*, est quelquefois recouvert d'une couche de douze pieds de fumier pur et sans mêlange, et ce n'est pas là le moindre des inconvéniens auxquels sont sujettes les habitations de ce pays.

La grande fertilité de la terre dans cette partie de la colonie, ne suffit pas pour encourager les fermiers à étendre la culture du grain au-delà de leurs besoins actuels, parce qu'ils n'auraient aucun débouché de cette denrée, faute d'un cabotage établi sur la côte. Ils s'engageraient volontiers, et même avec plaisir, à fournir leur grain et à le livrer à *Zwart-Kop's*, sur le pied de deux schellings huit sous, le boisseau, mesure de *Winchester* (6). Le bled du Cap est un grain, beau, gros, pesant ordinairement de soixante-une à soixante-cinq livres le boisseau ; on en a envoyé en Angleterre une petite cargai-

son, depuis la prise du Cap : on l'a vendu au marché de *Mark-lane*, plus cher que le meilleur grain anglais mis en vente le même jour.

La vallée que baigne la rivière *Zwart-Kop's*, dans son cours sinueux jusqu'à la baie du même nom, est un pays fertile. La plus grande partie est susceptible d'être inondée, elle a vingt milles de long, sur environ deux et trois de large. Les montagnes qui la renferment, s'élèvent par une pente douce couverte d'une forêt non interrompue de plantes perpétuellement vertes, et qui tiennent le milieu entre la taille des arbres et celle des arbustes. Les trois espèces de *crassula*, plusieurs espèces d'*aloës*, l'*euphorbe*, et autres plantes juteuses, sont mêlées parmi ces arbustes. Toute la vallée est divisée entre quatre familles d'habitans; cette distribution leur assigne à chacune une propriété de cinq mille acres de terre, sans compter les montagnes couvertes de bois qui environnent ce territoire. Croira-t-on que, non contens d'une possession aussi énorme, ils aient, à plusieurs reprises, essayé de brûler la

forêt, afin que leurs troupeaux pussent plus facilement y paître les herbes douces qui y croissent ? Mais jusqu'à ce jour leurs efforts à cet égard ont été infructueux : du moment que l'incendie atteint les plantes juteuses, sur-tout le grand *aloës* et l'*euphorbe*, l'air expansif qu'elles renferment, se dégage, fait crever leur tige, et le jus qui en ruisselle éteint le feu.

Il y a dans cette vallée, un très-grand marais qu'une seule tranchée pourrait saigner ; on parviendrait facilement à la sécher, et à la convertir en une superbe prairie. La quantité d'oiseaux aquatiques, tels que les oies d'Egypte et de montagnes, les sarcelles et les canards de toute espèce, que recèlent les roseaux dont il était rempli, passe tout ce qu'on pourrait croire ; ils causent de très-grands dommages aux bleds voisins. J'en ai vu un champ exactement couvert : en prenant ce mot strictement à la lettre, ils ne sont pas les seuls ennemis que les cultivateurs doivent craindre ; les buffles sortant de leurs bois pendant la nuit, viennent aussi se jeter sur les champs et ravager la moisson ; mais on les repousse plus

facilement que les oiseaux, et le bruit d'un fusil les met en fuite.

Ce marais donne asile à une espèce d'antilope, nommée *riet bok*, ou bouc rouge. Je crois qu'il n'est pas encore décrit par les naturalistes; le mâle approche beaucoup, pour la taille et la couleur de la *leucophœa*, ou antilope bleue. Ses cornes ont depuis neuf pouces jusqu'à un pied de longueur, elles divergent un peu vers les pointes recourbées en avant; elles sont annelées jusqu'au quart de leur longueur, à commencer par la base: une courte crinière lui pend depuis la gorge jusqu'à la poitrine, ce qui probablement l'a fait ranger parmi les boucs; classification un peu arbitraire et qui n'a pas été désignée par la nature. C'est un animal très-rare et très-peu connu dans la colonie. On trouve encore ici une grande quantité d'individus, d'une autre espèce d'antilope que l'on connaît sous le nom hottentot d'*Orabie:* elle est extrêmement ressemblante au *steen bok*, excepté par la couleur et par la taille; elle est un peu plus grande et d'un brun plus foncé, sa figure est marquée de deux lignes jaunes. Nous

trouvâmes aussi dans cet endroit, ce superbe petit animal, la *royale antilope,* de Pennant, et le *pygmaea* du *systema naturæ.* Si l'on excepte le cerf musqué nain, l'antilope royale est le plus petit des quadrupèdes ensabotés. Sa hauteur est depuis neuf jusqu'à douze pouces ; les flancs sont d'un brun léger, se dégradant par tons successifs, jusqu'à un bleu cendré sur le dos ; ses cornes ont à-peu-près un pouce de long, elles sont droites et parallèles, noires, polies et brillantes comme du marbre ; ses mœurs sont douces et innocentes. *Le bosch bok*, ou bouc des bois, *antilope sylvatica*, dont les hanches sont tachetées de blanc, était assez commun parmi les buissons, et les plaines étaient couvertes de *gries bok*, *steen bok*, et de *duïker.*

Outre les canards et les oies dont j'ai déja parlé, nous vîmes aussi une grande variété de poules-d'eau, des flamands, des pélicans et plusieurs espèces de grues, ainsi qu'un nombre infini de perdrix, de faisans et d'outardes. L'oiseau qu'on appelle *faisan* au Cap, est vraiment un *tetrao.* Il a deux faux

éperons au-dessous de l'articulation du genou, et deux autres extrêmement forts sur les jambes. Outre les deux espèces d'outardes connues en cette colonie sous le nom de *korhaans*, nous en trouvâmes ici une troisième qui m'a paru le plus bel oiseau de l'Afrique méridionale; et quoiqu'il soit commun, il n'a pas encore été décrit dans le *systema naturæ*: on l'appelle ici le *wilde pauw*, ou paon sauvage, nom que l'on donne aussi à un autre gros et superbe oiseau. L'*ardea pavonina*, c'est la grue des Baléares. L'oiseau en question est l'*otis*; il est aussi gros que l'outarde de Norfolk. Les plumes de son cou sont longues, très-épaisses et pendantes comme celles des poules domestiques. La partie supérieure est d'un châtain clair, et la gorge, ainsi que l'estomac, sont d'un bleu cendré. Les plumes du dos sont magnifiquement ondées de noir et de brun. Le ventre est blanc. Les plumes de la queue sont au nombre de seize à vingt, marquées alternativement en travers de barres blanches et noires. Ses aîles étendues mesurent sept pieds, et la longueur totale de l'oiseau est de trois pieds et demi. On le trouve générale-

ment autour des fermes, et suivant les apparences, on le rendrait facilement domestique : sa viande est excellente et d'un haut fumet. Dans le voisinage des bois, nous vîmes un grand nombre de *falco serpentarius*, assez mal-à-propos nommé le *secrétaire*, à cause des longues plumes de sa hupe, que l'on a trouvées ressemblantes aux plumes que les commis des négocians avaient alors la coutume de placer dans leurs cheveux. Le *serpentarius* est reconnu pour l'ennemi juré des serpens, raison pour laquelle les colons et les Hottentots le regardent comme un oiseau sacré. Parmi les différentes espèces de serpens que l'on rencontre ici, une seule est regardée comme peu dangereuse ; c'est la *boom-slange*, ou serpent des arbres. On le nomme ainsi, parce qu'on le trouve généralement entortillé autour des branches d'arbre. Sa longueur est de six jusqu'à dix pieds. Il est d'un bleu d'acier foncé, tirant sur le noir. On dit qu'il habite les arbres de préférence, afin d'y saisir plus facilement les petits oiseaux dont il fait sa proie. On a fréquemment attribué aux serpens la faculté d'attirer les animaux, en fixant les yeux sur

eux ; mais cette particularité a été tout aussi souvent révoquée en doute. Quand un fait est assez extraordinaire pour que la majorité du genre humain ne puisse l'avoir observé, des témoignages individuels n'ont pas toujours une force suffisante pour en établir l'identité. Dans le midi de l'Afrique, où les serpens abondent, ce pouvoir d'attraction qu'ils exercent sur les oiseaux, est si généralement reconnu, que bien peu d'habitans hésiteraient à le certifier d'après leurs propres observations ; mais je n'ai jamais entendu dire que ce charme pût s'étendre jusqu'à l'espèce humaine, ainsi que sur de prétendues bonnes autorités ; on l'avait dit du midi de l'Asie et de l'Amérique septentrionale. De tous ces animaux, le plus dangereux que l'on trouve au Cap, est la *couleuvre capelle*. Les Hottentots connaissent plusieurs antidotes végétaux qui combattent le poison des serpens ; mais le remède le plus accrédité parmi les Hollandais est la *slange-steen*, ou pierre à serpent, qu'ils tiennent pour infaillible. Ce n'est autre chose qu'un morceau massif d'os de quelque animal, taillé en ovale, et brûlé sur les bords, de manière à

laisser une tache blanche au milieu. Les paysans qui étaient dans l'usage d'acheter ce remède, dans l'idée qu'il sortait de la tête d'un serpent, furent bien étonnés quand nous leur dîmes que ce n'était qu'un morceau d'os, et bien plus encore, lorsqu'ils virent que cet os, soumis à l'épreuve, remplissait l'idée qu'ils se faisaient de la bonté de la pierre à serpent, en rejetant des bulles à la surface, quand on le plongeait dans l'eau. La faculté de guérir, si cet os en possède en effet, peut s'attribuer à sa qualité poreuse ; d'après cela, toute autre substance pourvue de tubes capillaires, telle que l'éponge ordinaire, pourrait produire le même effet.

A-peu-près à vingt milles à l'ouest de la baie de *Zwart-Kop's*, se trouve une autre grande anse, large, ouverte et sans abri, que l'on nomme *Camtoos-Bay*, dans laquelle débouchent les rivières *Krommé*, *Camtoos*, *Van-staaden*, et plusieurs autres petits ruisseaux. A l'embouchure de la *Krommé*, il y a un assez bon mouillage pour deux ou trois vaisseaux, à l'abri de presque

tous les vents, excepté le sud-est. Le pays qui environne cette grande baie, est couvert d'épaisses broussailles, et çà et là de bouquets de grands arbres. Nous découvrîmes près de l'embouchure de la rivière *Van-staaden*, sur la côte d'un profond ravin, plusieurs échantillons de mine de plomb. C'était de celui qu'on nomme en *galène*. C'est un plomb minéralisé avec le soufre. Les morceaux n'avaient aucune apparence de cristallisation cubique ; ils étaient granuleux, et quelques autres à petites fentes : cette espèce de galène prend quelquefois le nom de *mine d'argent blanc*, à cause de la grande quantité du métal qu'elle contient. Il est bien connu que toutes les galènes contiennent plus ou moins d'argent, et on a observé que celles dont la configuration est la moins distincte, sont celles qui en contiennent le plus, parce que le métal hétérogène trouble, embarrasse l'arrangement naturel des particules qui, si elles étaient pures, prendraient une forme cubique. La veine de la mine avait environ trois pouces de largeur et un pouce d'épaisseur, et elle paraissait augmenter à mesure qu'elle s'enfonçait sous la roche dont

elle était couverte. La gangue était un grès quartzeux, jaunâtre, fibreux, cellulaire, fragile et rude au toucher.

Le major hollandais *Van-Dhen* avait fait jadis, au cap de Bonne-Espérance, de grossiers essais sur cette même veine de mine de plomb, et l'opération avait donné un résidu très-riche en argent. D'après le compte qu'il a rendu de son essai, deux cents livres de minérai avaient produit cent livres de plomb pur et huit onces d'argent. Si cette opération, répétée avec plus de soin, donnait de pareils résultats, cette mine pourrait, par la suite, devenir d'un très-grand avantage pour la colonie. Il est vrai que les mines de plomb sont généralement profondes, et que leur exploitation coûte beaucoup de travail et de dépense; mais une veine qui se montre si abondante à la surface de la terre, donne tout lieu de penser que la mine n'en est pas très-éloignée; et s'il en était ainsi, son exploitation offrirait de grands bénéfices. Le pays adjacent est infiniment propre à cette entreprise; le bois à brûler et celui de construction y sont si abondans, qu'on ne les épuise-

rait pas dans un siècle ; deux ruisseaux se réunissent au fond du ravin ; le pays produirait du bled et des troupeaux suffisans pour nourrir tous les ouvriers qu'on y emploierait, et la mine n'est éloignée que de cinq lieues de l'embouchure de la rivière *Van-staaden*, dans la baie *Camtoos*.

Après avoir fini nos observations à la baie *Zwart-Kop's* et aux environs, nous nous mîmes en route vers l'est, le long de la côte, pour nous rendre à l'endroit où les Cafres s'étaient, disait-on, réunis en plus grand nombre. Nous fûmes joints ici par un vieux Hottentot, qui avait précédemment servi d'interprète entre les *landrost* de *Graaff reynet*, et les chefs des Cafres. Exact au rendez-vous, il arriva avec sa suite composée d'environ six de ses compatriotes ; le *landrost* lui remit aussitôt la marque de son office : c'était une grande canne à tête de cuivre, sur laquelle étaient gravées les armes du roi. Lors du gouvernement hollandais, le don d'un pareil bâton, constituait un Hottentot capitaine, et lui servait de marque distinctive ; on en

a tant créé, que cette quantité de chefs a contribué à hâter la ruine de la nation. Aujourd'hui il n'y en a plus, ils ont disparu avec leur horde, et notre vieux capitaine *Haasbeck* ne connaît plus de rivaux dans le district de *Graaff reynet.*

Il y a vingt ans, si nous en croyons les voyageurs de ce tems, que les environs de la rivière *Camtoos* (frontière alors de la colonie vers l'est), étaient couverts de *kraals* ou villages hottentots, dont les habitans venaient au-devant d'eux par centaines. Ce pays est si éloigné de la ville, qu'on pouvait s'attendre à trouver encore quelques-uns de ces villages; cependant il n'en existe pas un. Dans tout le vaste district de *Graaff reynet*, il n'y a pas une seule horde de Hottentots indépendans, et peut-être pas vingt individus de cette nation, qui ne soient au service des Hollandais. Ces malheureux, faibles, sans défense, et dans leur état présent les plus misérables peut-être de l'espèce humaine, chassés de leurs possessions, de leurs pays, et enfin privés de leur liberté, n'ont transmis

à leurs enfans qu'une existence en comparaison de laquelle l'esclavage est un bonheur. Il est au surplus vraisemblable, que cette misère ne s'étendra pas à une postérité bien reculée ; le nom *hottentot* tombera dans l'oubli, ou si l'on s'en rappelle, ce sera comme de celui d'une personne de peu d'importance qui n'existe plus. Depuis quelques années, leur nombre a rapidement diminué ; et c'est une observation générale, que par-tout où les Européens se sont établis chez des peuples moins civilisés, les naturels se sont toujours insensiblement dissipés, et ont fini par disparaître tout-à-fait. On a attribué à différentes causes la dépopulation des Hottentots. La coutume impolitique de former autant de hordes que de familles, et de ne point se marier hors de leurs *kraals*, a sans doute contribué à les énerver et à les dégrader jusqu'à leur état actuel. Ce n'est plus qu'un peuple languissant, nonchalant, phlégmatique, et dont la vertu prolifique paraît tout-à-fait épuisée. A ces causes réunies, on peut ajouter leur extrême pauvreté, la disette de vivres et le découragement con-

tinuel dans lequel les plongent les cruels traitemens qu'ils éprouvent de la part des paysans inhumains et insensibles, qu'un gouvernement trop éloigné ne peut contenir par son autorité, et qui, bien sûrs de l'impunité, exercent de la manière la plus gratuite et la plus barbare, un pouvoir absolu sur des malheureux que la misère réduit à la nécessité de leur devoir la subsistance.

Parmi toutes les cruautés que l'on dit avoir été exercées envers les esclaves, dans les Antilles, il n'en est peut-être pas une qui n'ait été répétée par les Hollandais de ces cantons éloignés de la colonie, envers leurs domestiques hottentots. Les battre, les tailler avec des courroies d'hippopotame ou de rhinocéros, est pour eux une punition trop douce, quoique ces fouets soient des instrumens terribles, forts, lians, et presqu'aussi lourds que du plomb. Il n'est point sans exemple, que ces monstres qui habitent les environs de la rivière *Camtoos*, aient tiré à plomb dans les jambes et dans les cuisses des Hottentots, et souvent dans un mouvement de rage, ils les font expirer

sous le châtiment ; circonstance qui les intéresse assez peu ; car quoique, sous tous les rapports, ils soient leurs esclaves, la loi ne leur permet cependant pas de les vendre, et c'est cela même qui fait qu'ils attachent moins de prix à leur existence, et qui les porte à de si barbares traitemens.

Lorsqu'un Hottentot commet une faute trop légère pour émouvoir le phlegme d'un Hollandais, la froide tranquillité avec laquelle il lui inflige une punition, est souverainement ridicule, et annonce en même tems les inclinations sauvages et cruelles de son cœur. Il ne fait point compter les coups dont on le déchire, mais il le fait rester sous le fouet un tems déterminé ; et comme il n'a ni montre, ni rien qui puisse y suppléer, il fait durer le châtiment jusqu'à ce qu'il ait fumé autant de pipes qu'il juge à propos, en raison de la gravité du délit. Le journal manuscrit d'un officier intelligent, employé dans l'expédition contre Malac, nous apprend que le gouvernement de cette place avait adopté la même coutume de fouetter par nombre

de pipes, et dans ces circonstances, c'est le *fiscal*, le premier magistrat, ou quelqu'un de ses députés qui fume.

Un arrêté du gouvernement hollandais, aussi injuste qu'inhumain, donnait à un paysan le droit de regarder comme sa propriété, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'enfant de tout Hottentot qu'il nourrissait depuis son enfance. A l'expiration de cette période, il y avait dix contre un, que l'esclave n'était pas émancipé. Un Hottentot ne connaît point son âge, et ne compte point le tems; et quoiqu'une loi aussi humaine fût dictée par un esprit de bienfaisance envers les Hottentots, en forçant le paysan à enregistrer la naissance de ceux dont il voulait faire ses esclaves; néanmoins il arrivait bien rarement, qu'éloignés comme ils étaient, de dix ou douze jours de voyage du village de *Graaff reynet*, un Hottentot pût s'informer du tems où son esclavage devait finir, et en vérité, c'était un grand hasard s'il savait que cette ressource existât pour lui. En supposant même qu'il eût été assez heureux

pour s'affranchir à la fin de cette période ; la plus belle partie de sa vie se fût écoulée dans un esclavage infructueux, et sur le déclin de ses jours (car un Hottentot commence à vieillir à trente ans), il eût été jeté dans le monde au hasard, sans posséder sur la terre, rien autre chose que la peau de mouton dont il eût été couvert.

L'état de ceux qui s'engagent à l'année, est bien peu préférable à celui des autres : s'ils ont une famille, ils élèvent une petite hutte auprès de la maison du fermier, dans laquelle on encourage les enfans à venir ; on leur y donne un morceau à manger : en voilà assez pour justifier les droits du maître sur les jeunes Hottentots ; et si, lorsque son engagement est fini, le domestique veut quitter le fermier, celui-ci y consent, souvent même le chasse, et garde ses enfans.

Ceux qui sont libres et non mariés, jouissent d'un sort bien peu moins malheureux ; le plus léger prétexte suffit pour arrêter leurs faibles gages ; s'il s'égare un

bœuf ou un mouton, il faut que le Hottentot le remplace, et s'il ne le peut, le maître ne le laisse pas partir qu'il n'en ait gagné la valeur. Leurs gages ordinaires pour un an, sont un bœuf ou une couple de vaches, ou bien une douzaine de moutons, valant à-peu-près quarante ou cinquante scehllings; et il arrive souvent qu'à la fin de l'année, on leur présente un compte de tabac et d'eau-de-vie pour le montant de cette somme.

Dans une situation pareille, dans des circonstances aussi malheureuses, on conçoit aisément que le Hottentot n'éprouve guères le desir de se marier. Ceux qui s'engagent dans ce lien, n'ont pas plus de deux ou trois enfans, et plusieurs femmes sont stériles, ce qui n'arrive pas lorsqu'une femme hottentote a commerce avec un blanc: les fruits d'une pareille union sont très-nombreux, et très-différens des Hottentots. Ce sont des hommes de six pieds de haut, et forts en proportion. Les femmes qui proviennent d'une pareille alliance, sont bien faites, assez jolies, vives et actives; cette filiation se

nomme *bastaards*. Ils se marient généralement entr'eux, ou avec des personnes d'une autre couleur ; mais ils s'allient bien rarement avec les Hottentots ; et il est probable que cette nouvelle race remplacera bientôt celle dont elle descend par les femmes. Quant aux jeunes Hottentotes en service chez les colons, elles sont dans une trop grande dépendance pour oser se refuser aux desirs des jeunes paysans hollandais.

On a fréquemment observé qu'un sauvage est heureux lorsqu'il chante et qu'il danse ; pour lui c'est l'expression du plaisir. Il n'en est pas ainsi d'un état civilisé. Ce sont des arts perfectionnés par l'étude, et que l'on exerce à des heures marquées, sans égard à la situation d'esprit où l'on se trouve. Si le chant et la danse sont le signal du bonheur d'un Hottentot, il est sans contredit l'être le plus malheureux de l'espèce humaine (je veux parler de ceux qui vivent dans l'esclavage, chez les fermiers de *Graaff reynet*). Il est rare que les muscles de leur figure se prêtent à sourire ; une sombre mélancolie, une profonde tristesse obscur-

cissent constamment leurs traits. Un *ghonaqua* et une jeune Hottentote de *Sneuwberg*, tous les deux au service d'un des fermiers qui avaient passé le désert avec nous, étaient les seuls auxquels j'eusse vu jusqu'alors quelque goût pour la musique. Ils avaient deux instrumens différens ; l'un était une espèce de guitare. C'était un morceau de bois creux auquel on avait adapté un manche sur lequel se tendaient trois cordes, on le nomme en langue hottentote *gabowie*; l'autre est extrêmement simple, c'est un bâton creux de trois pieds à-peu-près, sur lequel on tend un boyau par le moyen d'une cheville située à l'un des bouts. A l'autre extrémité, cette corde aboutit à un tuyau fiché dans le bâton. La manière de jouer de cet instrument, consiste à souffler dans le tuyau ; la vibration qu'il éprouve, et celle de la corde, sont modifiées par le joueur qui ménage le vent suivant les tons qu'il veut produire. Le son qui en résulte, ressemble au bruit vague d'une musique éloignée, qui peut à peine frapper l'oreille, et dont on ne peut distinguer une note : on nomme cet instrument *gowra*.

Près des bois de *Bruyntjes-hoogte*, nous reçûmes la visite de quatre ou cinq vieillards Hottentots ; ces hommes, ainsi que notre interprète, faisaient partie du bien petit nombre de ceux qui ont conservé une sorte d'indépendance, en soutenant leur existence, soit par la chasse ou par les secours de leurs enfans, esclaves des Hollandais. Ils étaient armés à l'ancienne mode du pays ; ils portaient des arcs et des carquois remplis de traits empoisonnés ; leurs arcs étaient d'un fort morceau de bois nommé *guerrie-bosch*, vraisemblablement une espèce de *rhus*. Ils emploient aussi quelquefois au même usage, le bois du *hassagai;* la corde longue de trois pieds, était composée des muscles du dos du *spring bok;* le carquois était fait du tronc d'un aloës ; les flèches étaient de roseau, une des extrémités de ce bois contenait un os plein, tiré d'une patte d'autruche ; il était rond, sa longueur était d'environ cinq pouces, et le poli en était achevé : il paraissait destiné à donner à la flèche du poids, de la force, et à faciliter son entrée dans la blessure. L'extrémité de cet os était garnie

d'un petit morceau de fer aiguisé, dans la forme d'un triangle équilatéral, attaché à l'os par une corde de nerfs, dont les fils servaient en même tems à contenir le poison dont le trait était enduit comme d'une cire ou d'un vernis. Le nerf servait aussi à attacher à la flèche, une barbe pointue posée à sens inverse, dont l'objet était, non-seulement d'empêcher le trait de sortir de la blessure, mais encore de la déchirer, et d'y faire plus sûrement couler le poison. La flèche entière n'a pas plus de deux pieds. Il y a dans l'Afrique méridionale plusieurs plantes, dont les Hottentots savent extraire leur poison; ils en font macérer les branches ou les feuilles, et font ensuite fermenter ce résidu, soit par l'ébullition, ou en l'exposant à l'ardeur du soleil; mais de toutes leurs compositions, celle qu'ils préfèrent, est un poison extrait de la tête des serpens, et mêlé au jus de quelques plantes bulbeuses dont ils connaissent l'efficacité. Ces vieillards avaient tué un bouc, *harte beest*, avec une de ces flèches empoisonnées; le trait l'avait atteint à la cuisse, et l'animal avait couru

encore une demi-heure après avoir reçu le coup. Les Hottentots sont dans l'usage, en pareil cas, de couper la chair autour de la blessure, et d'exprimer avec soin le sang de toutes les parties du corps; l'expérience leur apprend qu'ils peuvent alors le manger sans en ressentir de mauvais effets.

Les anciennes manières et le caractère primitif de cette race extraordinaire, sont sans doute bien changés depuis leurs communications avec les Européens; ils s'éloignent de leurs anciens usages et coutumes, en raison de ce qu'ils s'approchent plus ou moins de la ville ou des cantons les plus habités par les Hollandais. Si jadis ils ont composé une société gouvernée par des lois, par des coutumes, s'ils se sont jamais assujettis à des cérémonies religieuses, elles sont toutes si bien perdues dans la nuit des tems, qu'il n'en reste pas la trace la plus légère. Plusieurs de ces coutumes, de ces cérémonies, nous sont parvenues parmi les fables que les anciens voyageurs ont débitées; quelques-uns des modernes les ont fait re-

vivre dans leurs récits; mais ces contes sont si ridicules, si absurdes, qu'on a peine à ne pas les regarder comme fabuleux. Il n'y a pas même jusqu'à leur nom qui ne soit une imposture. *Hottentot* est un mot inconnu dans leur vocabulaire, et qui n'a aucune acception dans leur langue; ils se l'approprient et le regardent comme un nom hollandais. Lorsque ce peuple était répandu sur la pointe méridionale de l'Afrique, chaque horde portait un nom particulier, mais le nom générique propre à toute la nation collectivement était celui de *Quaiquae*. Les Hottentots se le donnent encore entre eux dans tout le pays. Ces peuples n'ont plus aucuns caractères uniformes et généraux; l'ancienne division par tribus, et depuis, les mélanges des différentes races (7), les ont rendus bien différens, suivant qu'ils habitent des districts plus éloignés. La partie du pays où nous nous trouvions alors, ayant été colonisée la dernière, il est vraisemblable que les naturels que nous y rencontrâmes, s'écartaient de leur caractère original moins que les autres, et c'est sur eux principalement qu'ont été faites les remarques suivantes.

Quelques ravalés qu'ils soient dans l'échelle de la civilisation, leur caractère a faussement été représenté ; on les a vraiment calomniés ; il n'y a rien d'engageant, il est vrai, dans un Hottentot, mais il est supérieur à ce qu'en ont annoncé plusieurs relations, aussi fausses que ridicules. C'est un peuple doux, tranquille et timide, parfaitement innocent, honnête et de bonne foi. Quoique extrêmement phlegmatiques, ils sont doux, affectionnés les uns pour les autres, et capables du plus grand attachement. Un Hottentot partage son dernier morceau avec ses compagnons ; ils ont bien peu de cette adresse, de cet artifice qui caractérisent les sauvages en général. S'ils sont accusés d'un crime qu'ils aient réellement commis, ils l'avouent avec candeur ; rarement ils se querellent ou s'insultent ; quoique naturellement timides et poltrons, ils affrontent le danger lorsqu'ils sont conduits par leurs chefs, et ils savent souffrir avec patience : ils ne manquent pas de talens, mais ils ont rarement lieu de les exercer, et c'est là principalement la cause de leur destruction. L'indolence d'un Hottentot est vrai-

ment une maladie dont rien ne peut le guérir, excepté la peur. La faim ne suffit pas pour les arracher à leur apathie ; ils se passeront tout un jour de manger, pourvu qu'ils puissent dormir ; plutôt que d'aller à la chasse, ou de fouiller la terre pour y cueillir des racines propres à leur subsistance. Pendant nos voyages nous en avons vu plusieurs exemples ; souvent nos Hottentots, après avoir passé tout un jour sans manger, ont mieux aimé ne prendre aucune nourriture, que d'aller chercher un mouton à une demi-lieue de distance. D'un autre côté, quoiqu'ils sachent aussi patiemment souffrir la faim, ils sont d'une gloutonnerie sans exemple, lorsque l'occasion s'en présente. Dix de nos Hottentots mangèrent, dans trois jours, un bœuf de moyenne taille tout entier, excepté les jambes de derrière ; il est vrai qu'ils avaient jeûné les deux jours précédens, et que pendant ces trois derniers ils prirent à peine le tems de dormir ; avec eux il n'est jamais question que de deux choses, manger ou dormir, et quand ils ne peuvent se satisfaire d'un côté, ils se consolent immédiatement avec l'autre.

Leur appétit vorace se manifeste dans leur manière de manger. Ils commencent par couper un animal en grandes et larges tranches plates, ensuite, les découpant en spirale, de la circonférence au centre, ils en forment ainsi des lanières de deux ou trois aunes de longueur, en un instant toute la bête est coupée en semblables morceaux ; et tandis que quelques-uns s'occupent à en suspendre aux branches voisines, d'autres en font griller sur la braise. A peine sont-ils chauds, que les saisissant à deux mains, ils en portent un bout à la bouche, et dans un instant, une lanière de viande, longue d'une aune, se trouve engloutie. Les cendres sur lesquelles ils les ont fait cuire les assaisonnent en guise de sel ; aussitôt que leurs mains sont vuides, ils les nettoient en les frottant sur leur corps ; cette onction renouvelée de tems en tems, accumule au bout d'une année une quantité de graisse, qui venant à se fondre accidentellement auprès du feu, se charge de toute la poussière et de la mal-propreté qui peut s'y attacher, et les couvre enfin sur tout le corps d'une cuirasse épaisse et noire, qui dérobe entièrement la

couleur de leur peau. On ne peut plus la distinguer que sur la figure et sur les mains, parties qu'ils tiennent un peu plus propres que les autres, en les frottant de bouze de vache ; elle a la vertu d'enlever cette graisse, que l'eau ne saurait ni dissoudre ni détacher (8).

L'habillement d'un Hottentot est bien simple; il consiste dans un baudrier de peau, auquel est suspendu une espèce de petit sac fait de peau de *jackal*, dont la forme ressemble assez à une quille coupée dans la moitié de son diamètre : le côté garni de poils est convexe et tournée en dessus. L'objet de cette singulière parure est de mettre à l'abri certaines parties du corps, que presque toutes les nations sont convenues de couvrir ; mais de toutes celles qui ne sont pas entièrement nues, aucune n'a imaginé un vêtement aussi mal adapté à l'usage pour lequel il est destiné. Si la décence est entrée pour quelque chose dans une pareille invention, il faut avouer que jamais on ne fut plus loin du but ; car rien au monde ne saurait être plus immodeste que ce petit sac, tant pour la forme que pour la

manière de le placer. Le baudrier suspend par-derrière une pièce roide de peau sèche, tombant à peine à moitié cuisse, et taillée dans la forme d'un triangle isocèle. Quelques-uns portent deux de ces peaux ; mais l'invention de ce vêtement n'est pas plus heureuse que l'autre ; car lorsque le Hottentot marche un peu vivement ou lorsqu'il court, cette parure voltige des deux côtés, et s'agite en avant et en arrière, de manière à ne rien cacher du tout. Il paraît, au surplus, que ce n'est pas là l'objet pour lequel on l'a imaginé ; la nature ayant refusé aux Hottentots un présent qu'elle a fait à presque tous les animaux, une queue pour s'éventer et pour chasser les mouches, il s'en est fait une artificielle pour y suppléer ; voilà ce qui constitue toute leur toilette en été. Un élégant y peut joindre un bracelet de grains, ou un anneau de cuivre autour du poignet ; mais ces ornemens sont plus particulièrement à l'usage du sexe.

Semblables aux femmes de toutes les nations, les Hottentotes ont pour la parure une passion immodérée à laquelle leurs maris

sont redevables de leur ruine, qu'ils ont, au surplus, accélérée par leur amour, aussi violent pour le tabac et les liqueurs spiritueuses : ces deux articles et quelques grains de verre ont payé leurs nombreux troupeaux. Ils ont troqué contre de telles bagatelles les seules ressources qui pussent soutenir leur existence. Les courroies qui jadis entouroient leurs jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, pour les préserver de la morsure des animaux venimeux, ont été rejetées avec mépris pour faire place à des perles de verroterie; ainsi cette partie de leur vêtement, imaginée par la nécessité et la prudence, est devenue une affaire de mode. Leur cou, leurs bras, leurs jambes, furent bientôt chargés de grains de verre ; mais ils réservèrent les plus gros et les plus brillans pour orner un petit tablier d'environ sept ou huit pouces de large, qui leur pend depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse. Les femmes paraissent prendre un soin particulier pour attirer l'attention sur cette partie de leur personne. Elles attachent tout autour de ce petit tablier, de grands boutons de métal, des cauris avec l'ouverture tournée en dehors,

ou toute autre chose qui ait beaucoup d'apparence. Celles qui ne peuvent faire les frai d'une parure aussi recherchée, ou qui n'ont pas de goût pour les modes, portent un tablier différent et d'une façon assez originale ; c'est la peau d'un animal, coupée par petits filamens, pendant comme un faisceau entre les cuisses, à la moitié desquelles il descend. Le reste de la cuisse est entièrement nu. Les fils de ces tabliers sont souvent trop usés ou en trop petite quantité, pour rien dérober à la vue. Au lieu de la queue que portent les hommes, les femmes ajustent sur leurs reins une peau de mouton qui descend jusqu'au gras de la jambe, et tout juste assez large pour atteindre la partie extérieure des cuisses. Le bruit et le froissement de cette peau roide et sèche, annoncent une petite maîtresse Hottentote, long-tems avant qu'elle paraisse. Le reste de leur corps est nu ; quelques-unes cependant portent des bonnets de peau de différentes formes, et ornés suivant leur caprice. Dans l'hiver, les deux sexes s'enveloppent d'un manteau de peau.

Tous ceux qui ont écrit sur ces peuples

leur ont constamment reproché l'habitude de se graisser le corps et de se vêtir de peaux. Il y a toujours deux manières de représenter les choses, et malheureusement pour les pauvres Hottentots, on les a toujours peints du mauvais côté. Dans un climat brûlant où l'eau est extrêmement rare, il est naturel d'oindre le corps de quelque matière grasse, pour le garantir et empêcher la peau de se dessécher et de se rider par l'action des rayons brûlans du soleil. Presque toutes les nations situées dans, ou près de la zone Torride, ont adopté cet usage. L'huile qui suivant l'écriture sainte, ruisselait si abondamment « sur la barbe d'Aa- « ron et jusque sur le bord de ses vêtemens, » n'était probablement autre chose que la graisse de quelque animal; car pendant quarante ans que lui et Moyse occupèrent dans le désert, les enfans d'Israël de l'espoir d'une terre promise, il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent de l'huile végétale; et quoique certains modernes et fameux peintres d'histoire aient habillé ces chefs du peuple saint, de vêtemens éclatans, bordés de franges ou de galons, il est très-douteux qu'ils aient pu se couvrir d'autre chose que des toisons de leurs trou-

peaux. Si l'usage de s'enduire le corps de graisse était adopté dans l'Amérique méridionale, il est probable qu'on ne verrait pas dans les rues de *Rio-Janeiro* autant de malheureux attaqués d'un mal aussi dégoûtant que terrible, l'*éléphantiasis*. Les Hottentots ne le connaissent point; et je n'ai jamais vu que chez eux les maladies de peau fussent communes.

Les jeunes Hottentots n'ont rien de désagréable; ils sont bien faits, bien proportionnés et droits. Leurs articulations, leurs mains et leurs pieds sont extrêmement petits. Leurs muscles, peu prononcés, n'indiquent aucune force. Leur corps, au contraire, dessiné délicatement comme celui d'une femme, annonce un caractère indolent et efféminé. Ils sont extrêmement laids de figure; mais cette figure diffère absolument dans certaines familles. Leur nez sur-tout varie, il est absolument plat dans quelques-uns; chez les autres, il est protubérant. Leurs yeux sont châtains foncés; ils sont très-longs, étroits, fort éloignés l'un de l'autre; et leurs paupières, au lieu d'être formées

comme celles des Européens, sont exactement pareilles à celles des Chinois, avec lesquels ils ont plusieurs autres points de ressemblance physique très-frappans. Les os des joues sont hauts et saillans, et forment presqu'un triangle avec leur petit menton pointu. Leurs dents sont de la plus grande blancheur. Leur peau est d'un brun jaunâtre, ou couleur feuille morte, mais bien éloignée de ce teint maladif d'une personne attaquée de la jaunisse, comme certains voyageurs l'ont écrit. Leurs cheveux sont d'une nature bien singulière; ils ne couvrent point tout le péricrâne, mais ils sont placés en petites touffes à quelque distance les unes des autres; et lorsqu'ils sont coupés courts, ils sont aussi durs qu'une brosse à souliers, avec cette différence qu'ils sont frisés et crépus en petites globules rondes, de la grosseur d'un pois chiche; et lorsqu'ils les laissent croître, ils tombent sur le cou en tresses serrées, pareilles à des franges.

Quelques-unes de leurs femmes sont des modèles de perfection avant leur première grossesse. Leurs articulations, leurs membres

sont arrondis et bien tournés, et toute leur personne est régulièrement proportionnée. Leur gorge est ronde, ferme et bien placée ; mais le bouton est extrêmement gros et environné d'une auréole considérablement élevée au-dessus de la peau. Leurs mains et leurs pieds sont petits, délicats, bien faits, et leur démarche n'est pas dénuée de graces, cependant leurs charmes passent très-vîte. Immédiatement après leur premier enfant, et même de très-bonne heure, quand elles ne sont pas mères, leur gorge tombe, se fane, et en avançant en âge, elle se détend et acquiert des dimensions énormes. Leur ventre gonfle, et les parties postérieures grossissent si incroyablement, que la courbure de l'épine du dos, au lieu de paraître intérieure, semble, au contraire, prendre une direction opposée, comme si le coccis se prolongeait et se relevait en-dehors ; ce qui, cependant, n'a pas lieu. On a observé que les parties charnues ne sont chez elles que de la graisse. Je citerai quelques autres particularités frappantes, relatives à la conformation des Hottentots, quand je parlerai des *Boschisman*, peuple qui me paraît être la souche d'où sont

sortis les Hottentots; ils sont aborigènes, et se sont conservés purs et sans mélange avec aucune autre race.

Je n'ai point remarqué que les Hottentots fussent sujets à aucune maladie particulière. Lorsqu'ils ne subissent pas une mort violente ou accidentelle, ils déclinent insensiblement et meurent de vieillesse. Ce moment arrive plutôt chez eux que dans la plupart des climats d'une température pareille à la leur. Il est rare de voir un Hottentot de soixante ans; mais il est également peu commun d'en voir de boîteux ou contrefaits. Ils n'ont point de médecin, chacun se guérit soi-même. A cet égard, les colons n'ont aucun avantage sur eux. Dans tout le district de *Graaff reynet*, il n'y a qu'un apothicaire, encore habite-t-il le village. On peut raisonnablement supposer que la médecine et l'astronomie doivent leur origine aux premières lueurs de la civilisation; la première dut enseigner aux hommes à rétablir leurs facultés physiques lorsqu'ils les avaient perdues, ou à réparer le mal accidentel qui pouvait leur arriver; l'autre leur apprit à connaître les tems pro-

près à ensemencer la terre et à en recueillir les fruits. Quelque peu de connaissance que les Hottentots aient de la première, ils en ont encore moins de la seconde. Ils ont, il est vrai, un nom pour le soleil, pour la lune et pour les étoiles; mais c'est à cela que se borne leur astronomie. La division du tems, par le mouvement des corps célestes, est une opération trop subtile pour leur génie. Il eût fallu, pour y parvenir, des observations; des réflexions dont n'était pas susceptible leur esprit insouciant et peu appliqué. Leur comput ne s'étend pas au-delà d'un jour. Lorsqu'ils veulent en indiquer un moment quelconque, ils montrent du doigt le point du ciel où le soleil correspond à cet instant; méthode employée par toutes les autres nations qui n'ont aucunes machines pour mesurer le tems. Ils ne connaissent d'autre chronologie que quelques événemens mémorables avant ou après lesquels ils fixent vaguement leurs époques. Les saisons sont déterminées par un nombre donné de lunes, avant ou après *uyntjes tyd*, ou la récolte d'une racine bulbeuse, *iris edulis*, qui fit autrefois leur principale nourriture végétale;

circonstance qui a gravé cette époque dans leur mémoire. J'ignore jusqu'où s'étend leur arithmétique ; mais aucun de ceux de notre suite ne pouvait articuler un nombre au-delà de cinq, aucun ne pouvait additionner deux quantités sans le secours de ses doigts. Malgré tout cela, ils sont bien loin d'être stupides. Ils apprennent le hollandais avec une grande facilité ; ils sont excellens tireurs, et d'une habileté inconcevable à trouver un chemin dans les déserts. Leur vue perçante découvre un cerf ou un gibier dans un éloignement considérable (9). Ils ne sont pas moins adroits à trouver les nids d'abeille. Aussitôt qu'un bourdonnement frappe leur oreille, ils se tapissent, et s'ils aperçoivent la mouche, ils la suivent des yeux à des distances incroyables. Il est hors de doute que l'organe de la vue peut se renforcer et se perfectionner par l'usage. Des matelots distinguent à la mer les objets aussitôt qu'ils paraissent sur l'horizon, bien long-tems avant qu'un passager puisse les apercevoir.

Il est vrai de dire que les Hottentots ignorent absolument les arts et la mécanique.

Composer des poisons pour leurs traits, faire des arcs, des flèches et les instrumens de musique dont nous avons parlé, fabriquer de grossiers vases de terre, coudre les peaux de moutons dont ils se vêtissent l'hiver et qu'ils assemblent avec du fil tiré des nerfs ou des boyaux de quelqu'animal : voilà le cercle dans lequel se renferment toutes leurs connaissances. C'est sur leur dialecte que paraissent s'être portés tout leur génie et toutes leurs facultés créatrices. De toutes les méthodes inventées par les différentes nations pour peindre les objets par des sons, et rendre leurs idées clairement et sans équivoque par l'organe de la parole, celle que les Hottentots ont imaginée est sans contredit la plus extraordinaire. Presque toutes leurs monosyllabes et la première syllabe des mots composés, sont prononcées en retirant subitement la langue du palais ou des dents, suivant la signification du mot qu'ils veulent articuler ; car cette rétraction du dessus des dents, donne au mot qu'elle accompagne une signification absolument différente de ce qu'elle lui donnerait si elle avait lieu du dessous du palais. Le bruit

que la première produit, est à-peu-près celui qui nous échappe dans des momens d'impatience ; le second est plein et plus sonore, et ne ressemble pas mal au glousse-ment d'une poule. Ce bruit n'est jamais articulé avant ou après le mot, il l'accompagne toujours, sort des lèvres dans le même moment, et ne fait qu'un avec lui. Toutes les langues ont probablement commencé par des monosyllabes ; mais comme elles ne pouvaient exprimer qu'un nombre d'idées bien limité, on eut recours aux inflexions de la voix et à l'assemblage des sons simples, pour rendre le vocabulaire plus étendu. La division de ces sons simples en lettres représentatives de leurs élémens, et les diverses combinaisons de ces lettres, au moyen desquelles on peut exprimer un nombre illimité de mots nouveaux, est une des plus grandes merveilles dont puisse faire mention l'histoire du genre humain. Une pareille découverte est infiniment au-dessus de la portée du génie des Hottentots. Ils y ont suppléé autant qu'ils ont pu, par quelques mots composés et par un claquement de la langue : la nature a sans doute

été leur premier guide, dans l'origine de leur idiôme, dont tous les sons paraissent imitatifs. Le croassement d'une grenouille est sensiblement exprimé par le mot *kraak* ou *kraaie*, le meuglement d'un bœuf par *mnoo*, le miaulement d'un chat par *miau*, le hennissement d'un cheval par *hahae*, le bruit de la mer sur le rivage par *hurroo*. Ces objets sont en effet désignés dans leur langue, par les mots que nous venons de citer. Ce n'est pas ici le seul exemple qui puisse démontrer que les syllabes ont été imaginées, d'après le son produit par les objets que l'on a voulu leur faire ensuite désigner. Dans l'origine, elles l'ont sans doute mieux imité; mais les sons s'altèrent facilement en passant d'une génération à une autre, même parmi les nations pourvues des moyens de peindre toutes les inflexions de la voix, et de les transmettre d'une manière visible à la postérité.

Le génie d'une langue se découvre facilement dans l'invention des mots nouveaux, pour exprimer des idées nouvelles. Avant l'époque funeste où l'Europe les décou-

vrit pour leur malheur, les Hottentots n'avaient jamais connu ni le fusil, ni sa détonation ; ils eurent donc un nouveau mot à inventer pour le désigner; ils le nommèrent *kaboo*, et ce mot fut prononcé d'une manière si emphatique et si particulière, qu'il était presque impossible de se méprendre sur sa signification. La syllabe *ka* est articulée avec un fort claquement de la langue sur le palais : il imite le bruit que fait la pierre lorsqu'en lâchant la détente, on la fait tomber sur la platine qui recouvre la lumière, et la syllabe *boo*, prononcée longuement à pleine bouche et en avançant les lèvres, imite le bruit de la détonation. Un Européen regarde d'abord comme impossible de jamais pouvoir prononcer un pareil idiôme ; cependant on surmonte bientôt la principale difficulté qui provient du claquement, la plupart des paysans hollandais qui habitent les districts éloignés, apprennent à le parler, et y sont si accoutumés qu'ils en mêlent la prononciation avec leur propre langue.

Les cruautés que les fermiers hollandais exercent envers les Hottentots, sont d'au-

tant plus impolitiques, qu'ils ne sauraient se passer de leurs secours; et s'ils connaissaient leurs véritables intérêts et ceux de leur postérité, loin de les opprimer, ils leur accorderaient tout l'encouragement dont ils seraient capables : car le caractère et la constitution d'un fermier ne s'accommoderaient point de garder de nombreux troupeaux, de les conduire de place en place pour trouver de l'eau et des pâturages, quelquefois au travers des plaines immenses, sur lesquelles il ne croît pas un buisson qui puisse les garantir des rayons d'un soleil brûlant et presque perpendiculaire pendant une saison de l'année; ou les mettre à l'abri des vents froids, de la neige et de la gelée pendant l'hiver. Cependant si on continue à opprimer ces malheureux, le tems n'est pas loin où les Hollandais seront forcés de faire eux-mêmes l'ouvrage dont ils chargent aujourd'hui les Hottentots. Les esclaves coûtent trop cher pour qu'ils puissent s'en procurer : dans tout le district de *Graaff reynet*, il n'y a pas plus de six à sept cent noirs, c'est à-peu-près un par famille ; mais ce même district contient environ dix mille Hottentots, grands

et petits. Je suppose que la colonie en renferme en tout quinze mille (10). Cette nation désunie maintenant, dispersée sur un terrein qui ne lui appartient plus, n'a conservé que bien peu de ses usages. Si elle eut jamais une espèce de religion, tous les vestiges en ont disparu ; ils se marient sans aucune espèce de cérémonie ; et leurs morts sont inhumés de même. Cependant on reconnaît encore une de leurs anciennes coutumes, qu'ils observent assez généralement, c'est celle de raser la tête aux jeunes filles aussitôt que la nature met la dernière main à leurs charmes : à cette seule époque de leur vie, elles se dépouillent de leurs colliers, de leurs grains de verre, et de tous leurs ornemens, pour se laver et se dégraisser. Du reste, pendant leur indisposition, on les restreint à une diète sévère, elles ne mangent que du lait, et ne peuvent paraître devant les hommes.

Nous partîmes de la rivière de *Zwart-Kop's*, le matin du vingt-neuvième jour d'août, et nous avançant à environ vingt milles, nous arrivâmes à un gué de la rivière *Sondag*,

que nous traversâmes, et nous campâmes sur ses bords. Elle était large et profonde en cet endroit, et son courant était imperceptible; tout son lit était enseveli sous des bois épais qui, prenant leur naissance sur les rives au bord de l'eau, s'étendaient à quarante ou cinquante verges de chaque côté. Les arbres qui composaient ces bois, étaient le *mimosa* du *Karroo*, une espèce de *rhus*, et un saule à feuilles étroites. L'eau de la rivière était extrêmement imprégnée de sel, et cela n'était pas étonnant, car au pied des montagnes près desquelles elle coulait, il y avait une quantité de tas, d'une substance blanche, saline, légère et écumeuse. Les couches de grès pourri qui formaient ces montagnes, se projetaient, et sous leur surface inférieure étaient suspendues des stalactites salines dont les bases étaient colorées de verd, apparemment parce qu'elles étaient imprégnées d'une solution de couperose ou de vitriol verd.

Ce fut sur les bords de cette rivière, que nous fûmes, pour la première fois, inquiétés la nuit par une troupe d'éléphans qui ve-

naient se désaltérer à la rivière, près de l'endroit où nous étions campés ; mais trouvant la place occupée, ils firent tranquillement retraite sans chercher à nous molester. Le lendemain matin nous les poursuivîmes à la trace, au milieu d'une immense fourré de broussailles : nous en aperçûmes plusieurs dans l'éloignement, mais nous ne fûmes pas assez heureux pour en tuer.

Le jour suivant, nous fîmes près de trente milles au travers d'un pays sauvage et inhabité, couvert principalement d'arbrisseaux, de la même espèce que ceux qui croissent si abondamment entre *Graaff reynet* et la rivière *Zwart-Kop's*, mais en général plus grands et plus vigoureux. Dans le fait c'était une branche de la même forêt, au travers de laquelle on avait ouvert une route tout juste, assez large pour le passage d'un chariot. Au-delà de cette forêt, le pays était magnifique, agréablement coupé en collines et vallons, bigarré de bouquets d'arbres toujours verds, et de taillis. Les collines renfermaient entre elles plusieurs prairies unies,

couvertes d'une grande herbe de la nature du roseau, et pleines d'abondantes sources de bonne eau. L'après-midi nous dressâmes nos tentes sur la rivière *Boschisman*, et le jour suivant, en marchant à l'est, nous arrivâmes à la rivière *Hassagai Bosch*, qui prend sa source dans un petit bois, en quelque façon suspendu, sur le penchant de *Riet berg*. Cette longue chaîne de montagnes commençait ici à se rompre en une infinité de sommités moins élevées, qui s'étendaient vers l'extrémité orientale de la colonie, où elles vont se confondre avec les bords élevés de la grande *Fish rivier*.

Nous trouvâmes une habitation sur les bords de la rivière *Hassagai-Bosch*, c'était la seconde que nous rencontrions depuis trois jours, et nous y apprîmes qu'il n'y en avait pas d'autres à l'est. On nomme *Zuure-Veldt*, ou Plaines aux herbes acides, tout le pays compris entre la rivière *Sondag*, et la frontière occidentale de la colonie d'un côté, et de l'autre entre le *Riet berg* et la mer. Cette division est la plus belle de tout le district, elle est bien boisée et bien arrosée ; le

sol en est bon, profond, et recouvert de beaux pâturages. *Zuure-Veldt* était la division la mieux peuplée du district, auparavant que l'injustice et la tyrannie des paysans eussent provoqué la rupture scandaleuse qui eut lieu entre eux et les Cafres ; mais depuis cet événement, ce canton était presque tout abandonné.

Nous commençâmes alors nos préparatifs pour le voyage que nous voulions faire au pays des Cafres; plusieurs attelages pour nos chariots et pour les relais, étaient déja arrivés au rendez-vous que nous avions indiqué à quelques fermiers, qui s'étaient assemblés au nombre de trente ou quarante personnes, dans l'espoir de nous accompagner à cette expédition. Lorsque nous avions informé les deux membres du conseil, que probablement il serait nécessaire que nous entrassions chez les Cafres pour nous rendre auprès de leur roi ; ils nous avaient immédiatement proposé de prendre avec nous un détachement de vingt hommes armés, comme une précaution pour notre sûreté. Il fut inutile de leur représenter

que vingt hommes armés, au milieu d'un pays qui pouvait leur en opposer vingt mille, ne se défendraient pas mieux que quatre; qu'en multipliant notre nombre c'était multiplier le danger de quereller : en vain voulut-on leur faire comprendre qu'il ne fallait pas regarder les Cafres comme les *Boschisman* de par-delà *Sneuwberg*, contre lesquels ils avaient coutume de faire des expéditions, mais au contraire, comme un peuple d'hommes doux, raisonnables, et en quelque façon civilisés, chez lesquels les voyageurs qui avaient réclamé la protection de leur souverain, avaient toujours été accueillis. L'esprit de ces paysans était frappé de l'histoire d'un de leurs camarades, assassiné chez les Cafres, où il était allé pour échanger des babioles contre du bétail, et il fut très-difficile de leur faire sentir la différence qu'il y avait entre une mission officielle de la part d'un gouvernement, et l'entreprise furtive d'un particulier qui se glisse clandestinement dans un pays pour y faire un commerce illicite. Depuis qu'ils savaient que notre intention était de faire ce voyage, ils avaient jour-

nellement importuné le *landrost* avec leur proposition de vingt hommes. Nous jugeâmes enfin à propos de leur imposer silence, en leur disant que s'ils craignaient quelque chose pour leur personne, ils étaient maîtres de retourner à *Graaff reynet*. Ils n'en avaient plus parlé; mais voyant tant de personnes venir nous joindre et accompagner nos attelages, nous eûmes raison de croire que c'était dans le dessein de nous suivre. Une partie de chasse, courir loin de chez eux, voir de nouveaux pays, voilà le suprême bonheur pour des paysans hollandais; mais une occasion pareille, d'entrer chez les Cafres dont ils convoitaient les riches troupeaux, avait pour eux quelque chose de si séduisant, qu'ils ne pouvaient y résister. Nous fûmes forcés d'en prendre quelques-uns, car dans notre suite, personne ne connaissait le pays; celui qui nous parut le plus propre pour cet objet fut un vieillard du haut *Zuure-Veldt* et *Rensburg*, un de ceux qui avaient accompagné Jacob *Van reenen* dans son voyage vers la côte de l'est, lorsqu'il vint à la recherche des malheureux passagers et de l'équipage

du vaisseau le *Grosvenor*, naufragé sur la côte de *Hanboonas*. Ce fut au moins le motif apparent de cette expédition.

Rensburg était, sous bien des rapports, un excellent compagnon dans la circonstance présente : il connaissait bien le pays, tirait admirablement, et un vieux Hottentot qui l'accompagnait, tirait encore mieux et tuait à tous coups. Deux ou trois autres nous joignirent l'après-midi dans notre camp, sous prétexte de chercher leurs bœufs dont nous nous étions servis, et la nuit où nous entrâmes sur le territoire des Cafres, le nombre des paysans qui s'étaient glissés furtivement parmi nous, était de dix personnes.

A peine avions-nous fait quelques milles au-delà de *Hassagai-Bosch rivier*, qu'un incendie général sur tout le pays, nous fit connaître que nous arrivions près de quelque avant-poste des Cafres ; en effet, le soir nous dressâmes nos tentes sur les bords de la *Kareeka*, au milieu de plusieurs centaines d'individus de cette nation, que nous vîmes à notre approche sortir en foule des épais taillis qui bordaient

la rivière. Une troupe de femmes s'avança d'abord pour nous saluer, en dansant et en riant autour de nos chariots ; elles mirent en usage tout ce qu'elles purent imaginer d'engageant pour obtenir de nous du tabac et des boutons de cuivre. Leurs figures annonçaient la bonne humeur, la vivacité et un esprit enjoué ; nous les trouvâmes modestes sans être trop réservées, extrêmement curieuses sans être gênantes, vives sans être impudentes, folâtres sans l'ombre de l'indécence. Leurs charmes n'avaient rien de propre à nous captiver, quoique sans égard à leur couleur d'un brun foncé et brillant, tirant sur le noir, plusieurs d'entre elles eussent pu passer pour jolies. Le mouvement rapide de leurs brillans yeux noirs, animait toute leur figure ; leurs dents étaient d'une blancheur et d'une régularité admirables ; elles n'avaient ni les lèvres épaisses ni le nez épaté des Africains en général, et le contour de leur figure et de leur tête était d'une aussi belle forme que la tête d'un Européen. Mais le principal trait qui les caractérisât, était un feu, une activité, une vivacité qui les distin-

guaient des femmes de presque toutes les nations peu civilisées, qui se tiennent généralement très-réservées envers les étrangers. Quoique sur les frontières des Hottentots, leurs manières, leurs personnes et tout leur caractère étaient aussi éloignés du flegme de cette race, que l'équateur l'est du pôle, cependant les jeunes femmes Hottentotes ont en beauté une grande supériorité sur les Cafres ; ces dernières sont presque toutes d'une petite taille, leurs membres sont forts et leurs jambes extrêmement musculeuses ; mais la bonne humeur qui sans cesse éclatait dans leurs traits, faisait plus que compensation pour ce qui leur manquait en beauté. Les hommes, au contraire, étaient les plus beaux que j'eusse encore vus. Ils étaient grands, robustes, nerveux. Leurs habitudes, leur genre de vie leur donnaient une démarche ferme et hardie. Des manières ouvertes, franches, vigoureuses, et l'air de bonne humeur répandu sur tous leurs traits, annonçaient qu'ils n'éprouvaient ni crainte ni défiance, et qu'ils étaient incapables de trahison. Un jeune homme, entre autres,

âgé d'à-peu-près vingt ans, haut de six pieds dix pouces, me parut la plus belle créature qu'il fût possible de voir. C'était un véritable Hercule, et certainement une statue modelée d'après lui, n'eût point fait honte au piédestal de cette divinité dans le Palais Farnèse. Plusieurs, en vérité, ressemblaient à des figures de bronze. Leur peau, presque d'un noir mat, et leurs cheveux courts et frisés étaient enduits d'une solution d'ocre rouge dont la teinte ne faisait point du tout un effet désagréable sur le fond noir de leur corps. La plupart étaient nus, et bien peu étaient couverts de leurs manteaux de peau. Les femmes étaient revêtues de ce manteau qui leur descendait au-dessous du gras de la jambe, et leur tête était couverte d'un bonnet de cuir orné de grains de verre, de coquilles et de morceaux de cuivre ou d'acier poli, disposés suivant leur caprice. Le bonnet seul était à-peu-près uniforme.

Nous leur distribuâmes une quantité de tabac, qu'elles portèrent à leurs pères et à leurs maris. Dans l'après-midi, nous reçûmes en retour quelques paniers de lait. Ils étaient

faits d'une espèce de *cypérus*, sorte d'herbe forte, de la nature du rozeau, qui croît près de toutes les sources dans le *Zuure-Veldt*. L'ouvrage en était admirable, et le tissu tellement serré, qu'il retenait le fluide le plus délié. Les femmes nous apprirent qu'une de leurs principales occupations était de les faire, et elles parurent prendre un très-grand plaisir à nous les voir admirer. Ils étaient tous à-peu-près sur le même modèle, dans la forme d'une ruche à miel. Comme ils ne sont jamais nettoyés ni lavés, le lait s'y caille immédiatement, et c'est ainsi que les Cafres le mangent toujours; ils n'en font jamais usage quand il est doux et nouvellement tiré. Ils n'ont pas de pain, ni légumes, ni racines, excepté ceux qu'ils rencontrent fortuitement, ou qui croissent spontanément, d'ailleurs il est très-rare qu'ils tuent aucun de leurs animaux pour les manger: ainsi c'est peut-être par nécessité, pour prendre quelque nourriture un peu plus solide, qu'ils ont adopté la coutume de ne manger leur lait que lorsqu'il est caillé; leur vigueur et leur santé prouvent combien dans cet état cet aliment est nourrissant et sain.

Vers le coucher du soleil, la plaine se couvrit de troupeaux qui revenaient du pâturage par hardes, au commandement qu'on leur faisait en sifflant avec la bouche ; à un second signal, les vaches se séparèrent des troupeaux et vinrent se faire traire. Cette occupation, et le travail de la laiterie, font une partie de l'ouvrage dont les hommes sont chargés. Le lendemain matin, à un autre signal, les troupeaux retournèrent au pâturage ; en un mot, les Cafres et leur bétail paraissent parfaitement s'entendre réciproquement.

Nous étions ici au milieu de trois cents personnes au moins, tant hommes que femmes, sans compter la jeunesse très-nombreuse, que l'on forçait de se tenir à l'écart, et cependant nous ne pouvions apercevoir aucunes huttes ; elles étaient toutes cachées dans les broussailles, et faites de quelques tiges de rejetons liées par la tête, et entrelacées les unes dans les autres, formant comme une monture d'une forme parabolique, d'à-peu-près cinq pieds de haut sur huit en diamètre.

Ces montures étaient grossièrement recouvertes de quelques branches d'arbres et de grandes herbes, ce n'était évidemment que des habitations momentanées.

Nous reçûmes la visite d'un de leurs chefs nommé *Tooley* : nous lui fîmes boire quelques verres de vin, qu'il parût trouver excellent ; nous lui donnâmes aussi quelques grains de verre et du tabac ; mais l'objet principal de tous ses desirs était une paire de culottes : nous avions parmi nous des hommes d'une forte structure, cependant aucune des leurs ne put convenir aux cuisses de *Tooley*, qui fut obligé de s'en passer. C'était un homme fort et musculeux, de six pieds de haut et bien fait, joyeux, et d'un bon caractère, mais peu intelligent. Il refusa d'entamer aucune conversation sur le sujet de notre voyage ; il nous référa à son frère *Malloo*, l'un des principaux chefs des Cafres. Comme il était peu éloigné en remontant la rivière, *Tooley* lui envoya un exprès, et bientôt nous le vîmes paraître suivi d'un troisième chef nommé *Etonie*.

Dans la conversation nous leur demandâmes s'ils ne connaissaient pas le traité qu'avaient conclu depuis long-tems les chrétiens et les Cafres, et que l'on avait renouvelé à la dernière cessation d'hostilité, traité par lequel il était dit que la grande *Fish rivier* servirait de frontière réciproque aux deux nations. *Malloo* portant la parole pour tous les autres, répondit qu'ils le connaissaient très-bien. S'il en est ainsi, lui demanda-t-on, pourquoi avez-vous enfreint ce traité, en traversant cette rivière, et en violant le territoire de la colonie, au grand préjudice des habitans qui ont été forcés d'abandonner leurs possessions. La réponse de *Malloo* nous prouva qu'il l'avait préparée: Il n'y a point d'habitations, dit-il, où nous nous sommes établis, et quant à nos motifs pour franchir la frontière, nous n'en avons eu d'autre que celui qui, le premier, conduisit les colons sur notre territoire, immédiatement après la paix: l'intention vraisemblable d'y chasser.

La réponse de ce chef ne contenait rien qui

ne fût très-exact, et parfaitement vrai. Les paysans hollandais avaient non-seulement envahi le terrein des Cafres depuis 1793 pour chasser le gros gibier, sur-tout l'hippopotame, dont foisonnent toutes les grandes rivières de ce pays ; mais de plus, tous les habitans des extrémités de la colonie, voisins de la grande *Fish rivier*, ont toujours regardé et regardent encore aujourd'hui le côté de la rivière du côté des Cafres, comme leur propriété : ils l'avaient ensemencé, planté, et même y avaient fait paître leurs troupeaux. Quelques habitans de *Bruyntjes hoogté* plus entreprenans encore, avaient été s'établir jusques chez les *Ghonaquas*, peuplade produite par l'alliance des Cafres et des Hottentots, mais qui fait partie de la nation cafre. Ils avaient pris possession de leur plus beau terrein ; bien arrosé par deux gros ruisseaux, le *Kat* et le *Kaapna* ; ils avaient marqué le terrein qu'ils prétendaient occuper, ils y avaient planté des vignes et d'autres arbres, et bien certains que l'avarice et l'injustice du gouvernement égaleraient les leurs (11), ils firent en sorte de réunir vingt ou trente signatures d'habi-

tans des différentes parties de la colonie, dont ils revêtirent une pétition qu'ils eurent l'audace de présenter à *sir James Craig*, par laquelle ils le suppliaient de leur concéder un petit terrein sur la *Kaapna*, en dédommagement des pertes que les *Boschisman* leur avaient fait éprouver, ajoutant qu'il les obligerait sensiblement s'il voulait avoir la bonté d'étendre cette concession jusqu'au *Kat*. Ce petit terrein qu'ils sollicitaient ne s'étend pas au-delà de quarante-cinq milles hors des frontières actuelles. *Sir James Craig* n'eut pas de peine à discerner l'impudence des faussetés qui servaient de base à une demande aussi hardie, et la rejeta avec bien de la raison.

Les colons ont toujours eu en vue les deux rivières *Kat* et *Kaapna* : un créole dont l'objet, en voyageant dans ce pays, ne paraissait être que de chercher de la poudre d'or, et de chasser des éléphans ou des vaches marines, ne put passer en cet endroit sans le remarquer. Voici comment s'exprime à cet égard un journal publié par le capitaine *Rio*. « Nous arrivâmes à une

« vaste plaine qui s'étend jusqu'à la rivière « *Kaapna* (mot qui signifie *belle prairie*), et « sans contredit elle mérite bien ce nom, « à cause de sa délicieuse situation. Tout « le pays est entre-coupé de ruisseaux sus- « ceptibles d'inonder les prairies adja- « centes, et réunit tout ce qu'on peut de- « sirer, pour y former un établissement « charmant et convenable ». Une pareille description suffit pour décider un fermier hollandais à courir s'établir aussi loin que la rivière *Tambookies*, s'il n'y voit aucun danger pour sa personne : telles sont les vues de ces paysans, pour qui l'honneur est un mot vide de sens, et qui dans leurs actions n'ont aucun égard à la vérité, la justice ou l'humanité.

Nous dîmes aux chefs, que si quelques colons avaient été assez imprudens pour transgresser les articles du traité, ils l'avaient fait malgré des ordres contraires et à l'insçu du gouvernement : nous ajoutâmes que la colonie était maintenant sous l'autorité d'un grand et puissant souverain, le roi d'Angleterre ; qu'un de ses premiers officiers nous

avait envoyé pour leur dire que les limites seraient respectées par les colons, mais qu'il espérait que tous les chefs qui s'étaient répandus sur le territoire anglais avec leurs familles, leurs vassaux et leurs troupeaux, se retireraient de même chez eux paisiblement, tranquillement, sans plus long délai, et pour preuve de l'amitié et des bonnes intentions du gouvernement anglais envers les Cafres, nous leur déclarâmes que nous étions en route pour nous rendre auprès de leur grand chef ou roi, *Gaika*, pour lequel nous étions chargés de présens de la part du gouverneur anglais au Cap.

Ce discours parut inquiéter les Cafres, et nous découvrîmes bientôt que non-seulement ils étaient en mauvaise intelligence avec leur roi, mais encore qu'ils avaient été forcés de fuir pour éviter les effets de son mécontentement. Ils commencèrent alors à baisser de ton, et nous prièrent d'intercéder pour eux auprès de lui, en promettant de se retirer en dedans de leurs bornes, aussitôt qu'il leur enverrait un messager de paix. Cet officier se fait reconnaître, en posant sa

hassagai ou *sagaye*, sur la terre à deux cents pas des personnes auxquelles on l'envoie, et en s'avançant vers elles les bras étendus. Bien persuadés que nous ferions tous nos efforts pour terminer à l'amiable leur différend avec leur souverain ; et nous, bien certains, de notre côté, que d'après leurs dispositions à un raccommodement, nous réussirions à les réconcilier avec leur roi, ils consentirent à accepter, et nous à leur faire des présens de tabac, couteaux, pierres à fusil, briquets, boîtes d'amadou, et de quelques grains de verre ; ce sont ces bagatelles que les fermiers hollandais les ont habitués à recevoir en échange de leur superbe race de bestiaux.

Les trois chefs étaient des hommes vigoureux et bien formés. *Etonie* sur-tout était vraiment joli, sa figure était agréable et animée, le sourire toujours sur ses lèvres, il avait les yeux vifs et plein de feu, les dents comme de bel ivoire, le nez absolument pareil à celui d'un Européen, et point du tout applati. Ces trois hommes n'avaient rien dans leur habillement qui les distinguât

de leurs vassaux, si ce n'est une petite chaîne d'airain, suspendue sur le côté gauche à une espèce de couronne de perles de cuivre bien poli qui ceignait leur tête. Ils portaient de longs manteaux, de peau de veau bien apprêtée, légers et bien moelleux ; ils avaient au bras gauche, au-dessous du coude, de larges anneaux d'ivoire coupés dans la partie pleine d'une dent d'éléphant ; leurs poignets étaient ornés de bracelets de cuivre et de fer, et leurs jambes étaient pareillement chargées de semblables anneaux de métal, au-dessus de la cheville du pied ; ils avaient des colliers de grains de verre, et plusieurs portaient des piquants de porc-épic fichés dans les oreilles.

Les femmes de ces chefs ne portaient aucune distinction, et leur habillement ressemblait aussi à celui des autres femmes. Elles portaient des bonnets de peau dont la forme ne s'élevait point au-dessus de la tête, et dont le derrière et les deux côtés pendaient en forme de trois oreilles séparées. Leur toilette paroissait dictée par le caprice de chacune d'elles et sans être assujettie à aucune

règle précise; leurs ornemens se composaient de tout ce qui leur était tombé sous la main; de petits grains de cuivre, des anneaux de fer, des boutons de cuivre, de vieilles boucles de jarretières, et toute espèce de morceaux de métal quelconque, tout leur était bon et entrait pour quelque chose dans leur parure. Quelques-unes avaient un bouton de cuivre plaqué sur une oreille, et l'autre était garnie de grains ou de coquilles enfilés; elles n'avaient point d'habits pour changer, et chacune portait sur elle toute sa garde-robe. Quelques-unes avaient jusqu'à cinquante colliers, une quantité d'anneaux de cuivre et de fer autour de leurs jambes, et leurs manteaux de peau de veau étaient farcis du haut en bas de plusieurs rangs de vieux boutons d'autant de formes et d'autant de dessins que la carte d'échantillon d'un marchand boutonnier. Quelques-unes avaient autour de leurs bonnets des festons de petits *cauris cypræa;* d'autres en portaient en colliers et en bracelets, elles avaient presque toutes une écaille de petite tortue de terre pendue au cou, *testudo pusilla*. Elle leur servait à mettre une quantité d'ocre rouge

avec un petit tampon de cuir dont elles se servaient pour appliquer ce fard sur leur figure.

Les jeunes garçons étaient parfaitement nus, ils portaient pour seul ornement une petite touffe de poil long et blanc, de la croupe des *spring bok*, placée sur le haut de la tête.

Le second jour de septembre, nous prolongeâmes la rivière *Kareeka*, et nous approchant du bord de la mer, nous passâmes continuellement au milieu d'une multitude innombrable de Cafres et de troupeaux. Les personnes qui nous accompagnaient, évaluèrent à cinq mille la quantité de bêtes à cornes que nous vîmes ce jour-là. Il y avait dans le nombre, des bœufs d'une taille et d'une force remarquables, des vaches en grande quantité, plus grandes en général et plus belles que celles de la colonie ; elles ressemblaient assez à celles d'*Alderney*. Quelques-unes petites, fortes et sans cornes, ressemblaient assez au bétail noir qui vient des montagnes d'Ecosse.

Les Cafres prennent beaucoup de peines pour dompter les cornes de leurs bœufs, et les faire croître dans tous les sens ; les pointes de quelques-unes étaient dirigées de manière à se rencontrer sous la gorge ; d'autres se projetaient de chaque côté, en lignes droites et horizontales ; celles-ci etaient tournées, l'une en haut, l'autre en bas ; celles-là s'élevaient parallèlement sur leurs bases, et leurs pointes se recourbaient en arrière, ce qui leur donnait l'apparence d'énormes antilopes. Quelques bœufs avaient le fanon découpé en larges pièces circulaires ; d'autres l'avaient façonné en petits cordons, comme une frange. On ne voyait ni moutons, ni chèvres, et en effet, les Cafres n'en élèvent point. Nous aperçûmes des quantités innombrables de chiens, mais si maigres qu'ils faisaient peine à voir ; ils me parurent de l'espèce des petits chiens de berger. Nous ne vîmes point de chevaux. Des chiens et des bêtes à cornes, voilà tous les animaux que possédaient les Cafres.

Nous arrivâmes à une éminence située

à petite distance, entre les rivières *Boschisman* et *Kareeka*; de cet endroit, la vue se portait délicieusement sur tout le pays environnant, et découvrait une grande étendue de côtes sur le bord de la mer. De ces plaines élevées, le terrein s'abaissant tout-à-coup, descend subitement au rivage, sur-tout entre les deux rivières susdites. Ici, le sol fendu, déchiré, laissait voir d'énormes crevasses entr'ouvertes; elles étaient séparées par des rideaux élevés de roches massives et raboteuses; ces ravins étaient fourrés d'un bois épais, de grands arbustes et des arbres de petite espèce, qui croissent en ce pays. *Rensburg*, cette personne dont j'ai parlé plus haut, nous assura que ces affreux antres sauvages de plusieurs milles d'étendue, recélaient des éléphans; il en avait vu dans un voyage précédent, une troupe de quatre ou cinq cents, fuyant dans la plaine pour gagner la forêt.

Plusieurs des personnes qui m'accompagnaient, prétendirent avoir été témoins de la copulation des éléphans, et ils s'accordèrent à certifier que la femelle recevait

le mâle sur ses genoux ; assertion fausse. La manière dont ce colosse accomplit l'œuvre de la génération, est un objet qui a long-tems occupé les naturalistes d'Europe ; et nous avons vu sortir de leurs cabinets, des opinions et des hypothèses plus étranges les unes que les autres. Quelques-uns se sont imaginés que la délicatesse de cet animal était telle ; d'autres, que le sentiment de son esclavage était si puissant, que d'un côté la pudeur, et de l'autre l'indignation, s'opposaient à ce qu'il éprouvât le pouvoir de l'amour. De pareilles hypothèses fondées sur des récits mensongers de quelques voyageurs, ont été complètement démenties par des faits accomplis, devant plusieurs centaines de spectateurs. Plusieurs Anglais résidans dans l'Inde, ont élevé des éléphans. Un de ces messieurs, écrivant à un de ses amis de Tipperah, sous la date du 11 juillet 1793, entre dans les plus grands détails sur les amours, la consommation de l'œuvre et la gestation de ces animaux. D'après cette lettre, il paraît prouvé sans contradiction :

1°. Que les éléphans domestiques pro-

duisent dans l'esclavage, qu'ils s'y accouplent sans être plus susceptibles de pudeur et de délicatesse que les autres brutes ;

2°. Que la durée de la gestation est d'environ vingt et un mois ;

3°. Qu'ils s'approchent invariablement de la même manière que les chevaux, mais moins vigoureusement ;

4°. Que la femelle reçoit le mâle six mois après avoir mis bas.

Une copie de cette lettre ayant été envoyée à l'ingénieux sir *William-Jones*, avant son décès, l'imagination enjouée de ce célèbre écrivain, frappée des détails qu'elle contenait, enfanta le commencement d'un poëme héroï-comique, qui, malgré sa briéveté, est marqué au coin du génie le plus riant et le plus fécond : il l'a intitulé *Pelion et Ossa*.

L'éléphant est un animal innocent, en comparaison du lion, du léopard, des loups, des hiènes et des autres bêtes féroces dont ce

pays abonde. Quelque cruelles que soient ces dernières, elles sont encore moins à craindre qu'un repaire des plus atroces scélérats dont l'humanité ait jamais eu à rougir. Cette bande, que les bois voisins recèlent dans leurs épais taillis, consiste en sept ou huit paysans et un corps de Hottentots armés, que les premiers contraignent à rester avec eux. Sans habitation fixe, ils errent vaguement dans les bois, ne vivant que du pillage des habitations voisines, ou des malheureux échappés aux naufrages, malheureusement trop fréquens sur cette côte sauvage. Ce sont tous des gens flétris. Le gouvernement a mis leur tête à prix; mais ils inspirent une telle frayeur aux autres paysans, que personne n'ose approcher de leur retraite. Cette bande est étroitement liée avec des Cafres fugitifs, auxquels elle a persuadé de rester dans la colonie.

Le 3 de septembre au matin, nous allions partir, lorsque nous reçumes la visite des quatre chefs *Tatchoo*, *Comma*, *Yaloosa* et *Hamboona*, accompagnés d'un détachement de leurs vassaux. Ils nous avouèrent franche-

ment qu'ils craignaient de retourner dans leur pays, de peur que le roi ne leur fît la guerre. Ils nous conjurèrent d'intercéder auprès de lui en leur faveur.

Nous nous étions écartés de notre route, depuis la rivière *Hassagai-bosch*, pour avoir une entrevue avec les chefs des Cafres, et pour visiter l'embouchure des rivières *Boschisman* et *Kareeka*. Il n'est pas difficile de trouver un chemin sur les plaines fertiles du *Zuure-Veldt*, lorsqu'on peut éviter les profonds ravins qui servent de lits aux différentes branches de rivières dont le pays est arrosé. Nous n'avions rencontré aucun obstacle jusqu'au moment où nous arrivâmes à la rivière *Kowie*, dont l'embouchure est à quelque distance à l'est de la *Kareeka*. Pour passer cette rivière, il nous fallut descendre de la plaine dans une profonde crevasse de deux milles de longueur, non-seulement au travers de fragmens de rochers parsemés sur un précipice escarpé, mais nous fûmes encore obligés de nous frayer, avec la hache, un chemin au travers des épaisses broussailles qui s'opposaient à notre passage. Cer-

tainement, jamais voitures n'essayèrent un passage plus dangereux ; un seul faux pas suffisait pour abîmer les chariots et les attelages. Deux heures s'écoulèrent avant que nous pussions arriver au fond de la crevasse. Nous y traversâmes un long défilé, bordé, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, d'un bois de grands arbres qui gravissoient sur les flancs escarpés des montagnes, ressemblant à deux murailles de roches décharnées. La descente de la montagne avait considérablement épuisé nos bœufs ; mais quand il fallut remonter sur la montagne opposée,

Hic labor, hoc opus fuit.

Les attelages se consumèrent en efforts inutiles, les échos répétèrent les cris des conducteurs, retentirent de la détonation de leurs énormes fouets, et des juremens des fermiers hollandais ; le tout en vain. La montée pouvait avoir un mille en longueur. Le premier chariot en gravit à-peu-près cent verges ; mais il lui fut impossible d'avancer un pas au-delà. Après une heure d'efforts impuissans, qui n'aboutirent qu'à fatiguer

les bœufs, on eut recours au seul moyen que l'on eût dû mettre d'abord en usage. On attela les bœufs de relais devant les autres, et ces doubles équipages parvinrent à nous traîner au haut de cet horrible précipice ; mais nous y fûmes témoins d'un exemple de brutalité et de cruauté, que l'on se refusera à croire dans les pays civilisés. Au moment où nos pauvres bœufs, employant le reste de leur vigueur, succombaient sous la fatigue, et se traînaient sur leurs genoux pour retenir les voitures, le propriétaire d'un des attelages, enragé de leur peu de succès, tira de sa poche un grand couteau courbe et très-pointu ; et choisissant un de ces animaux sur lequel il pût exercer sa fureur, il lui en porta plusieurs coups sur les côtes, dans les flancs et dans les chairs de la cuisse. Quelques-unes de ces blessures, longues de six ou sept pouces, étaient si profondes, que quand l'animal marchait, le mouvement les faisait entr'ouvrir de deux pouces. Les dimensions que je cite ici ne sont point déterminées par approximation, je les ai mesurées. Les côtes étaient absolument découvertes, et le sang ruisselait avec force de ces énormes taillades.

Dans cet état, la pauvre bête fut contrainte d'employer le peu de force qui lui restait pour traîner encore le chariot auquel elle était attelée, et resta trois heures sous le joug, après avoir éprouvé ce cruel traitement. Deux de ces estafilades avaient presque entièrement détaché de la cuisse un gros morceau de chair qui restait suspendu par quelques tégumens. Et si je n'avais pas été aussi irrité de la conduite barbare de ce sauvage, ou, plus encore, si je n'avais craint de paraître approuver son abominable cruauté, je l'aurais prié d'achever de le couper; opération qui, dans l'état où l'animal était, ne l'eût pas fait souffrir davantage; non pas que je voulusse juger du goût des Abyssins, qui mangent la viande encore palpitante; mais j'aurais desiré observer les progrès de la blessure. Au bout de trois ou quatre jours, la peau recouvrait déja les chairs, et l'animal paraissait peu souffrir; mais les cicatrices étaient ineffaçables; et, d'après plusieurs coutures de ce genre, dont j'ai vu les bœufs de ce pays couverts, il est à présumer que cette cruelle coutume n'est que trop en usage. Je dois,

cependant avouer que les autres paysans qui m'accompagnaient, parurent choqués de cette barbarie, la seconde de cette espèce dont j'eus occasion d'être témoin dans ce voyage. La première avoit encore quelque chose de plus cruel, en ce qu'elle s'exerçait sur le mufle et sur la langue. Pour cette fois, l'animal poussa les beuglemens les plus affreux, et rompant son joug, il s'échappa dans l'épaisseur des bois voisins. Ces actes de cruauté sont fameux, même dans les environs du Cap, où la civilisation, un peu plus avancée, devrait faire espérer plus d'humanité. Un habitant, plus connu par ses richesses et son abjection que par ses vertus, se vante hautement de faire partir ses attelages au grand galop à volonté, seulement en frottant son couteau sur les côtés de son chariot. Un jour, en montrant à ses amis son savoir faire à cet égard, sa voiture versa, et cet accident cassa une jambe qui, malheureusement, se trouva n'être pas la sienne. *Hottentot's Holland's kloof*, passage escarpé, au-dessus de la première chaîne de montagnes à l'orient du cap de Bonne-Espérance, a souvent servi de théâtre à des scènes de

cruautés pareilles. J'ai entendu un monstre à figure humaine se vanter d'avoir tellement taillé et coupé un bœuf dans ce *kloof*, qu'il ne lui resta pas un pied carré de cuir entier sur le corps, et d'avoir achevé cette sanglante atrocité par lui percer le cœur. Ce même homme avait une autre fois allumé, dit-on, un brâsier sous le ventre d'un animal, qui, rendu de fatigue, ne pouvait plus traîner son chariot.

Comme notre intention était d'examiner l'embouchure de la grande *Fish rivier*, frontière de la colonie vers l'est, nous jugeâmes à-propos d'envoyer deux interprètes au roi des Cafres, avec un petit présent de la part du gouverneur du Cap, en lui demandant, en qualité d'ambassadeurs, la permission d'entrer sur son territoire, et d'aller lui présenter nos respects. Cette démarche avait pour but non-seulement de nous assurer sa protection, mais encore de lui faire voir que le gouvernement anglais regardait comme sacré le traité fait avec le gouverneur *Plettenberg*, et renouvelé en 1793. Nous étions alors à cinq jours de chemin

de sa résidence, en conséquence nous donnâmes à nos interprètes rendez-vous pour le huitième jour, dans un endroit qu'ils connaissaient, ainsi que *Rensburg* notre conducteur, à une ou deux journées de la cour du roi des Cafres.

D'après ces dispositions, le 4, nos interprètes se mirent en route vers l'est, et nous dirigeâmes notre route vers l'embouchure de la grande *Fish rivier*. Le pays que nous traversâmes était parfaitement plat, et les endroits que les Cafres n'avaient point encore habités, étaient couverts de grandes herbes. En approchant de la côte, nous aperçûmes une grande quantité de feux: nous supposâmes qu'ils étaient allumés par quelques hordes postées en cet endroit; et voulant les voir en passant, nous nous écartâmes un peu de la route en nous dirigeant vers la fumée. Malheureusement nous étions sous le vent, et la brise augmentant, nous nous trouvâmes au milieu du feu avant de nous en être aperçus. La fumée était si épaisse et si âcre, qu'on ne pouvait distinguer l'extrémité de l'attelage. Les bœufs se

brûlèrent les pieds, on ne put les gouverner plus longtems, ils prirent le galop et s'enfuirent dans la plus grande confusion. Nos chiens hurlaient effroyablement, et dans un moment tout fut en désordre : la fumée nous suffoquait, et les flammes s'élevaient des deux côtés des chariots, ce qui nous alarmait sérieusement, sur-tout pour ceux qui portaient de la poudre. Dans ce danger, soit sagacité, soit hasard, les bœufs en galopant se dirigèrent contre le vent, et bientôt ils eurent traversé l'incendie, qui se communiquait aux herbes sèches et aux bruyères avec une incroyable vivacité. Tout le pays n'était qu'un brâsier dans une étendue de plusieurs milles, et l'air était obscurci par un nuage de fumée. Il nous restait encore une grande étendue de pays à parcourir parmi les cendres noires, au-delà desquelles nous arrivâmes à l'embouchure de la grande *Fish rivier* où nous dressâmes nos tentes pour la nuit.

Semblable à toutes les rivières d'Afrique qui se déchargent dans la mer sur la côte de l'est, la grande *Fish rivier* voit son em-

bouchure barrée par un banc de sable; cependant son cours est assez fort pour tenir constamment un canal ouvert; il m'a paru assez profond, à marée basse, pour admettre des bateaux. En-dedans de la barre, la rivière m'a paru très-profonde et large de trois ou quatre cents verges. Les Portugais découvrirent cette rivière dans leurs premiers voyages, et la nommèrent *Rio Infanté*. Dans l'espoir que ceux de leurs vaisseaux qui pourraient franchir la barre, y trouveraient un abri, ils y bâtirent un fort sur la rive gauche, et y formèrent un petit établissement provisoire, jusqu'à ce qu'ayant découvert dans le nord-est la rivière *de la Goa*, ils s'en promirent des avantages plus solides, et abandonnèrent *Rio Infanté*. Les rives s'abaissaient depuis les plaines élevées des deux côtés par un talus insensible couvert de végétation, jusqu'au bord de l'eau. Le côté des Cafres était bordé de bois touffus. Vers le soir, un grand nombre d'*hippopotames*, que les Hollandais nomment *vaches marines*, vinrent montrer leurs têtes au-dessus de l'eau, mais ils se tinrent collés sous l'autre rivage, hors de portée de mous-

quet; plusieurs de leurs traces nous conduisirent à une fontaine d'eau douce, éloignée d'environ un mille de la rivière. C'est là que ces animaux vont se désaltérer la nuit, car l'eau de la rivière est salée jusqu'à une distance considérable de son embouchure : ils paissent aussi la nuit et broutent les buissons. Un homme assez téméraire pour accuser la nature, lui reprocherait d'avoir placé cet informe et pesant animal, dans un élément où il ne peut vivre, et dans lequel il ne peut trouver sa nourriture, car il ne mange rien de ce que l'eau peut produire.

La latitude de l'embouchure de la grande *Fish rivier*, est, suivant notre observation, de 33 deg. 25 min. sud, et sa longitude, de 27 deg. 37 min. orientale. La distance du Cap, ainsi que nous l'avons déja dit, est d'environ 600 milles.

Autant que nous pûmes en juger du haut des dunes, la côte est déserte, rocheuse et dénuée de baies et de hâvres.

Les belles plaines de *Zuure-Veldt*, ayant

l'arrivée des Hollandais, étaient couvertes de toute espèce de gibier, principalement de la famille des antilopes; mais les Cafres, depuis leur arrivée, ont mis en fuite tout ce qu'ils n'ont pas détruit. La manière de chasser que ce peuple emploie, non-seulement détruit beaucoup de gibier, mais encore elle l'effraie tellement, que les animaux qui peuvent s'échapper, disparaissent et ne reviennent plus; plusieurs centaines de Cafres, hommes, femmes, enfans, se réunissent autour d'une plaine dans laquelle une harde d'antilopes s'est fait apercevoir. Aussitôt que leur cercle est formé, ils se retirent vers le centre dont ils diminuent le diamètre en se serrant les uns sur les autres, jusqu'à ce que tout le gibier se trouve renfermé. Les antilopes, sur-tout le *spring bok*, s'entresuivent comme les moutons; en conséquence, aussitôt que les chasseurs se sont approchés à une certaine distance, on ouvre le cercle en un endroit pour laisser passer l'animal qui se trouve le plus près; tous les autres suivent à la file, et tandis qu'ils se retardent les uns les autres, en s'élançant tous à la fois, les hommes armés de lances

se jettent au milieu de la foule, et en font un grand carnage. A peine pourrrait-on voir un seul *spring bok*, aujourd'hui, dans tout le *Zuure-Veldt*. Vers les confins de la colonie, nous trouvâmes le *steen bok*, le *bosh bok*, le *riet bok* et l'*orabie*, nous tirâmes aussi plusieurs *harte beest*; cet animal est un des plus beaux de la famille des antilopes. Le mâle peut avoir sept pieds et demi de long, et cinq pieds de haut; la femelle a six pieds et demi de long et quatre pieds et demi de haut. Les cornes sont réunies à leur naissance en une seule souche, elles ne se divisent qu'à deux pouces environ au-dessus de la tête. La bouche, et même toute la tête, ressemblent si fort à celles du bœuf, que le *systema naturae* lui a donné le nom de *bubalis*.

Toutes les crevasses dont ce canton est coupé, les bords de toutes les rivières, les cîmes des montagnes, et la grande chaîne qui termine cette division vers le nord, sont toutes couvertes de bois, composés en général de grands et vigoureux arbustes, parmi lesquels s'élèvent de tems en tems de grands

arbres, quelquefois isolés et quelquefois en bouquet. Le *geel hout* est ici le roi des forêts, et comme dans cette division il n'est pas embarrassé du *lichen*, qui l'empêche de croître dans la grande forêt de la rivière de *Van Slaaden*, il devient superbe et majestueux. De tous les arbustes, le plus digne de remarque était un *euphorbe*, dont un nombre de branches nues s'élançaient d'une tige haute et droite de quarante ou cinquante pieds. Et parmi les arbres, un des plus beaux, des plus grands, qui se trouvait à ce moment en fleurs, était l'arbre aux pois des Cafres, *erythrina corallodendrum*, nom qu'on lui a donné à cause de la ressemblance de ses gros bouquets de fleurs papillonacées avec les branches du corail rouge. Quantité de beaux oiseaux, tels que des perruches, des touracos, des piverts, et autres, voltigeaient autour de cet arbre, attirés par le miel renfermé dans ses fleurs. Semblable aux beautés les plus éblouissantes, l'arbre du corail a ses imperfections; ses feuilles passent promptement, et comme celles de l'amandier, ses fleurs sont tombées avant que les bourgeons soient ouverts. Il n'en est

pas de même du pois hottentot ; son petit feuillage d'un beau verd foncé, sur lequel brillent les bouquets de ses belles fleurs pourprées, lui assigne une place distinguée parmi les grands arbres des montagnes et les taillis des collines. Cette plante est le *gayac* d'Afrique, le *guajacum afrum*, de Linnée, et le *schotia speciosa* du *Hortus Kewensis* : le bois n'en est cependant pas assez dur pour l'employer comme le *gayac*, et l'arbre n'en est pas assez grand pour en faire un usage quelconque. Les Hottentots, et quelquefois les colons, mangent les graines de cette plante légumineuse. Nous trouvâmes fréquemment deux arbres de la famille du palmier ; l'une *zamia cycadis* ou l'arbre à pain des Cafres, croît dans les plaines ; l'autre aussi du même genre, borde les fontaines et les ruisseaux ; ce dernier produit un fruit que l'on nomme café sauvage, et que les paysans lui substituent. Le voisinage de la grande *Fish rivier*, produit aussi en abondance des *strelitzia regina ;* elles étaient alors en fleurs, et se répandaient sur le pays, en masses d'une grande étendue ; mais nous ne pûmes y découvrir cette nouvelle espèce

du même genre, que nous avions aperçue à vingt milles environ de la rivière *Zwart-Kop's*. Les *nectarium* bleus des *regina* étaient tous flétris, l'air altère promptement leur couleur : il n'en est pas ainsi du bleu violet, de la *teretifolia*. Les Cafres et les Hottentots mangent la graine des *regina*. La terre produisait dans cette saison une grande variété de racines bulbeuses; et plusieurs espèces de belles familles des *gladiolus, ixia, morœa* et *iris*, étaient en fleurs en ce moment. Nous ne trouvâmes qu'en ce canton cette singulière plante, le *tumus elephantiopus*, ainsi nommée d'une protubérance qui croît à sa racine, et qui ne ressemble pas mal au pied de l'éléphant. Plusieurs espèces de *xeranthemum* et de *gnaphalium* décoraient les tapis de verdure de leurs brillantes couleurs, rouges, jaunes et blanches satinées. Les colons hollandais les nomment fleurs de sept ans, mais en Europe nous les connaissons sous le nom d'*éternelles*.

Après avoir remonté la rivière pendant deux jours, depuis son embouchure, nous arrivâmes au premier gué. Du moment que

des hauteurs nous commencâmes à descendre vers le lit de la rivière, nous éprouvâmes dans la température, une augmentation extraordinaire de chaleur, et dans l'espace d'une heure, le thermomètre qui marquait à midi 72 deg., monta à 102 deg. à l'ombre; il resta à ce point pendant quatre heures que nous fûmes au gué. Exposé au soleil, il ne monta que de 4 deg. de plus. Le vent soufflait du nord avec force, et le courant d'air était si chaud, qu'il n'était presque pas possible de le supporter. Le soir, le vent devint un ouragan, et nous fûmes contraints d'abattre nos tentes. On remarquera que ce jour, à midi, le soleil ne monta sur l'horizon qu'à 51 deg., et que pour venir jusqu'à nous, le vent avait parcouru un pays tout couvert de bois. Le soir précédent, le thermomètre au même endroit, était à 52 deg., et le jour suivant, toujours à la même place; les vents soufflant avec moins de violence du même point de l'horizon, il ne monta qu'à soixante-onze degrés. Ces diverses circonstances rendent la cause d'une pareille chaleur, très-difficile, pour ne

pas dire impossible à trouver. Le jour suivant, nous passâmes la grande *Fish rivier*, non sans difficulté, car ses bords sont hauts et escarpés, le courant très-fort, le fond pierreux et l'eau profonde. Les rives étaient bordées de quelques beaux saules de Babylone, ou d'une variété de cette espèce. Le côté opposé laissait apercevoir un superbe pays, bien boisé, arrosé et couvert d'herbes, parmi lesquelles on distinguait une grande abondance d'une espèce d'indigo, vraisemblablement la même que M. Masson a décrite sous le nom de *candicans*.

La première nuit que nous passâmes en Cafrerie, nous campâmes près d'un ruisseau qui se jete dans la grande *Fish rivier*. Le lendemain, nous vîmes la résidence de *Malloo* et de *Tooley*, les deux chefs, frères, que nous avions rencontrés dans *Zuure-Veldt;* ce sont deux charmans villages admirablement situés sur une éminence qui s'élève sur les bords de ce ruisseau. Nous traversâmes aussi plusieurs autres villages placés sur la *Guengka* et sur ses branches;

le jour suivant, nous arrivâmes à une rivière assez considérable, nommée la *Keiskamma*. Quoique nul des endroits que nous avions visités dans notre colonie, ne pût soutenir la comparaison avec la partie de la Cafrerie que nous venions de parcourir entre la grande *Fish rivier* et *Keiskamma*; quoique les huttes qui composaient ces villages, parussent en bon état et aussi parfaites qu'on pût le désirer pour des habitans de ce genre, cependant elles ne paraissaient accompagnées d'aucuns vestiges d'industrie humaine. Aucune autre trace ne pouvait faire supposer que le pays était habité. En effet, depuis deux jours que nous voyagions dans la Cafrerie, nous n'avions pas vu une seule créature humaine, excepté l'un de nos interprètes, que nous rencontrâmes à la fin du second jour. Il nous amenait un chef cafre, que le roi envoyait au-devant de nous pour nous complimenter et nous conduire à sa résidence, où il nous invitait de nous rendre.

La *Keiskamma* n'était pas guéable pour les chariots, à l'endroit où nous étions campés;

et quand même on eût pu la traverser, la côte opposée était si montueuse et si boisée, que loin d'être praticable pour des voitures, à peine l'était-elle pour des chevaux. En conséquence, nous nous déterminâmes le jour suivant, à nous faire précéder de trois ou quatre Hottentots chargés de nos présens, et nous achevâmes la route à cheval. Nous n'étions éloignés que de quinze milles de la résidence du roi, et nos chevaux employèrent quatre heures pour les faire. Les collines étaient presque entièrement couvertes d'un épais taillis, et les plaines étaient tellement encombrées de *mimosa* épineux, dont les branches entrelacées incommodaient les passans, que nous étions obligés à chaque instant de nous jeter hors de la route, qui n'était autre chose qu'un petit sentier faiblement tracé dans la campagne. Pendant notre voyage, nous passâmes une quantité de villages contenant chacun de dix à trente huttes. Les uns étaient abandonnés, mais les autres étaient extrêmement peuplés. Nous étions environnés et suivis d'une foule innombrable de tout âge et de tout sexe. Le tems étant très-

chaud, les hommes avaient jeté leurs manteaux, et marchaient entièrement nus ; mais les femmes les avaient gardés ainsi que leurs bonnets de peau. Ce vêtement joint à la chaleur, paraissait les incommoder beaucoup, mais ne les empêchait pas de faire tous leurs efforts pour nous suivre, afin de satisfaire la curiosité qu'elles avaient de voir des étrangers.

En arrivant à la résidence du roi, nous ne le trouvâmes point, nous avions dévancé d'un jour, le moment auquel il nous attendait ; et sur la nouvelle que les loups avaient, la nuit précédente, fait de grands ravages parmi ses troupeaux, il était allé visiter ses pâturages éloignés de dix ou douze milles. On lui dépêcha un exprès, et en attendant son retour, sa mère, femme de bonne mine, âgée d'environ trente-six ans, sa femme, jolie petite fille d'à-peu-près quinze ans, et leur cour composée de cinquante ou soixante suivantes, formèrent un cercle autour de nous, et s'efforcèrent de nous amuser, par une conversation pleine de vivacité et de bonne-humeur. Nous vîmes bientôt

arriver le roi *Gaika*, monté sur un bœuf au grand galop, et suivi de cinq ou six personnes : nous entrâmes en matière, sans cérémonies, à l'ombre d'un grand *mimosa*. Il nous pria de nous asseoir à terre en cercle, non qu'il y attachât aucune idée de civilité, mais afin de mieux entendre ce que chacun avait à dire. La manière dont il nous reçut, annonçait le plaisir que lui faisait notre visite, dont il devinait bien le motif. Il aborda franchement la question, en nous témoignant combien il était satisfait d'avoir une occasion de nous faire savoir, que nous ne devions regarder comme ses sujets, aucuns des Cafres qui avaient franchi les limites de notre territoire. Il nous dit qu'ils étaient comme lui, chefs et indépendans ; qu'à la vérité, ses ancêtres avaient toujours été les plus éminens, et que leur suprématie avait toujours été reconnue des Européens : il ajouta que ceux des Cafres et de leurs chefs qui avaient desiré se mettre sous la protection de sa famille, avaient dans tous les tems été bien reçus, et qu'il avait permis aux autres de rester indépendans, sans les considérer comme ses ennemis. Il

nous informa ensuite, que son père était mort, et l'avait laissé très-jeune sous la tutelle de son oncle *Zambie*, l'un des principaux chefs de la nation qu'il avait gouvernée comme régent pendant la minorité de lui *Gaika ;* mais que ce parent ayant refusé de lui résigner l'autorité à sa majorité, les amis de son père s'étaient élevés en sa faveur, et qu'avec leur secours, il avait contraint son oncle à fuir. Il ajouta que ce rebelle s'étant réfugié chez un chef puissant nommé *Khouta*, dont les états sont plus au nord, ils avaient réuni leurs forces pour lui faire la guerre, mais que la victoire s'était déclarée pour lui, et qu'il avait fait son oncle *Zambie* prisonnier. Il nous assura de plus, qu'il n'avait jamais fait la guerre aux autres chefs, au-delà du *Keiskamma*, et que même, à sa connoissance, il ne leur avait jamais donné le plus léger sujet de plainte, au contraire qu'il avait fait tous ses efforts pour se concilier leur amitié ; mais qu'il avait remarqué que les chefs, ses amis et ses sujets, qui l'avaient aidé à rentrer dans ses droits, avaient depuis ce moment manifesté le desir de se soustraire à son autorité

et à son amitié; que *Maloo* sur-tout, et *Tooley*, avaient ravagé les troupeaux de ses sujets ; qu'il leur avait envoyé demander hautement le motif de ces hostilités, en les priant de lui faire savoir si quelqu'un de ses sujets s'était permis de conduire leur bétail sur les terres de leurs états, et qu'à son grand étonnement il avait appris qu'ils avaient abandonné le pays; que depuis ce tems, il leur avait plus d'une fois envoyé des témoignages d'amitié, mais qu'ils avaient retenu les députés et qu'il supposait qu'ils les avaient mis à mort. Il avait malgré cela évité avec soin de leur donner aucun prétexte de commencer les hostilités. En conséquence, il avait strictement défendu à ses sujets, non-seulement de dévaster leurs habitations, mais même de passer le *Keiskamma*.

Etonnés de trouver autant de prudence et de bon sens dans un Cafre, et sur-tout dans un homme aussi jeune, nous lui expliquâmes le motif de notre visite, et nous soumîmes à son approbation les six propositions suivantes.

1°. Qu'il enverrait un messager de paix

et de bonne intelligence, avec un de nos interprètes, aux chefs de sa nation qui résidaient sur le territoire de la colonie.

2°. Qu'aucun de ses sujets ne pourrait, sous aucun prétexte quelconque, franchir les limites de la colonie, à moins qu'ils ne fussent porteurs d'un message exprès de sa part.

3°. Que ses sujets n'auraient aucune communication avec les colons, et que si quelqu'un de ces derniers passait sur son territoire, il le ferait renvoyer à *Graaff reynet*, sous une forte garde.

4°. Que si quelque vaisseau se jetait à la côte dans toute l'étendue de ses états, il en protégerait les équipages, les accueillerait avec hospitalité, et les ferait conduire sains et saufs à *Graaff reynet*.

5°. Que si aucuns noirs de la colonie, Hottentots ou Bastaards, venaient à se trouver en-dedans de ses limites, il les ferait saisir et les renverrait à *Graaff reynet*.

6°. Enfin qu'il entretiendrait une correspondance amicale avec le *landrost*, en lui envoyant annuellement, ou plus souvent s'il était nécessaire, un de ses capitaines, revêtu d'un hausse-col de cuivre, gravé des armes de sa majesté britannique.

Il consentit immédiatement à toutes ces conditions, excepté à la fin du troisième article, à l'égard duquel il observa, qu'il ne croyait pas convenable que des Cafres fissent prisonniers, des hommes qui leur étaient aussi supérieurs que les chrétiens. Mais il promit de donner immédiatement avis au *landrost* de *Graaff reynet*, aussitôt qu'un Européen passerait sur son territoire. Les colons ont toujours cherché à faire passer les Cafres pour sauvages, traîtres et cruels, et jamais réputation ne fut moins méritée; leur modération envers les Européens et tous les blancs en général, s'est souvent manifestée, et si les habitans des frontières de la colonie avaient le plus léger sentiment d'honneur ou de reconnaissance, loin de propager des préjugés défavorables à cette nation, ils se hâteraient de les dé-

truire. Ils savent fort bien, qu'au fort d'une guerre inique à laquelle ils forcèrent ces malheureux nègres, ceux-ci respectèrent les jours des femmes et des enfans qui leur tombèrent entre les mains; tandis que les colons, au contraire, égorgèrent les leurs, par-tout où ils les rencontrèrent. La conduite différente qu'ont tenue encore une autre fois, les Hollandais et les Cafres, dans des circonstances absolument pareilles, va faire voir lequel des deux peuples mérite la réputation de cruauté et de barbarie; voici les deux exemples.

Au mois de février 1796, un vaisseau venant de l'Inde, sous pavillon Génois, fit naufrage sur la côte de la colonie, entre les rivières *Boschisman* et *Sondag;* les paysans des divers endroits de la côte, depuis *Langé kloof* jusqu'aux frontières des Cafres, accoururent en foule au sauvetage, non par des motifs d'humanité et dans la vue de secourir des malheureux naufragés, mais pour les dévaliser de tout ce qu'ils pourraient sauver avec eux; et c'est un fait bien connu, que le seul homme qui voulut essayer de

conserver au capitaine et aux officiers quelques-uns de leurs effets, eut la tête cassée d'un coup d'une cheville de fer, par un de ses voisins.

Au mois de juin 1797, le vaisseau américain *l'Hercule*, fit côte entre les rivières *Keiskamma* et *Beeka;* l'équipage composé d'à-peu-près soixante personnes, ne fut pas plutôt à terre, qu'il se vit environné de Cafres. Ils s'attendaient tous à être mis immédiatement à mort, par des gens qu'ils regardaient comme des sauvages, lorsqu'à leur grande satisfaction et leur grand étonnement, le chef fit tuer aussitôt un bœuf et le leur fit distribuer. Il est cependant une tentation à laquelle ils ne savent pas résister; c'est celle que leur fait éprouver la vue des boutons de métal, et parmi les naufragés, ceux qui en portaient sur leurs vêtemens, se les virent arracher sans cérémonie. Ils ne perdirent rien autre chose, et furent conduits sains et saufs, jusqu'à la résidence de quelques colons, auxquels on demanda cinq piastres pour le capitaine et cinq autres pour la totalité de l'équipage,

en tout dix piastres, somme bien modique et bien juste, qu'ils regardèrent cependant comme équivalente à tout ce qu'ils avaient fait pour eux. Il serait bien à desirer qu'un exemple aussi généreux trouvât des imitateurs parmi les habitans de bien des côtes plus civilisées.

Après avoir terminé les affaires qui nous avaient conduits en Cafrerie, nous fîmes au roi nos présens : il reçut des feuilles de cuivre, du fil-d'archal, des grains de verre, des couteaux, des miroirs, des pierres à fusil, des briquets, des boëtes d'amadou et une quantité de tabac. Sa mère reçut aussi un présent de même nature. Excepté cette femme, toutes les autres se tinrent en arrière pendant notre conversation, ainsi que l'usurpateur *Zambie*, oncle du roi, à qui l'on avait donné le village pour prison. La conduite du jeune roi envers cet homme, lui faisait beaucoup d'honneur : on lui avait rendu ses serviteurs, ses troupeaux et ses six femmes, avec autant de liberté que tous les autres sujets du roi : la seule restriction qu'on lui eut imposée, était de se

trouver toujours dans le même village que son neveu.

Gaika était un jeune homme âgé pour lors de vingt ans ; ses formes étaient élégantes, sa démarche ferme et gracieuse, sa taille était de cinq pieds dix pouces environ, sa figure d'un bronze foncé tirait sur le noir, sa peau était douce et unie, ses yeux d'un brun foncé et pleins de feu, ses dents bien rangées et d'une blancheur admirable. Sa physionomie était ouverte, mais on y démêlait un air de réflexion qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer chez un Cafre. Il paraissait réellement posséder une intelligence solide et une tête bien organisée ; il répondait d'une manière exacte et précise, sans embarras, sans réserve, sur les usages, coutumes et lois de sa nation, et sur tous les autres sujets sur lesquels on l'interrogea ; c'est principalement à lui que je suis redevable des lumières que j'ai acquises sur les Cafres. S'il était intelligent, il n'était pas moins aimable, il paraissait adoré de tous ses sujets, le nom de *Gaika* était dans toutes les bouches,

et n'était jamais prononcé qu'avec des témoignages de plaisir. Il n'avait qu'une femme, encore était-elle très-jeune, et, préjugé à part, elle était très-jolie, son nom était *Jasa*. Il portait comme les autres chefs, une chaîne d'airain sur le côté gauche, suspendue à une espèce de couronne de grains de cuivre; son bras était chargé de cinq anneaux d'ivoire, coupés dans le massif d'une dent d'éléphant. Il portait au cou une chaîne de grains, et son manteau était doublé de peau de léopard, mais il le mit de côté et resta tout nu comme ses sujets.

La reine n'avait rien qui la distinguât des autres femmes, si ce n'est son manteau qui paraissait un peu mieux apprêté. Il était couvert du haut en bas, de trois rangs de boutons de cuivre, cousus si près les uns des autres, qu'ils se touchaient. Les autres femmes se contentaient d'en parsemer le leur çà et là. Quelque chaud qu'il fasse, jamais elles n'ôtent cette pesante parure, mais aussi elles n'ont rien dessous, si ce n'est le petit tablier que les femmes hot-

tentotes prennent tant de soin de décorer. Les Cafrines aiment à parer leur tête : leurs bonnets de peau sont ornés de boutons, de boucles, de grains ou de coquilles, suivant le caprice ou la fortune de celles qui les portent.

Entre la *Keiskamma* et la résidence du roi, nous avions trouvé le pays inégal, pauvre et montueux, mais il était ici bien différent. Les monticules étaient couverts d'une herbe épaisse, et rien ne flattait la vue davantage que les grands bois, suspendus sur les flancs escarpés des hautes montagnes qui bornaient le site vers le nord. Le village où nous étions alors, n'était qu'une demeure provisoire ; il était situé sur le *Kooquanie*, petit ruisseau qui se jette dans la *Keiskamma*. Il consistait en quarante ou cinquante huttes, bâties dans la forme de ruches de mouches à miel. Celle qui paraissait destinée pour la reine, était à la tête du village ; elle était plus grande et mieux finie que les autres. Sa grandeur était d'environ dix pieds en diamètre, et sa hauteur de huit pieds. La

forme de toutes ces huttes, est dans le principe, déterminée par une monture de bois, elles sont ensuite recouvertes d'argile et de bouze de vache, et quand ce mortier est sec, on couvre le tout de nattes. De telles huttes sont parfaitement étanches et très-chaudes.

Les Cafres ont généralement la réputation d'être cultivateurs : nous fûmes extrêmement surpris de ne voir ni jardins, ni champs défrichés autour de leurs habitations ; nous en demandâmes la raison à *Gaika*. Il nous répondit qu'il avait été engagé dans des guerres continuelles depuis deux ou trois années, pendant lesquelles il lui avait été impossible d'habiter plus d'un ou deux mois de suite le même endroit, qu'en conséquence il avait bien fallu forcément renoncer à cultiver les terres. Il ajouta qu'en tems de paix il était dans l'usage de semer du millet et plusieurs autres espèces de végétaux, et que rien au monde ne pourrait lui faire tant de plaisir que de voir le *keerie* (12) changé en instrument aratoire, mais qu'il était sur le point

d'entrer encore en campagne. Le *landrost* lui dit qu'au retour de cette expédition, il pourrait envoyer chercher à *Graaff reynet* du bled et toutes les espèces de graines potagères qu'il desirerait. Cette proposition lui fit le plus grand plaisir, et il parut se livrer avec joie à l'espérance de voir un jour ses peuples rendus au bonheur, reprendre leurs anciennes et paisibles occupations, après avoir éprouvé les horreurs et les fatigues de la guerre.

Le pays habité par la nation connue des colons sous le nom de Cafres, est borné au sud par la mer, à l'est par une peuplade d'hommes à-peu-près pareils, qui se nomment *Tambookies*, vers le nord par les sauvages *Boschisman*, et à l'ouest par la colonie européenne du Cap. Les Cafres vivent en bonne intelligence avec les *Tambookies*; mais, comme les paysans hollandais, ils ont déclaré la guerre perpétuelle aux *Boschisman*. Leurs efforts dans leurs expéditions militaires contre ce peuple féroce, ne sont pas couronnés du même succès que ceux des colons européens. Les *Boschisman* crai-

gnent aussi peu leurs *hassagai*, qu'ils redoutent les mousquets. Cette *hassagai* des Hottentots est nommée chez les Cafres, *omkontoo ;* c'est une lance de fer, de neuf pouces ou un pied de long, ajustée au bout d'une hampe effilée, longue à-peu-près de quatre pieds. Lorsqu'ils veulent la jeter, ils l'empoignent à pleine main, ensuite levant le bras au-dessus de la tête, ils la balancent pour la mettre en équilibre, ils la lancent alors avec le premier doigt et le pouce. Ils tirent assez bien pour toucher le but à cinquante ou soixante pas, mais au-delà de cette distance, ils ne sont nullement sûrs de leur coup. C'est une assez mauvaise arme, et les atteintes en sont faciles à parer. Dans leurs combats, ils en reçoivent la pointe sur un bouclier ovale, fait de cuir de bœuf, et à-peu-près de quatre pieds de haut ; leur autre arme est le *keerie*, celle-ci est bien moins redoutable que la *hassagai*, c'est un petit bâton de deux pieds et demi de long, dont le bout se termine en un nœud rond, d'environ deux pouces de diamètre, et très-pesant ; il est fait de la racine de

quelque arbuste. Ils le lancent de la même manière que la *hassagai*, et s'en servent très-adroitement pour tuer des oiseaux, ainsi que la plus petite espèce d'antilope, sur-tout la petite *pygmea*. En tems de paix le petit bout du *keerie* leur sert à la terre comme une *houe*, usage pour lequel il paraît plus propre qu'à faire une arme. Le gouvernement des deux côtés de la *Keiskamma* ne se ressemble pas tout-à-fait. *Gaika* est reconnu pour souverain de tout le pays situé à l'est de cette rivière. Le peu de chefs qui vivent parmi ses sujets, obéissent à ses lois, et ne se regardent que comme ses capitaines; mais du côté de l'ouest, chaque chef de Cafres émigrés, est au contraire indépendant, quoique les plus faibles se regardent en quelque façon comme inférieurs aux plus forts. Le gouvernement de ces hordes détachées paraît ressembler aux clans des montagnards d'Ecosse.

Chaque Cafre est artisan, il est en même tems soldat, non par profession, mais accidentellement, lorsque l'état, dont il est membre, demande ses services. Ils ne font

point la guerre par esprit de conquête ; mais pour repousser quelqu'insulte directe, ou quelqu'acte d'injustice envers toute la communauté ou quelqu'un de ses membres. Leurs habitudes, leur manière de vivre, conviennent mieux à des pâtres qu'à des guerriers. Le lait, leur principale nourriture, les rend doux et faciles ; d'un autre côté, l'exercice de la chasse auquel ils se livrent, autant par inclination que par intérêt, leur donnent une démarche élevée, une hardiesse et un air délibéré qui n'annoncent pas la crainte. En effet, c'est un sentiment qu'ils ne connaissent pas. En tems de paix, le Cafre est pasteur ; ses troupeaux réunissent tous ses soins, il est rare qu'il tue une pièce de bétail pour son usage, excepté dans quelqu'occasion particulière. Lorsqu'un étranger visite un chef cafre, celui-ci choisit sur son troupeau le bœuf le plus gras, et le partage entre les visiteurs. Le jour où nous partîmes du village du roi, la curiosité avait rassemblé environ mille personnes pour voir les étrangers, il ordonna de tuer quatre bœufs, et de les leur distribuer avant

qu'ils retournassent chez eux. Quant à nous, il nous en destina trois, mais il voulut les choisir lui-même dans son troupeau. Les hommes seuls sont chargés de l'administration du bétail, et ils réussissent parfaitement à se faire comprendre de leurs animaux. Les cornes de ceux qu'ils chérissent de prédilection, sont domptées à leur naissance, dans différentes formes assujetties à leur caprice : ils y réussissent, en les chauffant avec un fer ardent, jusqu'à ce que la chaleur les ait amollies assez pour se prêter à la direction qu'ils veulent leur donner ; celles du bœuf que le roi montait, se couchaient des deux côtés sur son cou, et aboutissaient précisément aux épaules.

Parmi leurs bêtes à cornes, j'en remarquai une espèce différente de toutes celles que j'eusse encore vues dans la colonie. Les individus avaient les jambes et le cou courts; leur couleur était généralement noire et blanche ; leurs cornes avaient tout au plus huit pouces, courbées intérieurement, presque par-tout de la même grosseur, à la

pointe comme à la base, et l'extrémité dirigée vers les oreilles. Ces cornes ne sont point attachées au crâne, elles ne tiennent qu'à la peau, et sont si peu fermes, qu'on les tourne dans toutes les directions qu'on juge à propos : c'est au point que lorsqu'elles ont acquis leur plus grande dimension, elles retombent sur la face de l'animal qu'elles frappent lorsqu'il marche. On regarde ces bœufs comme excellens pour la charge et pour la course ; cette variété n'a point la bosse que l'on dit être un des caractères de la race, à cornes lâches, d'Abyssinie.

Pendant que les hommes s'adonnent aux soins de leurs troupeaux, les femmes cultivent la terre et s'occupent du ménage ; elles font des paniers de paille de *cyperus*, des pots de terre pour bouillir leur viande et leur bled ; ces vases constituent la presque totalité de leurs ustensiles. Elles font leurs manteaux de peau, et allaitent leurs enfans ou leur donnent les autres soins que leur âge demande. Ces travaux domestiques leur donnent tout autant d'ouvrage qu'elles en peuvent faire ; elles sont excessivement fé-

condes ; elles accouchent presqu'aussi souvent de deux enfans que d'un seul, et il arrive souvent qu'elles en font trois d'une seule couche. A peine l'enfant est-il né, qu'on le laisse se traîner tout nu en liberté, et à six ou sept mois, il commence à courir ; on n'y connaît ni boiteux, ni difformités. Les Hollandais croyent que les Cafres étoufferaient immédiatement un enfant qui naîtrait mal conformé. J'en fis la question à la mère de *Gaika*, elle en parut choquée, et m'assura qu'on chasserait de la société, toute mère assez dénaturée pour permettre un pareil crime. Une grande civilisation émousse les affections de la nature, et la politique permet quelquefois tacitement qu'on l'outrage ; mais dans l'état sauvage, l'homme éprouve toute la force de l'amour paternel.

Il n'y a peut-être pas sur toute la terre, une seule nation dont les hommes, collectivement parlant, soient aussi beaux que les Cafres. Ils sont grands, forts, musculeux, bien faits et d'une belle figure : il est vrai qu'ils éprouvent bien peu des

causes qui contribuent, chez les peuples plus civilisés, à retarder le développement du corps; leur nourriture est simple, et leurs exercices salutaires; ils ne sont ni gênés, ni surchargés par leurs habillemens; ils respirent un air pur, et l'amour ne trouble point leur repos; la jalousie ne les tourmente point, ils ne connaissent point ces desirs licencieux qui sont le fruit plutôt d'une imagination déréglée, que des besoins de la nature; leur constitution n'est ni ébranlée, ni énervée par les liqueurs enivrantes, qu'ils ne connaissent point; ils mangent ou dorment lorsque la faim ou le sommeil le leur commandent. Une pareille manière de vivre n'admet ni langueur, ni mélancolie; aussi la physionomie d'un Cafre est-elle toujours riante, et chez lui tout annonce la satisfaction et la paix du cœur.

Quoique noirs, ou du moins presque noirs, ils n'ont pas un seul trait des Nègres d'Afrique. L'anatomie serait peut-être très-embarrassée pour placer le crâne d'un Cafre dans la chaîne si ingénieusement imaginée, depuis celui du plus parfait Européen,

jusqu'à celui de l'*orang outang*, et de là en descendant jusqu'au bas de cette même chaîne terminée par les singes de toutes les espèces. La tête d'un Cafre n'est point alongée, le frontal et l'occipital forment presqu'un demi-cercle, et la ligne de leur profil est convexe comme dans un Européen ; en un mot, si la nature ne lui avait pas donné ce rézeau noir, ce fluide gélatineux que l'anatomie reconnaît entre le derme et l'épiderme, le Cafre eût pu se placer dans la race d'Europe.

Leurs fréquens mariages avec des étrangères, ont peut-être contribué à leur conserver leur stature athlétique ; leur principal commerce avec les *Tambookies*, consiste à échanger leurs troupeaux contre de jeunes femmes ; presque tous les chefs ont des épouses *Tambookies*, quoiqu'elles leur coûtent plus cher que des femmes de leur pays. La polygamie est permise, il en résulte peu d'inconvéniens, car elle n'est guères en usage que chez les chefs. Il est rare que les gens du peuple aient les moyens d'avoir plus d'une femme, attendu qu'on n'en peut avoir qu'à prix d'argent. Les filles

sont considérées comme la propriété de leurs parens, qui n'en disposent jamais que pour les vendre ; le prix ordinaire dans ce cas, est un bœuf ou deux vaches. L'amour est chez eux une passion très-faible, et dont ils ne sont pas très-occupés. Lorsque des pères et mères reçoivent l'offre d'entrer en marché pour leur fille, rarement cette dernière refuse-t-elle celui qui se propose ; elle se regarde comme une marchandise, et n'éprouve ni surprise, ni déplaisir, ni intérêt, lorsqu'on lui dit qu'on est sur le point de disposer d'elle. On ne sait ce que c'est que de faire la cour à une femme ; on ne connaît point cette réciprocité de beaux sentimens, ni ces attentions, ces petits soins avec lesquels on cherche à gagner le cœur de l'objet qu'on aime. Il serait injuste en même tems, de taxer ces femmes d'inclination à satisfaire leurs sens, elles sont en général modestes ; cependant quelques-unes de leurs manières pourraient n'être pas regardées comme très-délicates parmi les femmes des nations plus policées. Par exemple, lorsqu'on demande à une jeune femme si elle est mariée, une réponse

négative ne lui suffit pas, elle ouvre son manteau, et découvre sa gorge aux yeux de celui qui lui fait cette question. Comme elles n'ont le plus souvent aucune espèce de vêtement sous celui-là, il arrive assez communément que dans ce moment, elle montre sans dessein, quelques charmes de plus.

L'adultère chez les femmes est extrêmement rare; et quand cela arrive, c'est plutôt accidentel que prémédité. La punition est une amende; et si le mari le veut, il répudie son épouse. Mais s'il la surprenait sur le fait, la loi lui permettrait d'immoler les deux coupables. Leurs lois paraissent en général très-simples, et basées sur des principes naturels plus que sur la politique. Un meurtre prémédité est aussitôt puni de mort. Lorsqu'au contraire, un homme tue, en se défendant, ou dans une querelle, ou bien par malheur, il paie aux parens du mort, en forme de compensation de la perte que cet accident leur fait subir, une amende dont ils conviennent, ou qui se règle par les chefs et les anciens de

la horde, sur l'importance dont le mort était dans la société. Un chef n'a aucun pouvoir sur la vie de ses sujets ; et si, dans un accès de colère, ou de dessein formé, il ôtait la vie à quelqu'un, il courrait le risque d'être chassé de la communauté. Le vol n'est puni que par la restitution de l'objet dérobé. On ne connaît la prison pour aucun délit.

Les anciens pensaient que la figure était le miroir de l'ame. Les physiologistes modernes ont été plus loin ; ils disent qu'une belle forme, parfaite dans toutes ses parties, ne peut recouvrir un esprit défectueux. Si l'on jugeait l'esprit des Cafres d'après cette règle, on leur reconnaîtrait beaucoup de talens. On n'a point encore essayé de leur donner une éducation convenable. Mais parmi les peuples non lettrés, il n'en est peut-être pas un dont les manières et les opinions se rapprochent plus de celles des nations civilisées. Leurs ouvrages ne sont point méprisables. Quoiqu'ils ne sachent pas couler le fer, cependant, quand ils en possèdent de malléable, ils le forgent avec une dextérité incroyable. Chacun travaille pour soi. Une pierre fait

l'enclume, une autre le marteau, et avec cela seul, ils font des lances, des chaînes ou des grains de métal, que l'on ne désavouerait pas à Birmingham. Les hampes de leurs lances sont aussi très-bien faites, et plusieurs des ornemens de cuivre ou de fer dont ils parent leur tête, sont loin d'être dénués de goût. Les peaux de veaux dont ils font leurs ajustemens, sont préparées et jointes avec beaucoup d'intelligence. Lorsque l'animal est écorché, on en gratte la peau de manière à ce qu'il n'y reste pas la plus petite partie de chair; on l'étend ensuite fortement sur la terre, et on la fixe en cet état par des chevilles de bois. Aussitôt qu'elle est assez sèche pour avoir perdu la force de se contracter, on la bat avec des pierres jusqu'à ce qu'elle devienne douce et pliante. Dans cet état, on en gratte l'intérieur avec des pierres aigues, et on les enduit d'ocre rouge, jusqu'à ce que toute la surface se couvre d'un poil pareil à celui du drap; alors on la coupe dans la forme convenable, et les morceaux s'assemblent, en les cousant exactement comme font les cordonniers en Europe. Leurs aiguilles sont de fer poli, et

le fil est fait des fibres et des tendons pris dans les muscles du dos de plusieurs animaux, mais sur-tout de ceux qui sont sauvages. Ils en fournissent de bien meilleur que ceux qui vivent dans la domesticité. Les Hottentots cousent leurs peaux de mouton de la même manière, et d'après leur exemple, les colons ont été forcés d'avoir recours à ce fil pour remplacer celui de lin, qui lors de la conquête de la colonie par les Anglais, avait haussé de prix de dix pour un.

Les dissentions domestiques, comme l'avait très-bien observé le Roi, et l'ambition d'une puissance voisine, ont depuis peu ralenti les progrès de l'agriculture. Quoiqu'il en soit, il paraît qu'ils sont plus propres à la vie pastorale qu'à celle d'agriculteurs, circonstance qui retardera nécessairement leur civilisation. Celle-ci donne du loisir, engage à la réflexion ; l'autre n'est jamais sédentaire, et le pâtre doit errer pour changer ses troupeaux de pâturages ; la chasse emploie la plus grande partie du tems des Cafres. Le gros gibier, sur-tout l'éléphant et le buffle, sont devenus extrêmement rares

dans ce pays, et l'on ne peut plus y trouver ni autruches, ni *springbok*. Ces deux derniers se tenant généralement en plaine, et évitant les bois, ont été facilement environnés et détruits par les chasseurs. Les éléphans et les buffles ont aussi succombé dans le bois, sous les atteintes de la *hassagai*, mais ils ont plus souvent été pris au moyen de profondes fosses creusées dans les chemins qui conduisent à leurs repaires. L'hippopotame a lui-même quelquefois donné dans ces pièges; mais lorsqu'il n'est point inquiété, cet animal prend tant de précautions, il marche si lentement, qu'il devine l'embuche et l'évite. La meilleur méthode qu'ils pussent employer pour le détruire, était de l'épier la nuit derrière un buisson, auprès du sentier qu'il fréquentait ordinairement, et de cette embuscade, de le blesser aux tendons de l'articulation du genou; cette blessure le rendait aussitôt boiteux, il ne pouvait plus échapper aux ennemis qui l'environnaient, et dont les *hassagai* venaient l'assaillir. Les grandes rivières contiennent encore beaucoup de ces monstrueux animaux, et les Cafres paraissent mettre

peu d'ardeur à les chasser. Leurs dents, quoique d'un très-bel ivoire, sont trop petites pour l'usage qu'ils en veulent faire, et quant à la graisse, ils paraissent l'aimer moins que les Hottentots, ou même que les colons. Les dépouilles de leur gibier s'appliquent toujours à leur usage particulier; les dents de l'éléphant leur fournissent des anneaux pour leurs bras; la peau du léopard sert à orner leurs manteaux, et les femmes se servent de la peau du chat tigre comme d'un mouchoir.

Si l'on excepte les échanges illicites que les fermiers hollandais ont faits avec eux, en leur portant par fois de petits morceaux de fer, de cuivre, des grains de verre et d'autres bagatelles qu'ils leur donnaient pour du bétail, les Cafres n'ont aucune espèce de commerce avec les nations voisines, autres que les *Tambookies*. Indépendamment des jeunes filles que ce pays leur fournit, ils en retirent encore du fer qu'ils payent avec leurs troupeaux. On a supposé que ces *Tambookies* et les autres nations plus à l'est, possédaient le talent

de couler le fer ; mais il est bien plus probable qu'ils le reçoivent des Portugais établis à *Rio de la Goa*, voisine de leur pays. Les Cafres, au surplus, ne connaissent pas d'autres métaux que le fer et le cuivre, et leur seul moyen d'échange, le seul moyen de commerce qu'ils aient, consistent dans leur bétail.

Il y a peut-être bien peu de nations (si l'on excepte les Cafres) qui n'aient imaginé de retirer quelqu'avantage du voisinage de la mer. Ceux-ci ne connaissent point la pêche, ils n'ont ni filets ni bateaux. Qu'ils soient encore imbus de quelques restes de la superstition attachée aux différentes modifications, que les religions musulmanes et chrétiennes ont subies en parcourant les divers pays de la terre; que cette superstition leur défende de se nourrir de poisson, ou que leur manière de vivre simple, frugale, mais abondante, ne leur ait point jusqu'à ce jour, laissé connaitre le besoin de chercher leur subsistance dans les flots, c'est ce que je ne saurais dire; mais il est certain qu'à-peine savent-ils ce que c'est qu'un poisson.

Sur toute leur côte et dans l'embouchure de leurs rivières, on ne trouverait pas un bateau, une pirogue, rien en un mot qui ressemble à un corps flottant. Peut-être y a-t-il trop peu de tems qu'ils habitent cette partie de l'Afrique, pour être familiarisés avec la mer et pour oser se fier à cet élément (13).

Illi robur et æs triplex.
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

Très-certainement les Cafres ne sont pas aborigènes de la pointe méridionale de l'Afrique. Environnés de tous côtés par des nations si différentes en tout point, par leur couleur, leurs traits et leurs formes, par leurs dispositions, leurs manières et leur langage, il serait absurde de les regarder comme indigènes au petit pays qu'ils habitent maintenant. Si l'on voulait rechercher leur origine, peut-être serait-on bien près de la vérité, en supposant qu'ils descendent de quelques tribus errantes d'Arabes, connus sous le nom de *Bédouins*. On sait

que ces peuples ont pénétré dans presque toute l'Afrique. La figure des Cafres porte des caractères visiblement les mêmes que celle des Arabes, et leur manière de vivre, leurs habitudes pastorales, leur caractère et leur hospitalité envers les étrangers, achèvent de compléter leur ressemblance. Ces *Bédouins* ont porté des colonies jusques dans les îles du midi de l'Afrique, entreprise plus difficile à exécuter qu'un voyage par terre jusqu'au cap de Bonne-Espérance. En marchant le long de la mer Rouge et tournant immédiatement au midi sur la côte, ils auront évité le grand désert qui divise l'Afrique en deux, et le pays est alors praticable par-tout, du moins aussi loin qu'on peut le connaître aujourd'hui. (14).

Le plus grand trait de l'islamisme, la circoncision des mâles, est universellement en usage chez les Cafres, et c'est la seule marque extérieure qui décèle chez eux, quelque institution religieuse ou sacrée; mais ils ne l'envisagent que comme une coutume transmise par leurs ancêtres. La

tradition qui leur prescrit cette habitude, est un préjugé suffisant pour les faire s'y asservir. Ils ne l'attribuent à aucun principe de propreté, ils n'en recherchent pas le motif et se bornent à dire, c'est un ancien usage. Faire l'opération de la circoncision est un état, une profession, c'est la seule qui existe en Cafrerie; l'âge auquel on la subit est généralement, depuis huit jusqu'à neuf ans: les personnes qui font cet état, parcourent le pays de villages en villages, opérant tous les mâles qui ont atteint l'âge convenable; tout le monde s'empresse de les fêter pendant les huit ou dix jours qu'ils passent dans chaque endroit pour veiller à la guérison des nouveaux circoncis.

Pour opérer la circoncision, il faut d'abord un morceau de fer aiguisé, pointu, dans la forme d'une lame de couteau; l'opérateur introduit cet instrument entre le gland et le prépuce, qu'il ouvre en-dessus en continuant cette incision, jusqu'à l'endroit où le prépuce se réunit intérieurement à la verge; de là l'instrument passant des deux côtés du gland jusqu'au frein, coupe le

prépuce en deux morceaux; l'opération s'arrête au frein, le long duquel on achève de détacher les deux morceaux de prépuce. Après cette opération, le garçon nouvellement opéré porte un petit sac de cuir, dont la longueur excède un peu le pénis, et qui colle assez pour tenir sans le secours d'un lien; cependant quelques-uns portent un baudrier, auquel ils le suspendent par une corde. L'extrémité de ce sac aboutit à une tige d'un pouce de longueur, qui sert à le retirer au besoin. Ce vêtement, des anneaux, des grains et autres ornemens pareils, constituent toute la parure d'été d'un Cafre. Il ne porte rien sur la tête, elle est suffisamment couverte des mêmes cheveux crépus, de la même espèce de laine qui caractérisent les Hottentots. Cette circonstance paraîtrait détruire la supposition d'une origine arabe, mais leurs mariages avec les Hottentots et les autres nations voisines sur la côte, doivent avoir promptement opéré ce changement; et quand une fois, dans un climat chaud, les cheveux ont commencé à prendre un tour, il semble augmenter à chaque génération. Les *Bastaards* pro-

duits par l'union d'un Européen et d'une Hottentote, ont les cheveux très-crépus et ressemblent beaucoup aux Cafres, à cela près de la couleur.

Les opinions et les sentimens des diverses nations sur la religion, sont si différens, il est si difficile, même aux plus civilisées, d'exprimer clairement et raisonnablement leurs notions sur *l'Être suprême qu'ils ne connaissent pas*, qu'on ne peut recevoir à cet égard, aucune explication satisfaisante, sans connaître parfaitement le langage des peuples parmi lesquels on fait de pareilles recherches, et nous n'étions pas dans ce cas là. Nous demandâmes au roi s'il croyait à un pouvoir surnaturel, et s'il y croyait, quelles étaient les notions qu'il en avait. Il répondit qu'il croyait à l'existence de quelque pouvoir invisible, d'où provenaient le bien et le mal qu'ils éprouvaient ; que ce pouvoir faisait mourir subitement les hommes avant qu'ils parvinssent à la maturité ; qu'il produisait le vent, ainsi que la foudre qui les effrayait et qui les tuait quelquefois ; c'était lui qui dirigeait la

course du soleil pendant le jour, et celle de la lune pendant la nuit; enfin, il nous dit que c'était à ce pouvoir surnaturel qu'ils attribuaient tout ce qu'ils ne pouvaient ni comprendre, ni imiter. Je lui montrai alors ma montre, et la surprise qu'il témoigna me prouva qu'il n'en avait jamais vue auparavant. Lorsqu'en examinant avec attention le mouvement, il s'aperçut que l'oscillation du balancier continuait entre ses mains, il regarda tous les spectateurs, et prononça le mot *feegas*, que la foule répéta en faisant un signe d'approbation. Notre interprète hottentot ne put obtenir d'autre information sur ce mot, sinon qu'il désignait quelqu'influence exercée par les morts sur les vivans, par laquelle ils les excitaient et les dirigeaient à quelques actions. Il nomma cette influence un *esprit*, et nous dit que c'était un jurement cafre. Il paraît que lorsqu'ils jurent par un parent mort, le serment est inviolable; et une promesse est regardée comme sacrée, lorsqu'une pièce de métal est rompue entre les deux parties: pratique assez semblable à celle qui est en usage en quelques endroits

de l'Angleterre entre deux amans, lorsqu'ils rompent une pièce de six sous au moment de leur séparation. Ses réponses, à quelques questions que nous lui fîmes, prouvèrent clairement que tout ce peuple ne s'est point embarrassé des idées métaphysiques, sur l'immortalité de l'ame, qui ont occupé la partie la plus civilisée du genre humain, et qu'ils n'ont aucune notion d'une vie future. Comme il ne paraissait pas possible d'obtenir d'explication plus étendue sur un sujet aussi abstrait, par le moyen de notre interprète hottentot; nous changeâmes de conversation pour en prendre une moins embarrassante et plus à leur portée.

Leurs talens en musique ne sont pas supérieurs à ceux des Hottentots; ils n'ont d'autres instrumens que les deux dont nous avons déja parlé, et un petit sifflet d'os dont ils se servent pour appeler leur bétail quand il est éloigné. Il leur arrive rarement de chanter ou de danser, et alors ils s'en acquittent on ne peut plus mal; une Cafrine n'est sérieuse que lorsqu'elle danse,

ses yeux sont alors constamment baissés, et tout son corps semble n'éprouver que des mouvemens convulsifs.

Les femmes paraissent s'amuser beaucoup davantage à *tatouer;* opération qui consiste à marquer le corps de petits points, en piquant l'épiderme. Cette coutume s'est trouvée établie chez presque toutes les nations non civilisées qui habitent les pays chauds, et probablement elle doit son origine à l'inactivité et à l'inapplication de l'esprit. Lorsqu'on irrite légèrement ce *tatouage*, il occasionne des sensations agréables par tout le corps : en Cafrerie c'est une mode générale, toutes les femmes ont la peau *tatouée*, et leur imagination s'exerce, sur-tout, à tracer ces espèces de dessins entre les seins et sur les bras.

Une vie sobre et un exercice modéré font qu'ils éprouvent bien peu de maladies. Un petit nombre de simples forme toute la liste des remèdes, parmi les nations chez lesquelles la médecine n'est pas une profession. Aussi les Cafres emploient-ils bien peu de

plantes ; encore est-ce principalement en topiques pour des entorses ou des contusions. La mère de *Gaika* desirait tellement obtenir de nous un peu de sel pour en faire usage comme d'un purgatif, qu'elle envoya une personne en chercher à nos chariots, à quinze milles de distance. Ils ne sont sujets à aucune maladie de peau ; ils n'ont éprouvé qu'une fois la petite vérole, qui leur fut apportée par un vaisseau naufragé sur leur côte ; elle y causa de grands ravages ; les plus anciens en portaient encore les marques sur leur figure. Au surplus, leur constitution n'est altérée par aucunes liqueurs fermentées ou distillées ; les deux seules choses enivrantes qu'ils connaissent, sont le tabac et le chanvre. On dit que, lorsqu'on fume ce dernier, il produit des effets aussi narcotiques que l'opium. Dans leur manière de fumer, ils ont conservé, quoique grossièrement, la coutume orientale d'aspirer la fumée au travers de l'eau, comme on fait avec le *houcca*. Le fourneau de leurs pipes de terre s'ajuste au bout d'un gros roseau, fixé obliquement dans une corne d'élan, remplie d'eau ; et la bouche s'applique au bout de

là corne, opposé à celui auquel aboutit le roseau. La construction de la pipe du Hottentot diffère essentiellement de celle du Cafre, il en réduit la tige à deux pouces pour satisfaire deux sens à-la-fois.

Les Cafres cultivent peu de plantes diététiques ; il paraît que le millet, nommé par les botanistes *holcus sorghum*, et une très-grosse espèce de melon d'eau, sont les principales de celles dont ils font usage pour leur nourriture. Le *zamia cycadis*, espèce de palmier, qui croît sauvage presque par tous les pays, leur sert en guise de millet. Ils enterrent à cet effet la moelle de la grosse tige, pendant un mois ou cinq semaines, jusqu'à ce qu'elle devienne tendre, et qu'elle puisse se réduire à la consistance d'une pulpe ; ils la mêlent alors avec du lait, et en font une espèce de bouillie ; ils mangent aussi les racines de l'*iris-edulis*, ainsi que plusieurs autres espèces de graines et de plantes légumineuses.

Si les Cafres s'étaient plus généralement occupés de l'agriculture, il est probable que

depuis long-tems ils seraient arrivés à quelques notions plus claires sur les causes des vicissitudes des saisons. Quant à présent, leurs connaissances en astronomie se bornent à savoir, que dans à-peu-près trente jours, la lune passe dans toutes ses phases, et que dans un an, les mêmes saisons reviennent. Leur chronologie se détermine par lunes ; leurs registres consistent en quelques entaillures faites dans des pièces de bois ; il s'écoule rarement une génération sans que ces calendriers ne soient annullés, et leur ère nouvelle date de quelque grand événement, tel que la mort d'un chef chéri, ou quelque victoire éclatante.

On ne peut trouver parmi eux la trace la plus légère d'aucuns caractères d'écriture ; mais leur langue paraît conserver des vestiges de quelque chose de supérieur à celle des autres nations sauvages ; leur prononciation est douce, coulante et harmonieuse ; elle n'a ni la dure monotonie des sauvages, ni le ton nazal ou guttural qui caractérise presque toutes les langues d'Europe ; elle diffère autant de celle des

Hottentots que celle-ci diffère de l'anglais. Ils ont adopté le claquement des premiers pour quelques mots qui ne sont généralement que des noms propres ; par exemple, les montagnes et les rivières ont conservé des noms hottentots, circonstance qui pourrait faire présumer que les Cafres ont envahi ce pays sur les autres. Il est assez singulier que ces deux nations portent un nom qui ne leur a jamais appartenu. Le mot Cafre ne peut être prononcé par personne de cette nation ; ils n'ont point dans leur langue de son qui puisse exprimer l'*r*. Parmi les Indiens, le mot *koffray* signifie un infidèle, un payen. Les premiers voyageurs le donnaient généralement aux peuples chez lesquels ils n'apercevaient aucune apparence de religion. Quant à l'origine du nom des Hottentots, on n'a pu rien en découvrir encore. Les Cafres se nomment eux-mêmes *koussie*. Les Hottentots prononcent ce nom avec un fort claquement sur la première syllabe. Je ne sais si la langue cafre a quelqu'analogie avec celle des Arabes, mais leur mot *eliang*, pour dire le soleil, a quelque consonnance

orientale. Les mots suivans en cafre, comparés aux synonimes en hottentot, peuvent servir à prouver combien ces deux langues se ressemblent peu. La syllabe marquée longue dans le hottentot, exprime le claquement de la langue sur les dents, et le circonflexe celui du palais.

	CAFRE.	HOTTENTOT.
Le soleil,	*eliang*,	*surrie.*
La lune,	*inyango*,	*ka.*
Les étoiles,	*imquemqueis*,	*koro.*
La terre,	*umclabo*,	*koo.*
L'air, la lumière,	*amaphoo*,	*kom.*
Le feu,	*leaw*,	*ei.*
L'eau,	*amaanzee*,	*kam.*
Le tonnerre,	*ezoolo*,	*hoonoo.*
L'éclair,	*leaw ezoolo*,	*hoonoo-ei.*
Le vent,	*oomoi*,	*qua.*
La pluie,	*imphoola*,	*tookai.*
La mer,	*ooloanje*,	*hurroo.*
Un homme,	*abaantoo*,	*quaina.*
Une femme,	*omfaas*,	*quaisha.*
Un bœuf,	*incabai*,	*mnoo.*
Un chien,	*eenja*,	*toona.*
Aujourd'hui,	*emenie*,	*hasai.*
Demain,	*gamtzo*,	*quatrie.*
Un,	*eenyé*,	*quæ.*
Deux,	*zimbeenie*,	*kam.*

Trois,	*zintatè*,	*gona.*
Quatre,	*zeené*,	*haka.*
Cinq,	*zincano*,	*gosé.*
Six,	*zintantaat.*	
Sept,	*zinnoné.*	
Huit,	*zintoamnayené.*	
Neuf,	*tuamnumyé.*	
Dix,	*leeshung.*	
Onze,	*leefang-gay-yè.*	
Douze,	*leefangbeenie.*	
Vingt,	*amashoomomabeenïe.*	
Trente,	*amashoomomataté.*	
Quarante,	*amashoomomazeené.*	
Cent,	*ecoloo.*	

La manière dont les Cafres disposent de leurs morts, est pareillement tout-à-fait opposée à celle des nations environnantes; les chefs seuls et leurs enfans obtiennent des funérailles; ils enterrent les premiers dans de profondes fosses creusées dans les kraals, (parcs, où leurs troupeaux sont enfermés pendant la nuit) et les corps de leurs enfans sont ordinairement déposés dans des fourmilières excavées par les mange-fourmis, ou *myrmecophagæ;* les autres sont exposés aux loups. Ces animaux les entraînant immédiatement dans leurs repaires, leurs ca-

davres ne restent point sous les yeux de leurs parens qui ne les voient point mutilés. En conséquence les Cafres regardent cet animal comme sacré, ou du moins ne cherchent point à le détruire, aussi le pays en est-il couvert. Quelques auteurs ont assuré que la coutume de brûler les morts avait été universellement adoptée comme la manière la plus prudente et la plus convenable de détruire des restes pénibles à voir, jusqu'à ce qu'enfin le bûcher devînt un objet de parade et d'ostentation, qui bientôt épuisa les forêts. On fut alors obligé d'avoir recours à d'autres moyens ; les uns enterrèrent leurs morts, les autres les exposèrent sur des lieux élevés pour y être dévorés des vautours ; si jamais le bûcher fut en usage chez les Cafres, ils n'auraient eu aucun motif pour y renoncer, car ils vivent dans des forêts inépuisables.

Après avoir terminé nos affaires avec le roi des Cafres, notre premier soin fut d'examiner l'embouchure de la rivière *Keiskamma* : la largeur et la force de son courant la rendaient si supérieure à la grande *Fish rivier*, que l'on pouvait en conclure non-

seulement que son embouchure était considérable, mais encore qu'il pouvait s'y trouver une rade ou un hâvre. La côte des Cafres n'a été ni visitée, ni observée par personne qui voulût ou qui pût en dresser une carte : mais cette raison ne put engager nos compagnons à nous suivre, et comme nous avions à traverser un pays inhabité et dans lequel il n'y avait point de chemin tracé, une partie resta sur la *Keiskamma* pour s'amuser à chasser des hippopotames, pendant que nous prîmes notre route au midi, vers le rivage de la mer. Nous arrivâmes le soir, sur les bords d'un petit ruisseau, d'eau bien claire, et nous y dressâmes nos tentes. Il arrosait une des plus belles situations que j'eusse encore vue en Afrique ; la côte hardie qui la bordait à l'est recouverte de bois touffus, et les vastes prairies qui s'étendaient de l'autre côté, semées de bouquets de bois, placés vaguement et sans ordre, terminées par des éminences couvertes de pâturages, donnaient à tout le site l'apparence d'un grand jardin anglais. Le cours du ruisseau était semé de villages et de huttes détachées, mais tout était désert. La

terre portait des marques évidentes d'une culture récente ; on y voyait les sillons réguliers des champs de millet, et la plante en proie aux oiseaux était encore sur pied : il me parut que c'était le *holcus sorghum* de *Linnaeus*. Plusieurs gros melons d'eau, assez fades au goût, s'étaient reproduits d'eux-mêmes, les vieux ayant pourri sur la terre ; et l'on y trouvait plusieurs instrumens aratoires, tels que le *keerie*, et une sorte de petite bèche de bois. Il paraissait que les habitans avaient été contraints de fuir précipitamment.

A peu de distance de notre camp nous aperçûmes des feux, et lorsqu'il fit obscur, nos chiens ne cessèrent d'aboyer : nous en conclûmes que nous étions observés, soit par le parti du roi, ou par celui des chefs émigrés ; mais vers le milieu de la nuit la cause de tout ce tapage nous fut connue : nous découvrîmes qu'il provenait d'une multitude de loups, attirés par l'odeur d'un bœuf tué la veille ; ces animaux se rassemblèrent enfin en si grand nombre, qu'ils mirent nos chiens en fuite, et épouvantèrent nos

gens, quoiqu'ils fussent armés de mousquets.

Indépendamment du chien domestique et du loup ordinaire, j'ai possédé dans le midi de l'Afrique, cinq espèces distinctes de la race canine. On en connaît trois dans la colonie sous le nom générique de *jackal;* de ces trois animaux, le premier est le *mésomélas*, animal très-commun et très-connu au Cap, et le second est l'*aureus*, plus petit que les autres, et qui marche toujours en troupe; on le rencontre fréquemment dans le *Sneuwberg;* le troisième est une espèce de renard, que l'on n'a point encore décrit : la couleur est grisâtre, le fond d'un bleu cendré est mêlé de poils argentés; la face, les jambes et le ventre sont d'un brun clair; la queue droite, grisâtre et touffue; les oreilles droites, longues, pointues; le museau très-effilé, la robe douce et fourrée, la taille beaucoup plus petite que le renard ordinaire. Les deux autres espèces portent le nom générique de loup; l'un est le *crocuta*, loup tacheté, l'autre est un animal énorme, et se ren-

contre rarement ailleurs que dans les cantons de la colonie les plus éloignés ; il est de la grandeur d'un grand chien de Terre-Neuve ; la couleur est pâle , le poil du cou et du dos long , épais et frisé ; la queue courte , droite ; les épaules , les cuisses et les jambes marquées de grandes taches noires irrégulières ; les jambes de devant n'ont que quatre doigts , d'où je conclurais que ce peut être une variété de l'hiène ordinaire.

L'odeur du bœuf tué , attira bientôt une prodigieuse quantité d'oiseaux de proie , parmi lesquels un petit milan entièrement brun , à queue fourchue , était si hardi qu'il se laissait approcher : on l'assomma d'un coup de bâton. Il n'en était pas ainsi d'un superbe petit faucon, de neuf pouces de long , d'un brun chocolat ; chaque plume du dos était marquée d'un triangle noir ; les plumes extérieures des aîles portaient des taches sémi-circulaires , couleur ferrugineuse , se terminant sur les bords en blanc , la queue barrée de raies alternatives noires et bleu-cendrées , le bec et les ongles livides. En

général, les oiseaux de proie sont suivis d'une grande quantité d'une espèce de corneilles, elles sont extrêmement hardies, rapaces, et toutes leurs habitudes tiennent du vautour ; le bec est plus fort et plus crochu que celui du corbeau ; l'un des sexes a une espèce de cuirasse blanche sur le dos, l'autre en a une de plus sur la gorge ; c'est, ou bien une variété du corbeau, ou bien une espèce jusqu'à présent non décrite. Quant aux autres oiseaux, il n'y en a point dans ce pays qu'on ne pût rencontrer par-tout ailleurs dans la colonie. Les grives et les tourterelles y étaient très-nombreuses ; les premières y sont connues sous le nom de *sprew*. On remplirait un volume des descriptions seules des grives d'Afrique, quoiqu'on n'en ait encore observé que trente espèces, parmi lesquelles on admire le *nitens* dont le plumage réfléchit toutes les nuances d'azur, de verd et de pourpre ; il chante bien. Le seul oiseau rare et curieux que j'aie pu recueillir en Afrique, c'est le *buceros africanus*.

De la *Beeka*, nous vînmes dans une jour-

née à l'ouverture de la *Keiskamma ;* la rivière était en cet endroit à-peu-près de la largeur de la Tamise à *Woolwich ;* elle était sans courant, et paraissait profonde ; l'entrée en était barrée par un banc de sable sur lequel la mer brisait avec violence ; des bancs de rescifs s'étendaient des deux côtés, à une grande distance de l'embouchure, et l'œil ne découvrait dans tout le lointain, qu'une côte sauvage, pierreuse et sans aucune sinuosité.

A l'embouchure de la *Keiskamma*, nous observâmes :

Latitude sud. . . 33 deg. 12 min.

Longitude orientale. . 28 deg. 6 min.

Les seuls gibiers que nous ayons pu voir près de la côte, sont la *harte-beest*, le *riet-bok* et le *ree-bok* Nous vîmes plusieurs traces d'hippopotames sur le bord de la rivière, mais nous ne pûmes en apercevoir les animaux. Le tems était superbe, aussi les teignes et les papillons se faisaient-ils voir en abondance ; dans une soirée, j'en

observai cinquante espèces différentes, qui se posèrent sur ma table, attirées par la lumière qui brûlait dans ma tente. Les *Entomologistes* qui s'occupent de collections des *phalæna*, ne pourraient rien imaginer de mieux que de tendre une tente sur le bord d'un bois, et d'y allumer une lumière. Quelques-uns des papillons étaient très-brillans, et sans doute il y en avait plusieurs espèces qui n'auraient pas trouvé d'égales dans le grand et beau cabinet d'insectes étrangers de M. *Drury*. Je regrettai beaucoup de n'avoir ni le tems, ni la commodité d'en faire une collection dans ce pays.

Après avoir traversé de nouveau la grande *Fish rivier*, nous dirigeâmes notre route en retour, au travers d'une plaine, et tournâmes du côté de *Graaff reynet*. Il y a quelques années qu'on trouva sur la surface de cette plaine, une masse de fer pur, malléable ; on le transporta de place en place comme un objet très-curieux ; il est maintenant dans la ville du Cap. La masse était entièrement *homogène*, et n'avait au

cune apparence d'avoir jamais été dans une mine ; elle n'était adhérente à aucune matrice, et les cavités de sa surface ne contenaient ni fragmens de cailloux, ni marques de cristallisation ; elle était extrêmement dure, et dans la fracture, plus ressemblante à du plomb qu'à du fer. Cette masse peut peser environ trois cents livres. Il y a quelque tems que le colonel Prehm porta un échantillon de ce métal en Angleterre, et l'on supposait qu'on en pouvait trouver de pareil aux environs du cap de Bonne-Espérance ; cependant les minéralogistes doutent encore que le fer puisse se trouver natif, quoiqu'il soit le plus abondant de tous les métaux ; et quant à ces masses que l'on a trouvées en Sibérie, au Sénégal et dans quelques autres endroits, ces mêmes minéralogistes sont incertains si ce ne sont point des ouvrages de l'art, ensevelis dans la terre par l'effet du hasard, ou par un accident quelconque. La masse en question portait différentes marques qui pouvaient faire juger qu'on avait employé la force pour l'applatir ou pour la déterrer. Il est probable que c'était un mor-

ceau de quelque ancre de vaisseau, porté au lieu où on le trouva, par les Cafres, qui avaient ensuite essayé de le réduire en plus petits morceaux.

En voyageant au pied de la *Riet berg* ci-dessus mentionnée, et vers le nord, nous passâmes à vue de plusieurs beaux bouquets de grands arbres, que nous apercevions dans les *kloof* des montagnes. Parmi ces arbres nous en remarquâmes trois nouvelles espèces, étrangères aux bois que nous avions observés près de *Zwart-Kop's bay*. Le pays était ici prodigieusement inégal, les montagnes étaient composées de grès, elles reposaient sur des bases d'ardoise bleue. Sur un côté perpendiculaire d'une de ces montagnes, il suintait un sel de diverses couleurs, absolument semblable à celui que j'ai décrit et que nous avions observé près du lac salé de la rivière *Zwart-Kop's*. La partie supérieure de la face de cette montagne était formée de grandes tables régulières rhomboïdales, dont les angles, en se projetant, formaient une espèce de corniche naturelle au-dessus de cette face. Ces tables étaient posées sur une masse d'ardoise violette, qui se re-

duisait en poudre. Les veines blanches de quartz, qui jadis fluides paraissaient avoir coulé en lignes sinueuses au travers de l'ardoise, étaient en ce moment bien avancées dans leur transformation en argile. Des morceaux de ces veines étaient friables sous le doigt. Je trouvai plusieurs cristaux de quartz prismatique corrodés et qui subissaient évidemment une pareille décomposition. Dans toutes les montagnes de l'Afrique méridionale, on aperçoit sensiblement les quartz se transformer en argile ; il semblerait que c'est le dernier état des corps terrestres. De nouvelles découvertes en chimie, démontreront peut-être, que les terres auxquelles nous reconnaissons différentes *bases*, sont originairement formées d'une seule ; qu'elles sont réductibles au même principe, ou que leurs substances sont susceptibles de se convertir en d'autres, d'une nature différente ; elles démontreront peut-être, que ces terres exposées aux différens airs qui remplissent l'atmosphère, et combinées avec eux, ou avec des eaux imprégnées de diverses matières, sont sujettes à passer successivement de la nature de l'une dans celle de l'autre.

Nous trouvâmes plusieurs morceaux détachés *d'hématite* parmi les masses d'ardoise. Il y a vraiment peu de montagnes dans cette partie de l'Afrique, qui ne produise de la mine de fer; on trouve par-tout de *l'ocre* en grande abondance : le plus beau se rencontre en poudre impalpable, renfermée sous des enveloppes crustacées, rougeâtres, de la dureté et de la consistance d'une terre cuite, quelquefois dans la forme d'un simple globule d'un pouce ou deux de diamètre, mais plus souvent en grappes de deux, trois ou quatre globules joints ensemble par des tigés pareillement crustacées. On trouve dans ces pierres, toutes les nuances de couleurs imaginables, excepté le verd; les plus communes sont, le jaune pâle et le brun chocolat. Les gens de la campagne les connaissent sous le nom de pierres à peinture, parce que cette poudre qu'elles contiennent, délayée dans l'huile, fait une excellente peinture, propre à être mise en usage sans la tamiser et sans autre préparation.

En remontant la rivière des *Boschisman*, nous reçûmes la visite d'un chef des *Ghona-*

quas, nation mêlée aujourd'hui avec les Cafres et les Hottentots. Il était suivi des restes de cette peuplade, réduite maintenant à-peu-près à douze personnes. *Levaillant* n'a que trop bien prédit le sort de cette horde ; son nom et celui d'une infinité d'autres tribus hottentotes maintenant éteintes, sont sur le point d'être même effacés de la mémoire des hommes. Lorsque les colons chassèrent les *Ghonaquas* de leurs anciennes possessions dans le *Zuure-Veldt*, ils trouvèrent un asile chez le père de *Gaika*, qui leur permit de s'établir dans la partie la plus fertile de ses états, sur les bords de la *Kaapna*. Ils y restèrent tranquilles jusqu'aux derniers troubles excités chez les Cafres, par le refus que fit *Zambie*, de remettre le gouvernement à son neveu ; ne voulant point y prendre part, ou peut-être incertains du côté pour lequel ils devaient se déclarer, ils devinrent les ennemis des deux partis, qui pillèrent et massacrèrent ceux qui restèrent dans le pays ; les autres prenant la fuite, se retirèrent au-delà de *Fish rivier*, où les paysans Hollandais de *Bruyntjes hoogté*, leur firent éprouver le même sort.

Quelques-uns se réfugièrent dans les plaines du *Zuure-Veldt*, où ils furent pillés par les Cafres émigrés. Les derniers restes de cette nation, conduits par leurs chefs, se cachèrent dans les bois épais de *Riet berg*; ils y furent surpris par une bande vagabonde de Cafres, qui en égorgea la plus grande partie, et leur enleva la totalité de leurs troupeaux. C'étaient les malheureux échappés à ce dernier désastre, qui vinrent nous supplier de représenter leur triste situation au roi des Cafres, et de lui demander sa protection pour eux; malheureusement ils s'adressèrent à nous trop tard, et tout ce que nous pûmes faire, ce fut de leur donner une recommandation pour le roi, et un message verbal favorable à leurs desirs.

Cette peuplade (15) ne se souvient plus ni du chef *Kaabas*, ni de la gentille *Narina*, qui ont fourni à un voyageur français, le fond d'un épisode aussi long qu'étranger à son sujet: leur nom même est inconnu dans leur langage.

Quelque bien disposé que fut le roi des

Cafres en faveur des chefs émigrés, nous apprîmes ici, que ces derniers avaient refusé positivement de repasser la rivière, retenus vraisemblablement par la bande de scélérats dont j'ai déja parlé, sur les bords de la *Karooka*. Il ne nous parut pas convenable, pour le moment, de faire venir exprès du Cap, une force armée suffisante pour les chasser du pays, mais de nouveaux troubles, élevés par les imprudens habitans de *Graaff reynet*, ayant forcé le gouvernement d'envoyer des troupes dans ce district, et les Cafres s'étant laissés engager, par les promesses et les présens des paysans, à commencer les hostilités contre les troupes anglaises, on se trouva dans la nécessité d'employer des mesures coërcitives pour les chasser de la colonie, et rompre leurs liaisons avec les fermiers. Le pays est si fourré et si peu favorable aux manœuvres des troupes régulières, qu'un détachement commandé par un officier, y fut surpris et défait : une autre fois un gros corps de Cafres, eut l'audace d'attaquer en plein jour, le camp anglais dans *Zuure-Veldt*, sachant qu'il renfermait les muni-

tions de guerre ; pendant une heure et demie, ils firent ferme devant un feu de mousquéterie soutenu de deux pièces de canon du calibre de trois, et plusieurs fois ils tentèrent l'assaut, avec la simple *hassagai* dont les balles avaient emporté la hampe. Cette attaque était soutenue par plusieurs fermiers hollandais, qui se plaçaient derrière les buissons pour tirer sur les Anglais ; mais enfin repoussés avec perte, ces paysans crurent n'avoir rien de mieux à faire, que de se rendre à discrétion. Les Cafres disparurent, et le bandit *Büys*, chef des scélérats, l'auteur de tous les troubles, s'enfuit en Cafrerie, bien au-delà des états de *Gaika*.

En revenant au village du district, nous passâmes par la fertile division de *Bruyntjes hoogté*, fameuse par l'esprit turbulent de ses habitans. Ces aventuriers, les uns soldats, les autres matelots, déserteurs ou congédiés du régiment et des vaisseaux de la Compagnie, ayant à cette distance du siége du gouvernement, trouvé un pays dont la fertilité pouvait fournir à tous leurs besoins, sans pour ainsi dire travailler, se regardè-

rent comme indépendans, essayèrent même d'influencer l'autorité du Cap, et celle-ci fut assez faible pour laisser de pareils excès impunis.

De *Bruyntjes Hoogte*, nous descendîmes dans le *Karroo* du *Camdeboo*. Ces plaines sont arrosées des rivières *Bly*, *Vogel*, *Platte* et *Melk*, qui les traversent en descendant de *Sneuwberg*, pour aller se jeter dans le *Sondag*. Malgré la nudité de leur surface, elles étaient couvertes de gibier de toute espèce, mais particulièrement de *spring bok*, et de la plus grande espèce des antilopes. On trouve aussi sur ces plaines grillées, une grande variété de petits quadrupèdes qui se creusent des terriers, et que les colons connaissent sous le nom de *meer-cats*; ils sont, pour la plupart de ce genre d'animaux que les zoologistes ont nommé *viverra*. Un aigle ayant voulu fondre sur un d'eux tout près de l'endroit où nous passions, manqua son coup; cette mal-adresse leur coûta la vie à tous les deux, le premier fut tué d'un coup de fusil, et l'autre fut déchiré par nos chiens. Ils se trouvèrent tous les deux, d'espèces non

encore décrites. L'aigle avait la tête, le cou, le dos et l'abdomen, d'un brun pâle ferrugineux, les aîles et la queue bleu d'acier, la queue faiblement barrée de petites bandes depuis la racine jusqu'au milieu, la prunelle jaune-pâle, le bec, les ongles noirs, et les pieds entièrement couverts de duvet; longueur totale, 2 pieds 2 pouces. La *viverra*, était en totalité d'un châtain clair, la queue couverte de poils noirs et touffus, droite et blanche à l'extrémité; les oreilles courtes et rondes; les pieds de devant avaient cinq doigts, et ceux de derrière quatre, le corps et la queue chacun un pied de long. Les autres animaux de ce genre, sont le *muskiliatte cat*, ou le *zenik* du *systema naturae*, le *tigrina* ou chat tigre, le *mellivora* ou *ratel*, et le *cafra*. En général ces animaux s'apprivoisent aisément et deviennent domestiques. Il y en a cependant une espèce dont on ne peut venir à bout, elle ressemble au *pectorius* d'Amérique, avec cette différence seulement, que le dernier a cinq lignes blanches parallèles le long du dos, et que l'espèce d'Afrique n'en a que quatre, divergentes depuis l'épaule. Lors-

qu'on les prend, ils exhalent une forte odeur de musc, mais elle se dissipe bientôt dans la captivité. On trouve aussi dans ce pays, un charmant petit écureuil de terre, portant une raie blanche de chaque côté, depuis l'épaule jusqu'au flanc, le corps châtain foncé à-peu-près de huit pouces de long, la queue dix pouces, grisâtre, noire, brune et blanche.

Ce fut sur les bords de la rivière *Melk*, que nous rencontrâmes, pour la première fois, ce superbe oiseau, la grue des Baléares, *grus pavonina*. Les poules de Guinée se trouvaient en grande abondance auprès de tous les ruisseaux. Les *mimosa* de la rivière *Sondag*, étaient remplis de mange-abeilles, *merops apiaster*, dont le plumage est si éclatant, de *certhias*, plus brillants encore, de martin-pêcheurs, et de piverts qui voltigeaient dans leur épais feuillage. La robe modeste des *colii*, dont je trouvai trois espèces ici, formait un constraste frappant avec le riche plumage des autres. Il y a plusieurs espèces d'hirondelles au Cap, elles sont toutes de passage. Une espèce superbe entre

toutes les autres, fréquente les habitations des hommes et y fait son nid ; elle a l'estomac marqué d'une tache rouge : dans beaucoup de fermes, on cloue de petites tablettes près des chevrons, pour lui donner la commodité d'y venir déposer ses œufs. Et j'ai souvent entendu dire que les mêmes oiseaux revenaient plusieurs années de suite au même endroit, et généralement au même jour : preuve frappante que si la nature est constante dans l'organisation de la machine, elle ne l'est pas moins dans les effets qu'elle en veut faire résulter.

La rivière *Sondag* était alors presque sèche, ce qui donna à nos gens beaucoup de facilité pour prendre des tortues. Elles ont à-peu-près un pied de diamètre, les femelles sont extrêmement fécondes et d'un bon fumet ; la rivière abonde aussi en anguilles grosses, courtes et délicieuses. Du gué de cette rivière, au village de *Graaff reynet*, la distance est peu considérable : nous y arrivâmes le 30 de septembre, après un long voyage que nous achevâmes dans moins de deux mois.

NOTES

DU CHAPITRE III.

(1) Apparemment du méridien de *Greenwich*.

(2) Il avait raconté aux paysans une conversation qu'il avait eue avec quelques officiers français ; le sujet en avait paru assez sérieux aux magistrats pour le mettre en prison.

(3) Some times it exceeds à dozen pounds in weight.

Voyez Grandpré, *t.* 2, *p.* 132. Il dit exactement la même chose contre l'avis de Levaillant, qui regardait comme une curiosité une de ces queues pesant neuf livres et demie. *Voyez Levaillant*, *t.* 2, *p.* 74.

(4) C'est le teke de l'Inde. *Voyez de Grandpré, premier Voyage*, *t.* 2, *p.* 112-113.

(5) La ville du Cap et ses environs sont plantés de chêne d'Europe ; on en trouve aussi à plus de

soixante lieues dans les terres. Je ne veux pas dire que cet arbre soit indigène au pays : je crois bien qu'il y a été porté d'Europe, mais il pullule considérablement, et ne manquera sûrement pas d'envahir cette partie de l'Afrique : ainsi, on ne peut pas, à la rigueur, dire que le *stink hout* soit le seul de ce genre qu'on puisse y trouver aujourd'hui, puisque le chêne d'Europe existe ; on ne pourrait non plus adopter le nom de *quercus africana*, puisque cet arbre n'appartient point exclusivement à l'Afrique, et que l'Asie en produit de si grandes quantités, que dans toute l'Inde et dans tous les chantiers du Bengale, la marine n'en emploie pas d'autre.

(6) A-peu-près trois francs six sous de notre monnaie.

(7) Les Hottentots ne sont pas seulement mêlés aujourd'hui avec les Européens. La génération connue sous le nom de *Bastaard*, ne porte pas seulement des caractères hollandais, mais encore la race indigène est croisée avec les Madecasses, les Malais et tous les autres peuples qui fournissent des esclaves aux possesseurs de cette colonie.

(8) M. Sparrman n'avait donc pas tort, lorsqu'il avançait un pareil fait, que Levaillant a contredit *page* 118, *premier Voyage*, *tome* 2 ; et que de Grandpré a confirmé, tome 2, page 189, premier

Voyage, en combattant l'opinion de Levaillant à cet égard.

(9) La vue des Hottentots est exercée au point que la vigie de la tête du Lion signale des vaisseaux à des distances incroyables ; mais cette faculté physique n'est pas restreinte à leur race ni à celle d'aucuns sauvages ; et l'habitude peut la donner à tous les hommes. Les Anglais à Sainte-Hélène, aperçoivent quelquefois et jugent des vaisseaux à des distances qu'on n'ose citer, de peur de paraître fabuleux. *Voyez Grandpré* pour l'adresse des Hottentots ; *premier Voyage*, *t.* 2, *p.* 98-99-100 et 101.

(10) Voilà donc *à Fortiori*, ce qui reste de cette nation. Quelles réflexions ne fait pas naître une pareille réduction ! et cependant nous nous disons civilisés, polis : nous autres Européens, nous sommes, croyons nous, les peuples par excellence. Allons donc consulter les plaines de l'Amérique et celles du midi de l'Afrique : le sang dont nous les avons abreuvées, a marqué notre place parmi les barbares qui ont ravagé la terre. . . . J'ai annoncé que les Hottentots pouvaient compter huit mille individus de leur nation encore existants ; mais il est à croire que M. Barrow, plus à même de s'instruire sur les lieux, aura reçu de meilleures informations. *Voyez Grandpré*, *premier Voyage*, *t.* 2, *p.* 180.

(11) L'auteur veut certainement dire qu'ils étaient

accoutumés à trouver ces sentimens dans le gouvernement Hollandais, et que d'après cela ils espéraient trouver l'administration anglaise aussi disposée à favoriser leur usurpation.

(12) Le *keerie* est une arme qui se trouve décrite plus bas.

(13) Pourquoi les colons n'ont-ils aucuns bateaux depuis la grande *Fish rivier* jusqu'au Cap? Toute cette partie de la côte est pareillement sans navigation, les Hollandais sont cependant familiarisés avec la mer, le peu de pêcherie qu'ils ayent, sont établies dans le nord, à la baie de Saldagne et à celle de Sainte-Hélène à l'embouchure de la *Berg rivier*. Mais personne n'a encore songé à s'établir dans le sud; les Cafres ne sont donc pas les seuls qui n'osent s'exposer aux vagues dans ces parages; et la raison en est bien simple, les vents de sud-est qui règnent pendant plus de la moitié de l'année sont de véritables tempêtes, la mer est extrêmement dure pendant leur durée, et les violens courans qui les accompagnent, ne permettraient pas aux bateaux d'aller au large. Le reste de l'année se passe en coups de vent horribles de l'ouest, et pour résister à toutes ces difficultés, la côte n'offre pas un port. Les embouchures des rivières sont presque par-tout remplies de sables qui ne permettent pas d'y naviguer. Il n'est pas étonnant que les Cafres n'aient pas poussé loin leurs connaissances maritimes.

(14) La supposition de M. Barrow ne me paraît pas

juste; cependant parmi les raisons qu'il nous donne, il oublie celle qui pourrait le plus appuyer sa conjecture; et quoique je ne sois pas de son avis, je vais lui donner cette arme contre moi; le mot *cafre* est arabe, ainsi voilà déja une origine qui semble prouvée par le nom même de la nation; mais il est à présumer qu'ils l'ont reçu des Arabes mêmes. Il signifie esclave, infidèle, non-croyant; c'est un terme d'abjection, dont les Musulmans font usage dans tout le nord de l'Afrique où leur religion est établie. Mais il ne s'ensuit pas que les Cafres soient Arabes, il prouve que les Arabes les ont connus, les ont méprisés, et leur ont donné le nom qu'ils portent aujourd'hui. Les Arabes ont beaucoup voyagé par mer, ils ont abordé aux îles de Madagascar, d'Anjouan et de Mayote, sur lesquelles ils ont formé des établissemens; ils sont aujourd'hui à Melinde, à Montbaze, et à Quiloa, mais ils y sont venus par mer, ou du moins cela est vraisemblable, et ils auront dédaigné les Cafres dont la côte ne leur offrait aucun hâvre pour leurs vaisseaux. Je dis qu'il est vraisemblable qu'ils sont venus en Afrique par mer, parce qu'il me paraît démontré que depuis Salomon, dont les flottes sortaient de la mer Rouge, jusqu'à aujourd'hui, les Arabes ont constamment navigué. Leurs vaisseaux, quoique défectueux, font le trajet de Mascat à Moka et à la côte de Malabar: les premiers qui furent emportés par les moussons et les courants, durent au hasard la découverte des îles qu'ils habitent aujourd'hui, et par une suite nécessaire de ces voyages forcés, ils ont dû chercher la côte du continent voisin pour retrouver leur

chemin, sur-tout dans ces premiers âges où la navigation n'était pas assez perfectionnée pour qu'ils pussent cingler à la haute mer. Le point de contact une fois établi, les colonies sont venues de suite, et l'on observera que cette supposition s'appuie sur une circonstance qui lui donne bien de la force. C'est que la navigation des Arabes paraît s'être terminée précisément au point où les moussons expirent, et où les vents de sud-est qui les remplacent, élèvent les vagues à une hauteur que ne peuvent affronter leurs vaisseaux, même aujourd'hui. On ne les retrouve plus au midi de Quiloa; ce qui semble indiquer qu'ils ne se sont répandus sur cette côte que par mer. Mais à Quiloa, à Montbaze, à Melinde, dans toutes leurs colonies en un mot, ils ont conservé leurs cheveux longs; ceux des Musulmans, qui dans ces établissemens les ont crêpus, sont ou indigènes ou originaires d'Abyssinie. Si les Bastaards du Cap ont les cheveux comme les Hottentots, quoiqu'ils tiennent à l'Europe par leur père, que peut-on en conclure ? Que ce caractère appartient tellement à l'Afrique, qu'il ne disparaît pas facilement, et qu'il suffit que la mère soit Africaine pour que l'enfant en porte la livrée. On observera aussi que ces bâtards sont d'une couleur plus claire que la mère, et que leurs traits tiennent des Hottentots; ainsi, en suivant cette progression, si les Cafres étaient originaires d'Arabie, en prenant la couleur du pays qu'ils habitent actuellement, ils auraient aussi pris à la longue les traits de la race avec laquelle ils se sont croisés. Dans mon opinion, ils sont Africains, leurs cheveux sont crêpus, c'est un

caractère indélébile et qui atteste victorieusement leur origine. Ils ne peuvent avoir pris celui-là sans prendre les autres, et s'ils ne l'ont pas fait, s'ils ont conservé des traits si différens des autres nations limitrophes, c'est que leur race s'est conservée pure comme la nature la créa d'abord. Si l'on peut leur assigner une extraction relative à leurs usages et coutumes, peut-être y aurait-il plus de vraisemblance à les faire descendre des Abyssins, qui paraissent leur ressembler beaucoup.

(15) The chief kaabas and the gay narina who have furnished so long and so eccentric an episode in the page of à french gentleman's travels among these people; were no longer recollected by them. The names even werre totally unknown in their language.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Vue générale de la colonie du Cap, et description particulière du promontoire nommé le cap de Bonne-Espérance,* Page 1

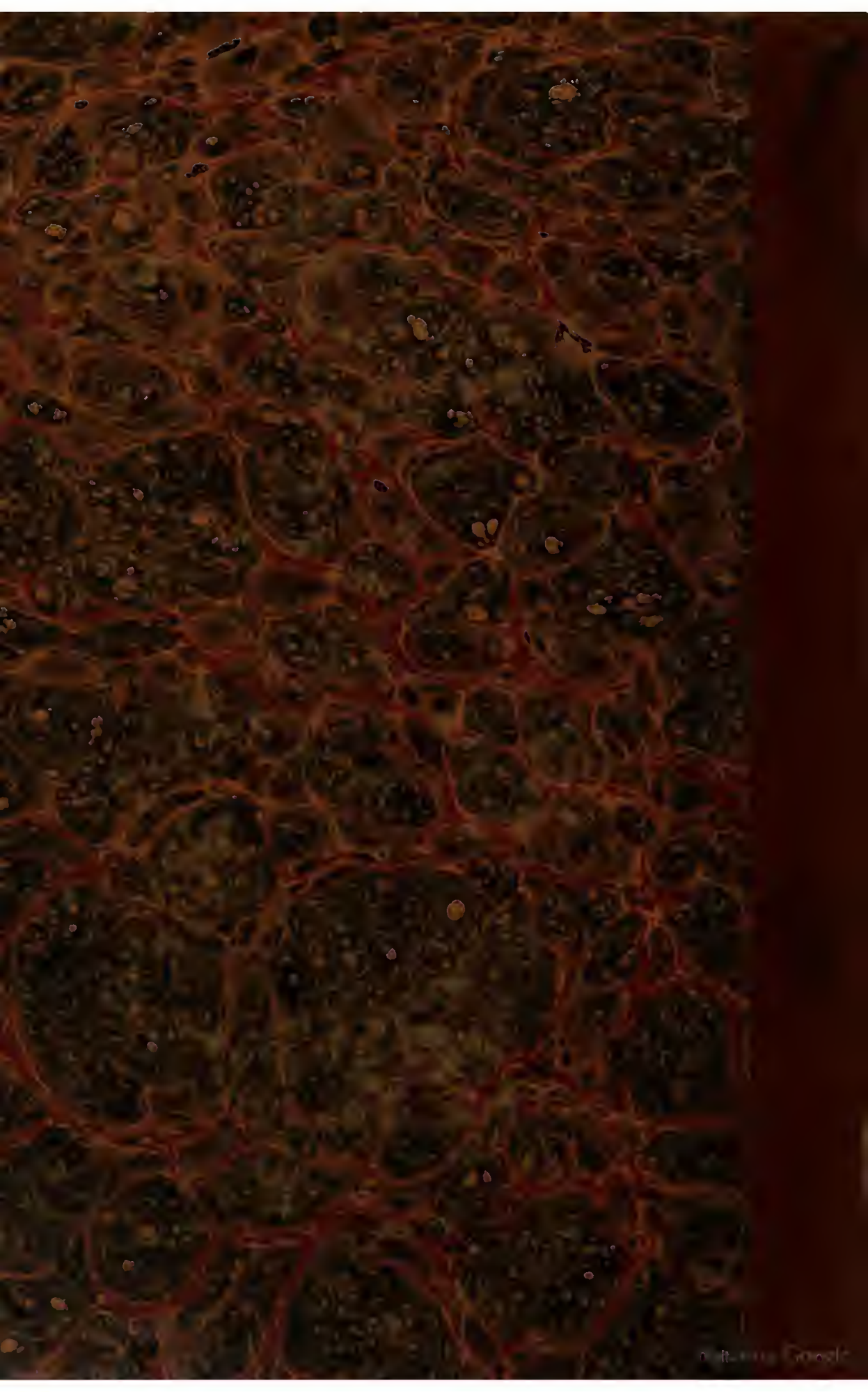
CHAPITRE II. *Voyage depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au district de* Graaff reynet, *en passant par le Karroo ou Désert aride,* 104

CHAPITRE III. *Voyage au pays des Cafres,* 200

Fin de la Table.

8014.9

1904

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1392/III/3
Sala Grande
Scansia 23 Palchetto 61
N.° d'ord. 3 5